l'Avant-Scène

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE HÉBERTOT

L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE

Pièce en quatre actes d'**Oscar WILDE**
Adaptation française de **Michelle LAHAYE**

★

THÉATRE DE L'ŒUVRE

LE PARIA

Pièce en un acte d'**August STRINDBERG**
Adaptation française de **Michel ARNAUD**

★

POISONS

Comédie dramatique de **Jean-Maurice PARNAC**

★

Autour du Théâtre amateur
par Raymond CORTAT

JEAN COLIN

Nº 127 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)





La Duchesse (Jeanne Fusier-Gir) : « *Un conseil : nourrissez-le bien. Vous n'imaginez pas le nombre d'hommes qui sont revenus à leurs femmes parce qu'elles possédaient un bon chef. Le nôtre est excellent. Donc espérez et séchez vos larmes.* » (Acte I)

Lord Windermere (Pierre Vaneck) : « *Margaret, vous allez inviter Mme Erlynne à votre soirée.* » (Acte I.)

Quelques scènes de L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMÈRE

Photos Bernand.





Lady Windermere (Marice-France Planèze) : « *C'est un cadeau de mon mari, oui. C'est mon anniversaire aujourd'hui, cela me frappe comme un événement important.* » (Acte I.)

Lord Darlington (François Perrot) : « *Je vous offre ma vie, toute ma vie. Prenez-la.* » (Acte II.)

THEATRE
HEBERTOT

Pièce en quatre actes
par Oscar WILDE

Adaptation
de Michelle LAHAYE

Mise en scène
de Marcelle TASSENCOURT

Décors de Jacques MARILLIER

Musique de Maurice JARRE

L'ÉVENTAIL de Lady WINDERMERE

*

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

Lady WINDERMERE	Marie-France PLANEZE
PARKER, maître d'hôtel	Serge BOUILLON
Lord DARLINGTON	François PERROT
La duchesse DE BERWICK	Jeanne FUSIER-GIR
Agatha CARLISLE	Sophie LAURENCE
Lord WINDERMERE	Pierre VANECK
Lady STUFIELD	Ludmila HOLS
Mr. COWPER COWPER	Philippe HEBRARD
Mr. DUMBY	VAN DOUDE
Lady PLYMDALE	Marcelle TASSENCOURT
Mr. HOPPER	Georges VANET
Lord Augustus LORTON	Christian LUDE
Mr. Cecil GRAHAM	Marc DOELNITZ
Mr. RUFFORD	Roger PAPPINI
Lady LUXMORE	Denise BAILLY
Madame ERLYNNE	Michelle LAHAYE
ROSALIE, femme de chambre	Elyane VALLEY

★

Cette adaptation a été jouée pour la première fois à Paris, au Théâtre Hébertot, le 12 décembre 1955, et continue sa brillante carrière depuis le 24 février 1956, au Théâtre Daunou.

L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE

ACTE I

Le fumoir de Lord Windermere dans son hôtel à Carlton House Terrace. Portes au fond et à droite. Un bureau chargé de livres et de papier. A gauche un canapé et une petite table à thé ; porte-fenêtre ouverte sur la terrasse. Table à droite.

Lady Windermere, près de la table, dispose des roses dans un vase. Parker entre.

PARKER. — Milady reçoit-elle cet après-midi ? (*Lady Windermere a un regard interrogatif.*) Lord Darlington, Milady.

LADY WINDERMERE, *après un temps.* — Faites-le entrer.

PARKER. — Bien, Milady. (*Il va sortir et se retourne.*) Si quelqu'un d'autre demande Milady ?

LADY WINDERMERE, *légère hésitation.* — Dites que je suis chez moi.

PARKER. — Très bien, Milady. (*Il sort.*)

LADY WINDERMERE, *seule, à mi-voix.* — Il vaut mieux que je lui parle maintenant. Ce soir, ce serait impossible.

PARKER. — Lord Darlington.

(*Lord Darlington va très vivement à Lady Windermere.*)

LORD DARLINGTON. — Comment allez-vous, Lady Windermere ?

LADY WINDERMERE. — Très bien, merci. Je ne peux pas vous serrer la main... On m'envoie à l'instant ces merveilleuses roses de Selby, notre propriété, je les ai trouvées si belles, je les ai caressées et elles étaient pleines de rosée. Qu'en pensez-vous ? Je parle de mes roses.

LORD DARLINGTON. — Ne me tentez pas. J'ai toujours envie de manger les fleurs. Je les trouve... touchantes. Mais... (*Apercevant un éventail sur la table.*) Vous permettez ? (*Il le prend.*) Quel ravissant éventail !

LADY WINDERMERE, *ravie.* — N'est-ce pas ? C'est le cadeau d'anniversaire de mon mari. Il y a fait graver mon nom. On vient de me l'apporter. (*Gravement, sans aucune coquetterie.*) Oui, c'est mon anniversaire. (*Exclamation consternée de Lord Darlington.*) Vous ne le saviez pas ? Je suis majeure aujourd'hui. Cela me frappe comme un événement important ; voilà pourquoi je donne un bal ce soir, enfin... un petit bal. Mais asseyez-vous...

LORD DARLINGTON. — Vous venez de me porter un coup terrible, Lady Windermere. C'est aujourd'hui votre anniversaire et je ne l'ai pas deviné !

LADY WINDERMERE, *très innocemment.* — Qu'est-ce que cela aurait changé ?

LORD DARLINGTON. — J'aurais fait joncher de lis et d'orchidées le seuil de votre porte. Vous me répondrez encore : « Qu'est-ce que cela aurait changé ? » Rien sans doute..., mais je n'éprouverais pas cette sensation de honte et de regret. Que faire ? Quel que puisse être mon geste maintenant, il paraîtrait ridicule, n'est-ce pas ? et resterait... malvenu.

LADY WINDERMERE, *un temps.* — Lord Darlington, vous m'avez déçue hier soir.

LORD DARLINGTON. — Hier soir ?

LADY WINDERMERE. — Oui, au dîner du Foreign Office. Ne me décevez pas encore un peu plus aujourd'hui.

LORD DARLINGTON. — Je vous ai déçue ? Voilà le coup de grâce ! Et sur quel plan ?

LADY WINDERMERE. — Sur le plan... de l'amitié... de notre amitié, à laquelle je croyais. Vous me comprenez ? (*Parker entre, apportant le thé, et sort. Lady Windermere, s'asseyant près de la table à thé et servant.*) Vous avez tout de même le droit d'approcher et de prendre cette chaise. (*Elle lui tend une tasse de thé.*)

LORD DARLINGTON. — Je cherche, je cherche... Hier soir... Ai-je vraiment fait quelque chose de mal ?

LADY WINDERMERE. — Entre dix heures et minuit, vous m'avez accablée de compliments. Vous vous en souvenez ?

LORD DARLINGTON. — Oui, mais en quoi ces compliments pouvaient-ils vous déplaire ? Etaient-ils sots ? D'une affreuse banalité ? Irrespectueux ? Non, Lady Windermere, ne me dites pas cela !

LADY WINDERMERE. — Je n'aime pas les compliments et puis... je n'y crois pas. D'ailleurs y croirais-je que je vous en voudrais davantage encore.

LORD DARLINGTON. — Parce que ?

LADY WINDERMERE, *après un temps.* — Parce que je n'aime pas les compliments. (*Réfléchissant.*) Très franchement, ils me déplaisent, me choquent et m'ennuient. Je tiens à vous le dire tout de suite, Lord Darlington, parce que je crois avoir... une certaine affection pour vous et, si nous ne devions plus nous voir, j'en aurais de la peine... Vous me manqueriez... Vous êtes un très cher ami, demeurez-le, cela ne tient qu'à vous... Je vous mets à part, j'aime à vous croire différent des autres, de tous

les autres. Si vous m'amenez à la certitude que je me trompe, pourquoi resteriez-vous mon ami ?

LORD DARLINGTON, *avec un rien d'amertume.* — Je vois, vous m'estimez, je dois me contenter de cette estime.

LADY WINDERMERE. — Qui n'a pas l'air de vous remplir d'aise. Oui, je vous crois meilleur, bien que vous prétendiez être pire, peut-être parce que vous prétendez être pire...

LORD DARLINGTON. — Chère Lady Windermere, laissez-moi cette innocente prétention. Le monde regorge de baudruches, de sépulcres blanchis qui prônent leur propre générosité, leur propre bonté, leur propre honnêteté ! On les croit, on les prend au sérieux, ils ont atteint leur idéal sur la terre ! Moi, de tout mon cœur, je souhaite qu'on ne me prenne pas au sérieux. Je trouve un plaisir de qualité à proclamer... mes méfaits.

LADY WINDERMERE. — Ou à les inventer...

LORD DARLINGTON. — Peut-être... de façon à conserver intacte la petite forteresse de méfiance qui m'isole et me protège des... fâcheux. Mais de vous, de vous seule Lady Windermere, je désirerais follement être pris au sérieux.

LADY WINDERMERE. — De moi ? Pourquoi, grand Dieu !

LORD DARLINGTON. — Parce que... (*Il cherche ses mots.*) Parce que vous pouvez un jour avoir besoin d'un ami et je souhaite de toute mon âme me trouver ce jour-là sur votre route...

LADY WINDERMERE. — Je peux avoir besoin d'un ami ! (*Réfléchissant.*) Bien sûr. Pourquoi me dites-vous cela ? Nous sommes amis, Lord Darlington, nous le demeurerons si vous ne...

LORD DARLINGTON. — Si je ne...

LADY WINDERMERE. — Si vous ne gâchez rien. Vous devez me trouver sottement puritaine et absolue. Je le sais... Connaissez-vous Lady Julia, la sœur de mon père ?

LORD DARLINGTON. — Je crois l'avoir rencontrée. Une sévère personne, il me semble ?

LADY WINDERMERE. — Oui, j'ai perdu ma mère très jeune. C'est elle qui m'a élevée et donné une triste opinion du monde. Elle m'a inculqué la notion du bien et du mal... Elle ne connaissait que la voie droite, la seule que je veuille jamais suivre.

LORD DARLINGTON, *touché.* — Chère Lady Windermere.

LADY WINDERMERE. — Si je semble démodée, ridicule, tant pis. Je ne désire aucunement être de mon époque... parce que je la méprise. Comment vous expliquer ?... Tout me choque et me blesse dans l'âme... Vous allez rire, mais le mot exprime ma pensée : je veux vivre saintement. Je considère la vie comme un sacrement que doivent seuls habiter l'amour et le sacrifice.

LORD DARLINGTON. — Tout plutôt que d'être sacrifié.

LADY WINDERMERE. — Ne dites pas cela.

LORD DARLINGTON. — Je le dis et je le pense.

PARKER, *entrant.* — Les ouvriers demandent s'ils doivent poser les tapis sur la terrasse, Milady ?

LADY WINDERMERE. — Pensez-vous qu'il pleuvra, Lord Darlington ?

LORD DARLINGTON. — Le jour de votre naissance ne peut pas être pluvieux.

LADY WINDERMERE, *souriant et regardant le ciel.* — Il pleuvra, j'en suis sûre, mais faites tout de même poser les tapis, Parker.

PARKER. — Bien Milady. (*Il sort.*)

LORD DARLINGTON. — Je suis très touché par tout ce que vous venez de m'expliquer, Lady Windermere, mais prenons un cas courant, classique, par exemple un jeune ménage heureux... Au bout de... mettons deux ans de parfait bonheur conjugal, le mari fait la connaissance d'une femme de réputation douteuse. Il se met à la voir beaucoup, à lui rendre de fréquentes visites. Le train de vie de cette femme, jusque-là modeste, change brusquement... Tout le monde commence à tirer des conclusions fâcheuses... de cette probable liaison. N'estimez-vous pas que la femme de ce monsieur a le droit d'accepter, s'il s'en présente, des consolations ?

LADY WINDERMERE. — Des consolations ? En quoi le fait qu'un homme se conduise d'une façon ignoble autorise-t-il sa femme à en faire autant ?

LORD DARLINGTON. — Ignoble ? Voilà un terme un peu excessif pour une faute courante.

LADY WINDERMERE. — Le fait que la chose est courante la rend-il moins indigne ? La corruption, le mal ne représentent plus pour vous qu'un mot vide de sens.

LORD DARLINGTON. — Voyez-vous, Lady Windermere, je ne sais pas jusqu'à quel point les gens dits « honnêtes », les vertueux, les purs ne desservent pas leur cause. Ils s'hypnotisent sur un certain nombre d'actes qui constituent des crimes à leurs yeux et ils partent en guerre pleins de leur sujet, donnant ainsi au mal une importance qu'il n'a pas, et puis pourquoi vouloir à tout prix distinguer entre les bons et les mauvais, les saints et les damnés ? Pour moi, on me plaît ou l'on m'ennuie. Vous, Lady Windermere, vous me plaisez infiniment, je n'en désire pas savoir davantage... Je considère l'indulgence comme une forme de bon goût.

LADY WINDERMERE. — Le bon goût n'a rien à voir avec la morale.

LORD DARLINGTON. — Qui sait ! Dites-moi, si l'une de vos amies commettait ce que le monde appelle une faute, cesseriez-vous de la voir, de la recevoir ?

LADY WINDERMERE. — Certainement... sinon elle pourrait croire que je l'approuve.

LORD DARLINGTON. — Mais elle peut avoir des excuses : être entraînée par la passion, un grand amour... Il n'y a que des cas d'espèce... La vie n'est pas simple... et vous voudriez la réduire à des règles absolues... Il faut envisager l'exception.

LADY WINDERMERE. — Je ne l'admets pas.

LORD DARLINGTON. — Vous pouvez pincer vos lèvres et durcir votre voix, vos yeux restent tendres, Lady Windermere, et ce contraste-là fait de vous la plus exquise puritaine que j'aie jamais rencontrée.

LADY WINDERMERE. — Exquise ! Je déteste ce genre de qualificatif.

LORD DARLINGTON. — Pardonnez-moi. Le mot m'a échappé, je succombe toujours à la tentation et, comme le monde n'est fait que de tentations, je ne résiste jamais à rien.

LADY WINDERMERE. — Des mots, tout cela. Vous parlez le langage de l'époque ; ce laisser-aller, à mes yeux, n'a rien de commun avec l'élégance morale que j'aime à rencontrer chez un être.

LORD DARLINGTON, *attentif.* — Et que vous avez rencontrée ?

Lady Windermere, *le regardant dans les yeux.* — Que j'ai rencontrée, grâce à Dieu !

(Un temps.)

Parker. — La duchesse de Berwick et Lady Agatha Carlisle !

La Duchesse. — Cher Margaret, nous passions, je n'ai pas pu résister au plaisir de bavarder cinq minutes avec vous. Vous reconnaissez Agatha, elle a grandi, n'est-ce pas ? Comment allez-vous, Lord Darlington ? Je ne présente pas à ma fille un personnage aussi dangereux !

Lord Darlington. — Duchesse ! Ne dites pas cela ! Ma mauvaise réputation est totalement usurpée. Pas une seule mauvaise action à mon actif, mes ennemis les plus chers le reconnaissent à voix basse et derrière mon dos naturellement. Vous m'en voyez d'ailleurs navré !

La Duchesse. — Moi, je crois que vous êtes le diable. Agatha, voici Lord Darlington. Ne le regardez pas, ne l'écoutez pas et, si par mégarde vous l'entendez, ne croyez pas un mot de ce qu'il vous dira. (*Acceptant la tasse de thé que lui offre Lady Windermere.*) Enfin ! du thé ! qui sent le thé, qui a la saveur du thé, la couleur du thé ! Nous sortons de chez Lady Markley, elle nous a offert un breuvage de sorcière, c'est son gendre qui le lui fournit, on se demande pourquoi. Agatha, dites à Lady Windermere combien vous vous sentez bouleversée à l'idée du bal de ce soir.

Lady Windermere. — Duchesse, n'appelez pas cela un bal, seulement une petite sauterie en l'honneur de mon anniversaire ; il y aura peu de monde.

Lord Darlington. — Très peu de monde, Duchesse, et très sélect !

La Duchesse. — Chère Margaret, votre demeure est pour moi la seule où je puisse amener Agatha et où je me sente tout à fait rassurée au sujet de ce pauvre Berwick. Ma chère, sortir devient un problème avec une fille et un mari... comme le mien. On rencontre dans les meilleures maisons des créatures dont personne n'a jamais entendu parler... et comme par hasard toujours extraordinairement attirantes. Moi-même, quelquefois, je dois avaler la pilule et en inviter une ou deux si je ne veux pas voir la figure de Berwick s'allonger d'une aune... Vraiment cela devient impossible, il doit exister une solution.

Lady Windermere. — Nous la chercherons ensemble, Duchesse, mais, croyez-moi, il faut donner l'exemple. Pour rien au monde je ne recevrais qui que ce soit d'équivoque.

Lord Darlington. — Adieu, Lady Windermere, je ne pourrai plus jamais franchir le seuil de votre porte, adieu ! (*Il s'assied.*)

La Duchesse. — Pour les hommes, ce n'est pas grave. Nous parlons des femmes. Nous autres, femmes honnêtes, finirons par faire figure de trouble-fêtes, d'empêcheuses de danser en rond dans nos propres maisons ! Si nous ne nous rappelions pas de temps en temps au souvenir de nos maris, en mettant un frein à leurs instincts de débauche, ils finiraient par oublier totalement notre existence.

Lord Darlington, *d'un ton pénétré.* — Il est certain que, de nos jours, si la femme retire du mariage quelques avantages extérieurs, dans l'intimité son rôle me semble devenu tragiquement secondaire.

La Duchesse. — Jeune homme, vous exprimez là une triste vérité, mais votre sourire me déplaît.

Lady Windermere. — Lord Darlington n'abandonne jamais son sens de l'humour, Duchesse.

La Duchesse. — Légèreté et libertinage... nous connaissons cela.

Lord Darlington. — La vie me paraît trop grave pour que je la prenne au sérieux. (*Il se lève pour partir.*)

La Duchesse. — Cela me semble profond, mais demande une explication.

Lord Darlington. — Chère Duchesse... j'en ai déjà trop dit. Je pars. (*Il s'incline et lui serre la main, puis va à Lady Windermere.*) Lady Windermere, puis-je revenir ce soir ? Je ne l'ai pas mérité je le sais... mais... me le permettez-vous ?

Lady Windermere. — Venez... Mais promettez-moi de ne dire que le fond de votre pensée, pas de brillants aphorismes... Ce n'est pas le ton de la maison.

Lord Darlington. — Le fond de ma pensée... J'essaierai, mais c'est affreux, je crois que je ne pense rien ou plutôt je ne sais pas ce que je pense. Mais vous commencez à vouloir me transformer, j'en suis heureux, Lady Windermere, j'y vois la preuve d'un léger intérêt qui me touche et m'émeut. (*Il s'incline et sort.*)

La Duchesse. — Quel adorable mauvais sujet ! Il me plaît ! mais je préfère qu'il soit parti. Que vous êtes ravissante ! Cette robe un peu désuète vous va... D'où vient-elle ? A propos, chérie, je voulais vous dire... J'ai tant de peine pour vous... (*Elle va au canapé et s'assied près de Margaret.*) Agatha !

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Aller regarder l'album de photographies, là-bas, sur cette table.

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Chère enfant ! Elle aime tant les photographies, surtout celles de Suisse ! Je ne sais pas pourquoi. Que disais-je ? Oui, je suis si désolée pour vous, Margaret.

Lady Windermere. — Pourquoi donc, Duchesse ?

La Duchesse. — Mais à cause de cette femme. Il faut reconnaître qu'elle s'habille divinement, et cela, ma pauvre petite, c'est un don ! On l'a ou on ne l'a pas ! Augustus, mon frère, vous en avez entendu parler ? La honte de la famille... Une épreuve pour nous tous... Eh bien ! il en est fou ! Bien des femmes ont un passé ; pour elle, on parle de douze... tous plus honorables les uns que les autres.

Lady Windermere. — Mais de qui s'agit-il, Duchesse ?

La Duchesse. — Mais de cette Mme Erlynne.

Lady Windermere. — Mme Erlynne ? J'entends ce nom pour la première fois... Et en quoi cela me concerne-t-il ?

La Duchesse, *feignant un grand étonnement.* — Margaret, ma chérie, ce n'est pas possible, vous ne savez pas ? Agatha !

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Allez voir sur la terrasse le coucher du soleil.

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — A cet âge, on aime les couchers de soleil, en tout cas on doit les aimer, n'est-ce pas ?

Lady Windermere. — Duchesse, pourquoi me parlez-vous de cette femme ?

La Duchesse. — Non, non, j'en ai trop dit. Je

ne pouvais pas imaginer que vous seule ignoriez ce que tout Londres... Mais je suis une sotte, je n'aurais pas dû... (*Elle fait mine de se lever.*)

LADY WINDERMERE. — Ce que tout Londres sait ? Et que sait-on ?

LA DUCHESSE. — Non, non, je ne veux pas vous faire cette peine, vous apprendrez bien assez tôt. Ma chère, nous sommes tous si tristes, si bouleversés... Vraiment Windermere était le dernier dont on pouvait supposer...

LADY WINDERMERE. — Mon mari ? Qu'a-t-il à faire avec une femme de cette sorte ?

LA DUCHESSE. — Ce qu'il a à faire ? Voilà la question que nous nous posons tous ! Ecoutez, mon enfant, au fond, il vaut mieux que vous sachiez, quand ce ne serait que pour vous défendre. Votre mari rend de fréquentes visites à cette femme, non pas des visites d'un quart d'heure, d'une demi-heure, mais de longues visites pendant lesquelles elle ne reçoit personne d'autre. Vous vous demandez comment je peux vous donner des détails aussi précis ? Mes nièces Saville, vous les connaissez, n'est-ce pas ? bien laides, mais bien bonnes, les pauvres petites, et si dévouées ! Eh bien, elles sortent peu, s'occupent de leur intérieur et passent une grande partie de leurs journées assises près de leur fenêtre, occupées à quelque ouvrage d'agrément, broderies ou tricots pour les pauvres... que sais-je ! Elles sont si bonnes, et elles ont raison, nous allons vers le socialisme, nous devons toutes avoir nos pauvres... Evidemment ces affreux ouvrages ne sont pas toujours réjouissants, c'est pourquoi elles se distraient en jetant quelques coups d'œil dans la rue... Or cette créature, Mme Erlynne, a acheté la maison qui leur fait face. Une rue si bien fréquentée ! Curzon Street ! Qui aurait pu penser ? Elles ont toutes les audaces ! Je connais le propriétaire, on devrait l'arrêter ! Elles m'ont donc appris sous le sceau du secret que Windermere sonnait à cette porte trois ou quatre fois par semaine, tous les deux jours en somme ! *Elles le voient...* Elles ne peuvent pas ne pas le voir... On ne peut pas leur interdire de travailler près de leur fenêtre, vous connaissez leur discrétion... Mais tout se sait si vite... Mme Erlynne est arrivée à Londres, il y a six mois, dans des conditions plus que modestes, elle habitait Dieu sait où, n'avait ni train, ni voiture, rien... Maintenant la voilà installée dans Mayfair, avec ses chevaux, son cocher, un personnel fort nombreux... Quant à ses toilettes, à ses bijoux, n'en parlons pas ! Alors, ma pauvre petite, les gens sont si méchants, ils font un rapprochement entre cette opulence subite et... son intimité apparente, chère, apparente, avec Windermere.

LADY WINDERMERE. — Je ne peux pas croire !

LA DUCHESSE. — Dans le doute, il vaut mieux croire et agir vite. Si j'ai un conseil à vous donner, partez avec lui, emmenez-le à Hambourg ou à Aix... Il s'amusera et vous pourrez en même temps le surveiller. Mon Dieu, combien de fois ai-je inventé une maladie de foie ou des reins, pour éloigner Berwick d'une de ces créatures ! Et je buvais les eaux, ma chère, les plus horribles, les plus nauséabondes devant lui pour qu'il ne soupçonne rien Croyez-moi, j'ai eu ma part de chagrin ! Mais je dois dire qu'il n'a jamais entretenu personne... D'ailleurs,, il est si avare...

LADY WINDERMERE. — Je ne peux pas le croire ! Six mois après la naissance de notre enfant...

LA DUCHESSE. — A propos, comment va-t-il, ce chéri ? C'est un garçon ! N'est-ce pas ? Ou une fille ? (*Lady Windermere ne répond pas.*) Une fille, je crois, c'est stupide, impossible de me rappeler... Ah ! je me souviens, un garçon ! Tant mieux, ou tant pis... J'ai eu bien de la peine avec le mien, croiriez-vous qu'il ne rentre jamais avant 5 heures du matin ! (*Voyant une photo d'enfant sur la cheminée.*) Mais non, c'est une fille, Dieu soit loué ! Quelle bénédiction pour vous ! (*Regardant la photo avec son face-à-main.*) Charmante ! Comment s'appelle cette chère petite ? Voilà son nom, Arthur..., mais alors...

LADY WINDERMERE, *à mi-voix.* — Il n'y a donc pas d'exception ! Tous les hommes sont des monstres...

LA DUCHESSE. — Tous, ma chère, tous ! Et jamais ils ne s'améliorent, on ne les change pas... Ils deviennent vieux et laids, mais ils restent menteurs, hypocrites et mauvais comme les plus mauvais champignons.

LADY WINDERMERE. — Windermere et moi nous sommes mariés par amour.

LA DUCHESSE. — Moi aussi, ma chère, moi aussi, comme tout le monde. Berwick menaçait de se tuer, c'est pourquoi je l'ai épousé, mais, six mois plus tard, il courait après tout les jupons quelles que soient leur couleur et leur qualité. En plein voyage de noces, je l'ai surpris faisant de l'œil à ma femme de chambre, une jolie fille et sérieuse ! Je l'ai renvoyée sans certificat... Ah ! non, je l'ai passée à ma sœur, Sir George était myope... je pensais qu'il n'y aurait pas de grabuge, mais il y en a eu, car il s'est mis à porter lunettes pour la circonstance... Et, maintenant, ma chère (*Elle se lève.*) je dois vous laisser, nous dînons dehors. Tout compte fait, ne prenez pas cela trop au tragique. Emmenez-le aux eaux, et il vous reviendra plus amoureux que jamais... Vous avez vingt ans... La dame en question en accuse trente bien sonnés, si j'en crois la rumeur publique; il est vrai que l'expérience en cette matière a son prix. Hélas ! que savons-nous de ces choses, nous autres, femmes honnêtes ? Il vous reviendra, ils reviennent toujours, pas très frais, pas très nets, mais ils reviennent, et surtout ne faites pas de scènes. Les hommes détestent les scènes.

LADY WINDERMERE. — Je vous remercie, Duchesse, de m'avoir mise au courant, mais je continue de croire à la fidélité de mon mari.

LA DUCHESSE. — Chère enfant ! J'étais comme vous autrefois. Maintenant j'ai compris. Ah ! très important... Nourrissez-le bien ! Vous n'imaginez pas le nombre d'hommes qui reviennent à leur femme parce qu'elle a su trouver un bon chef. Le vôtre est excellent... Donc espérez et séchez vos larmes.

LADY WINDERMERE. — Je n'ai pas de larmes.

LA DUCHESSE. — A la bonne heure ! Pleurer : c'est le refuge des laiderons et la ruine des jolies femmes. Agatha, ma chérie ?

AGATHA. — Oui, maman.

LA DUCHESSE. — Venez prendre congé de Lady Windermere et remerciez-la de l'agréable moment que vous venez de passer chez elle. (*Elle revient sur ses pas.*) A propos, quelle bonne idée vous avez eue d'envoyer une invitation à M. Hopper. Je sais bien qu'il est Australien et vient d'un peu trop loin pour qu'on sache tout sur son compte, mais son père a fait une grosse fortune en vendant je ne sais quoi dans de grandes boîtes en fer-blanc, quelque chose de bon, m'a-t-on dit, ce doit être ces conserves que les domestiques refusent toujours de manger. Le fils est tout à fait intéressant, il apprécie la conversation d'Agatha, il a l'air de la trouver spirituelle. Bien entendu, nous serions désolés de la voir partir, mais une mère qui ne souhaite pas

se séparer de sa fille à chaque saison manque à tous ses devoirs, n'est-ce pas ? A ce soir, ma chère, et n'oubliez pas... les eaux : Aix, Dax, n'importe quoi, mais les eaux tout de suite. A ce soir. Venez, Agatha.

(Lady Windermere, restée seule, demeure immobile, puis elle va lentement à un petit bureau, ouvre le tiroir, puis le referme d'un geste d'horreur, recule, revient au tiroir en murmurant.)

LADY WINDERMERE. — J'ai le droit de savoir.

(Elle prend un carnet de chèques dans le tiroir, l'examine talon par talon, sourit, pousse un soupir de soulagement et remet le carnet dans le tiroir. Au moment où elle va le refermer, elle aperçoit dans le fond un second carnet de chèques, elle le prend et s'aperçoit qu'il est fermé. Elle coupe la couverture avec un coupe-papier et pousse une exclamation étouffée en lisant : « Mme Erlynne, six cents livres. Mme Erlynne, quatre cents livres. » *(Elle reste pétrifiée, le carnet tombe à terre.)*

C'était donc vrai !

(A cet instant entre Lord Windermere.)

LORD WINDERMERE, *apercevant l'éventail sur la table.* — Alors, chérie, vous avez reçu... *(Il s'arrête en voyant Margaret immobile, le carnet de chèques tombé à terre.)* Margaret ? Vous avez fait cela, vous ?

LADY WINDERMERE. — Moi... et je m'en félicite.

LORD WINDERMERE. — Cet espionnage est indigne de vous, de l'idée que je me faisais de vous.

LADY WINDERMERE. — Je ne vous espionnais pas, il y a une demi-heure encore... J'ignorais jusqu'à l'existence de... cette personne. Quelqu'un m'a renseignée.

LORD WINDERMERE. — Une bonne âme !

LADY WINDERMERE. — Quelqu'un qui m'a jugée assez forte pour affronter la vérité... Quelqu'un qui a eu pitié de ma naïveté... alors que tout Londres commente et apprécie déjà vos visites presque quotidiennes à Curzon Street et les sommes énormes que vous gaspillez pour cette...

LORD WINDERMERE. — Margaret... je vous en supplie.

LADY WINDERMERE. — C'est cela ! Faites-vous le champion de cette noble créature ! Défendez son honneur ! si vous ne vous souciez plus du mien !

LORD WINDERMERE. — Votre honneur est intact. Margaret, qu'allez-vous imaginer ? *(Il remet le carnet de chèques dans le bureau.)*

LADY WINDERMERE. — Je n'imagine rien. Je constate. Je refusais de croire à tout ce que je viens d'entendre, j'étais incrédule... je vous plaçais si haut. Maintenant, je sais, vous donnez de l'argent, beaucoup d'argent, à une femme, et cette femme s'appelle Mme Erlynne... N'allez pas vous figurer que je tienne à l'argent ! Vous me connaissez ; en ce qui me concerne, vous pouvez jeter au vent tout ce que nous possédons. Une seule chose compte : je vous aimais, je croyais que vous m'aimiez. Vous m'avez trahie... Vous m'auriez traînée dans la boue que je ne me sentirais pas plus salie, plus avilie.

LORD WINDERMERE. — Margaret, je vous jure que je n'aime que vous.

LADY WINDERMERE. — Pour quelles raisons un homme se ruinerait-il pour une femme ? Par dilettantisme, par générosité, par altruisme... peut-être, sans rien demander en retour ! Voilà ce que vous prétendez me faire croire.

LORD WINDERMERE. — J'affirme que je n'aime que vous, que je n'ai jamais aimé que vous, qu'il n'y a rien entre cette femme et moi.

LADY WINDERMERE. — Alors qui est-elle ? D'où vient-elle ? Pourquoi lui avez-vous acheté une maison ?

LORD WINDERMERE. — Je ne lui ai pas acheté de maison. Je l'ai aidée dans un moment difficile... par pitié, parce qu'elle était dans le désarroi.

LADY WINDERMERE. — Et que personne d'autre ne pouvait le faire... Je la crois pourtant assez entourée, pas précisément solitaire. Vous auriez pu laisser ce rôle de bon samaritain à vos amis. Ils se seraient fait une joie de secourir la pauvre abandonnée.

LORD WINDERMERE. — Margaret, depuis que je connais Mme Erlynne...

LADY WINDERMERE. — A propos... existe-t-il un M. Erlynne ?... On n'en parle guère, à ce qu'il me semble ?

LORD WINDERMERE. — Mme Erlynne est veuve depuis de longues années, elle n'a aucune famille.

LADY WINDERMERE, *un temps.* — Curieux !

LORD WINDERMERE. — Margaret, n'ajoutez pas foi aux ragots, vous pouvez me croire si je vous affirme que rien d'infamant n'a jamais été imputé à cette femme. Vous savez combien le monde est féroce envers les isolés, ceux que ne protège aucun rempart social... ou simplement familial. Depuis que je la connais...

LADY WINDERMERE. — C'est-à-dire depuis six mois ?

LORD WINDERMERE. — Oui, depuis six mois, sa conduite a été absolument digne.

LADY WINDERMERE. — Six mois, c'est peu dans la vie d'une femme déjà mûre, m'a-t-on dit !

LORD WINDERMERE. — Mais son passé...

LADY WINDERMERE. — Oh ! je vous en prie, je me passerai de détails sur ce passé-là !

LORD WINDERMERE. — Il ne s'agit pas de détails. Sachez seulement que Mme Erlynne possédait tout ce qui commande l'estime, elle était bien née, honorée et respectée. Un coup de tête lui fit abandonner sa maison, sa famille ; elle s'enfuit. Imaginez-vous, Margaret, à vingt ans, ayant tout gâché, tout perdu pour un moment de folie, essayez de réaliser ce qu'a pu être la vie de cette femme, obligée de lutter seule. On peut la blâmer, mais aussi la plaindre.

LADY WINDERMERE. — Je vous répète que ce roman ne m'intéresse nullement. *(Elle s'assied au bureau.)*

LORD WINDERMERE. — Margaret, regardez-moi, écoutez-moi ou tout au moins entendez-moi. Margaret, vous allez inviter Madame Erlynne à votre soirée.

LADY WINDERMERE. — Vous êtes fou !

LORD WINDERMERE. — Margaret, ayez ce geste, je vous en prie. Vous êtes blessée affreusement par cette vague de ragots qui déferle sur nous deux...

LADY WINDERMERE. — Je m'en soucie fort peu. Je vous le répète : un seul fait demeure, je vous aimais et vous m'avez trahie.

LORD WINDERMERE. — Vous vous trompez, les apparences sont contre moi, je le reconnais, mais admettez, ne fût-ce qu'une seconde, que je dise la vérité. Croyez-moi et, même si vous ne me croyez pas, même si vous ne pouvez me croire, agissez comme si vous me croyiez !

LADY WINDERMERE. — Et, si je vous croyais, il s'ensuivrait que je dusse inviter cette femme !

LORD WINDERMERE. — Pour anéantir les calomnies, les insinuations qui sont venues jusqu'à vous, pour braver ces bonnes âmes qui viennent sonner à votre porte sous prétexte de vous éclairer utilement, pour leur crier bien haut qu'elles se trompent, que vous croyez en moi, que vous vous souciez peu des perfidies et des ragots, Margaret, invitez Mme Erlynne... Il ne s'agit que d'une fois, vous ne la reverrez plus, mais faites-le pour vous et pour moi.

LADY WINDERMERE. — Et pour elle ! Quel triomphe elle vous devra ! Votre hypocrisie dépasse l'imagination. Ce n'est ni pour vous, ni pour moi que vous plaidez si éloquemment, mais pour elle. Vous savez que le fait d'avoir été reçue, ne fût-ce qu'une fois, dans la maison la plus stricte de Londres, lui ouvrirait toutes les portes... Vous voulez réhabiliter cette femme de toutes vos forces. Je le sais, je le sens, et vous me jouez une comédie immonde en prétendant m'imposer une attitude noble pour mon bien, pour le vôtre, alors qu'il ne s'agit que d'elle !

LORD WINDERMERE. — Encore une fois, Margaret, vous me calomniez ! (*Tristement.*) Et vous ne pouvez savoir à quel point je souffre, mais vous ne vous trompez pas en supposant que je souhaite la réhabilitation de Mme Erlynne. Si le fait d'assister à votre soirée peut lui ouvrir les portes d'un monde qui lui restait fermé... et par là transformer son existence d'épave en une vie stable et honorable, j'en éprouverais... un... soulagement...

LADY WINDERMERE. — Cherchez bien vos mots ! Un soulagement immense... immense comme l'attachement, comme l'intérêt qu'elle a su vous inspirer.

LORD WINDERMERE, *énigmatique.* — Que les circonstances ont su m'inspirer.

LADY WINDERMERE. — D'ailleurs, pourquoi souhaiterait-elle tant appartenir de nouveau à une société qui l'a reniée, si ce n'est par basse vanité ?

LORD WINDERMERE. — Ne soyez pas injuste, elle peut avoir pour cela mille raisons toutes plus honorables les unes que les autre. Donnez-moi votre réponse ? Vous invitez Mme Erlynne ?

LADY WINDERMERE, *se dirigeant vers la porte.* — Vous perdez votre temps, Arthur, et me connaissez mal. Vous vous imaginez pouvoir manœuvrer à votre guise et comme un jouet la petite fille solitaire dont vous avez fait votre femme. J'ai des amis, Arthur, qui me conseilleront et me soutiendront contre vous ! (*Elle va sortir.*)

LORD WINDERMERE. — Margaret, vous devenez folle ! Je ne discuterai pas avec vous, mais j'insiste...

LADY WINDERMERE. — Vous insistez ! (*Le regardant en face.*) Et, moi, je vous dis non.

LORD WINDERMERE. — Vous refusez ?

LADY WINDERMERE. — Je refuse.

LORD WINDERMERE. — Comme les femmes honnêtes sont dures !

LADY WINDERMERE. — Ajoutez donc qu'il nous manque quelque chose ! ce quelque chose que vous trouvez si facilement ailleurs ! Les femmes honnêtes deviennent dures quand elles mesurent tout à coup le degré de dépravation de l'homme en qui elles croyaient.

LORD WINDERMERE. — Margaret ! Je suis loin de vous valoir... Mais je vous mérite. Je ne vous ai pas manqué... Je vous le répéterai inlassablement, mais comment vous le prouver ?

LADY WINDERMERE. — Pourquoi aurai-je la fatuité de croire que moi seule puisse retenir l'homme que j'aimais ? Un mari fidèle ! Il paraît que cela ne se fait plus... La mode en est passée...

LORD WINDERMERE. — Mettons que je sois démodé. (*Il s'approche d'elle et la prend aux épaules.*) Et, dans le fond de votre cœur, vous savez que je vous aime, vous et vous seule. Vous le savez et vous allez le prouver en vous asseyant là et en écrivant cette invitation.

LADY WINDERMERE, *d'une voix contenue.* — Comprenez donc que pas une force au monde ne m'y contraindra !

(*Un temps très long.*)

LORD WINDERMERE. — Alors, c'est moi qui le ferai. (*Il sonne, s'assied et commence à écrire.*)

LADY WINDERMERE. — Vous allez...

(*Parker entre.*)

LORD WINDERMERE. — Parker, faites porter ce mot à Mme Erlynne, n° 84, Curzon Street. Il n'y a pas de réponse.

(*Parker sort.*)

LADY WINDERMERE. — Arthur, si cette femme met les pieds chez moi, je l'insulte !

LORD WINDERMERE. — Vous ne le ferez pas.

LADY WINDERMERE. — Et pourquoi ?

LORD WINDERMERE. — Parce que je vous connais, mon amour, vous êtes jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine de vos cheveux et jusqu'au fond de l'âme Lady Windermere, et Lady Windermere n'insulte personne sous son propre toit, et puis, si vous faisiez ce dont vous me menacez, demain tout Londres vous aurait en pitié, et je ne pense pas que vous aimeriez cela.

LADY WINDERMERE. — Il n'y a pas de Lady Windermere qui tienne. Les femmes de la bonne société acceptent n'importe quoi, sous prétexte de dignité, de bon goût. Il faut un exemple. Vous l'aurez ce soir. (*Elle prend son éventail.*) Vous voyez cet éventail, c'est votre cadeau d'anniversaire, Arthur, un ravissant cadeau. Si cette femme passe le seuil de ma porte, je l'en frapperai au visage. (*Elle sonne.*)

LORD WINDERMERE, *à voix basse.* — Vous ne le ferez pas.

(*Parker entre.*)

LADY WINDERMERE. — Parker, je dînerai dans ma chambre. Non... je ne dînerai pas. Veillez à ce que tout soit prêt à dix-heures et demie et faites attention : prononcez très distinctement le nom des invités. Quelquefois vous parlez si vite que je ne comprends pas. Je désire tout particulièrement entendre clairement les noms afin de ne pas commettre d'erreurs. Vous me comprenez, Parker ?

PARKER. — Oui, Milady.

LADY WINDERMERE. — Bien. (*Parker sort.*) Arthur, si cette femme vient ici, je vous avertis que tout sera fini entre nous. Si vous désirez éviter un scandale public, annulez immédiatement votre invitation, vous le pouvez encore.

LORD WINDERMERE. — Je ne le ferai pas.

LADY WINDERMERE. — Très bien. Vous ne me laissez pas le choix. (*Elle sort.*)

LORD WINDERMERE. — Margaret ! (*Il se laisse tomber sur une chaise et cache son visage dans ses mains.*)

RIDEAU

ACTE II

Le salon de réception de l'hôtel de Lord Windermere. A droite, une porte ouvrant sur une salle de bal où jouent des musiciens. A gauche, porte par laquelle entrent les invités. A gauche, au fond, porte donnant sur une terrasse illuminée. Le salon est plein d'invités que reçoit Lady Windermere. La duchesse de Berwick entre au fond avec Agatha.

LA DUCHESSE. — Je ne vois pas Lord Windermere... M. Hopper est aussi bien en retard... Vous lui avez gardé cinq danses, n'est-ce pas, Agatha ?

AGATHA. — Oui, maman.

LA DUCHESSE, *s'asseyant sur un canapé et lui prenant des mains son carnet de bal.* — Lady Windermere a eu raison de reprendre l'usage des carnets... Quel fichier de renseignements pour une mère. Enfant ! (*Elle biffe deux ou trois noms.*) Vous n'allez pas valser avec ces gamins ! Agatha, pendant l'avant-dernière danse, vous entraînerez M. Hopper sur la terrasse, vous lui direz que vous avez trop chaud...

AGATHA. — Oui, maman. Mais s'il pleut...

LA DUCHESSE. — Ne supposez donc pas toujours des choses stupides. Vous passerez sur la terrasse.

(*M. Dumby et Lady Plymdale sortent de la salle de danse.*)

AGATHA. — Oui, maman.

LA DUCHESSE, *s'éventant.* — Délicieuse soirée ! mais curieuse atmosphère. Où se cachent Lord et Lady Windermere ? Cela ne leur ressemble pas.

PARKER. — M. Cowper-Cowper. Lady Stufield. Sir James Royston. M. Guy Barkelay.

(*Ces invités entrent à mesure qu'on les annonce.*)

DUMBY. — Bonsoir, Lady Stufield. Voilà, je pense, le dernier bal de la saison.

LADY STUFIELD. — Je le suppose... Une merveilleuse saison, n'est-ce pas ?

DUMBY. — Idéale ! Bonsoir, Duchesse. Le dernier bal de la saison, je suppose.

LA DUCHESSE. — Je le pense, monsieur Dumby. Une bien morne saison.

DUMBY. — Morne est le mot, Duchesse !

M. COWPER-COWPER. — Bonsoir, monsieur Dumby. Voici le dernier bal de la saison.

DUMBY. — Je ne pense pas ! On prévoit encore deux soirées.

PARKER. — M. Rufford. Lady Jedburg. Miss Graham. M. Hopper.

(*La Duchesse pousse une légère exclamation de satisfaction et se redresse, l'œil ranimé.*)

M. HOPPER. — Comment allez-vous, Duchesse ?

LA DUCHESSE. — Cher monsieur Hopper ! Vous venez bien tard, mais vous êtes si recherché ! Londres s'arrache les jeunes gens comme vous.

M. HOPPER. — Fameuse ville, Londres ! Beaucoup moins « collet monté » que Sydney.

LA DUCHESSE. — Voyez-vous, monsieur Hopper, de nos jours, seule compte la valeur personnelle, et puis vous apportez un parfum d'aventures. Mon Agatha et moi parlons souvent ensemble de l'Australie. Ce doit être amusant... beaucoup de kangourous, m'a-t-on dit ? Agatha a trouvé l'Australie sur la carte, elle adore la géographie, toujours l'atlas en mains, cette chère petite ! Votre pays est ce qu'on appelle un pays jeune, n'est-ce pas ?

M. HOPPER. — Il fut créé en même temps que les autres, Duchesse.

LA DUCHESSE. — Quel esprit charmant vous avez, monsieur Hopper, et si original ! Mais je ne veux pas vous retenir.

M. HOPPER. — Puis-je danser avec Lady Agatha, Duchesse ?

LA DUCHESSE. — Oh ! vous avez encore une danse, Agatha ?

AGATHA. — Oui, maman.

HOPPER, *à Agatha.* — Voulez-vous me faire le plaisir de me l'accorder ?

(*Agatha se lève.*)

LA DUCHESSE. — Cher monsieur Hopper, prenez bien soin de mon petit moulin à paroles. (*Ils s'éloignent.*) Margaret, je désespérais de vous voir.

(*Lord Windermere entre à gauche et Lady Windermere entre à droite.*).

LORD WINDERMERE. — Margaret, j'ai à vous parler.

LADY WINDERMERE. — Un instant.

(*Les musiciens s'arrêtent.*)

PARKER. — Lord Augustus Lorton.

LORD AUGUSTUS. — Bonsoir, Lady Windermere.

LA DUCHESSE. — Sir James, emmenez-moi dans la salle de bal, Augustus a dîné avec nous ce soir, je ne me sens pas la force de l'affronter une seconde fois.

PARKER. — Lord Darlington.

LORD AUGUSTUS, *allant à Lord Windermere.* — Mon cher, j'ai le plus grand besoin de vous parler ; je ne vis plus, je ne dors plus, je ne mange plus ; vous voyez, je flotte dans mon habit. Ce soir, chez ma sœur, à peine ai-je avaler quelques fruits... Je suis hanté, mon cher, hanté par... vous savez qui... Je me pose trop de questions, cela me détruit. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Pourquoi ne lui connaît-on pas de relations ? C'est embêtant, les relations, mais tout de même il en faut !

LORD WINDERMERE. — Vous parlez de Mme Erlynne, je suppose. Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. Je la connais depuis six mois à peine et j'ignore tout de son existence passée.

LORD AUGUSTUS. — Mais vous la voyez beaucoup !

LORD WINDERMERE. — Je la vois...

(*Un temps.*)

LORD AUGUSTUS. — Les femmes deviennent enragées quand elles parlent d'elle. J'ai dîné ce soir avec Arabella. Elle l'a mise en pièces, déchiquetée en trois minutes. Berwick et moi lui avons cloué le bec en lui affirmant qu'elle avait la plus ravissante poitrine du monde. Si vous aviez vu Arabella, elle est devenue jaune comme un vieux cierge... Très joli tout cela, mais me voilà dans un fameux pétrin. Voyez-vous, Windermere, j'aimerais l'épouser, elle me traite avec une indifférence divine ! Cela me rend fou ! Et cette habileté ! Elle explique tout, même vous — je ne sais plus comment d'ailleurs. Quand elle parle, je la regarde, je la crois et après je ne sais plus ce qu'elle a dit, c'est insensé.

LORD WINDERMERE. — Mon amitié à Mme Erlynne ne nécessite aucune explication.

LORD AUGUSTUS. — Hum ! Soit. Dites-moi, vieux, pensez-vous qu'elle arrive jamais à être reçue dans le monde ? La présenteriez-vous à votre femme ? Ah ! tout est là ! Le feriez-vous ?

LORD WINDERMERE. — Mme Erlynne doit venir ce soir.

LORD AUGUSTUS. — Votre femme l'a invitée ?

LORD WINDERMERE. — Mme Erlynne a reçu une invitation.

LORD AUGUSTUS. — Windermere, mon cher, mais voilà qui change tout ! Vous auriez dû m'avertir plus tôt ? Je me serais évité un tas d'embêtements ! Mais tout s'arrange ! Tout s'arrange !

PARKER. — M. Cecil Graham.

(*Il va s'incliner devant Lady Windermere, puis se dirige vers Lord Windermere.*)

CECIL GRAHAM. — Bonsoir, Arthur. Vous ne me demandez pas comment je me porte ? Tant pis, je vous dirai quand même que je me sens très bas. J'ai dîné en famille ce soir, j'avais déjà cet après-midi une fichue migraine, mon père a entrepris de me faire la morale, cela m'a achevé ! Hello, Tuppy ! Il paraît que vous vous remariez, troisième crise, mon vieux ! Ça se soigne !

LORD AUGUSTUS, *glacé*. — Vous devriez renouveler vos plaisanteries, mon cher... Elles sont usées !

CECIL GRAHAM. — Au fait, Tuppy, avez-vous été deux fois marié et une fois divorcé, ou une fois divorcé et deux fois marié ! Réfléchissez avant de répondre, cela peut vous mener loin ! Deux fois divorcé et une fois marié... n'est-ce pas ?

LORD AUGUSTUS, *s'éloignant dignement*. — Comprenez une fois pour toutes que je n'apprécie pas votre sens de l'humour.

LADY PLYMDALE. — Lord Windermere, j'ai une grave question à vous poser.

LORD WINDERMERE. — Je m'excuse, mais j'ai deux mots à dire à ma femme.

LADY PLYMDALE. — Non ! Comme c'est adorable ! mais très compromettant ! Un mari qui pourchasse sa femme en public ! Cela permet toutes les suppositions. On peut en conclure qu'il la bat dans l'intimité, il est devenu si difficile de croirs à une vie conjugale réussie. Je vous dirai ce dont il s'agit pendant le souper.

(*Lady Windermere paraît, accompagnée de Lord Darlington, qui tient son éventail.*)

LORD WINDERMERE. — Margaret, écoutez-moi. Tout à l'heure avant le dîner, vous ne parliez pas sérieusement, n'est-ce pas ?

LADY WINDERMERE. — On ne peut plus sérieusement. Vous n'avez pas annulé votre invitation ?

LORD WINDERMERE. — Non. Mme Erlynne sera ici d'un instant à l'autre. Si vous faites le geste dont vous m'avez menacé, vous vous en repentirez amèrement, Margaret. Vous pouvez me croire, me faire confiance, je vous répète qu'il n'y a rien entre cette femme et moi.

LADY WINDERMERE. — Rien, en dehors de quelques talons de chèques. Londres regorge de femmes qui font confiance à leur mari. Chose curieuse, elles ont toujours l'air triste et malheureux. Je ne me sens aucune envie de grossir leur rang. Venez, Lord Darlington, j'ai besoin d'un ami ce soir. Je ne pensais pas en vous parlant cet après-midi que le besoin s'en ferait si tôt sentir. Donnez-moi mon éventail, voulez-vous ?

LORD WINDERMERE. — Margaret, écoutez-moi !

PARKER. — Mme Erlynne.

(*Lord Windermere s'arrête. Mme Erlynne entre, très élégamment habillée et l'air très digne. Lady Windermere crispe sa main sur son éventail, puis le laisse tomber sur le parquet. Elle salue froidement Mme Erlynne, qui lui rend gracieusement son salut et s'avance dans le salon.*)

LORD DARLINGTON. — Vous avez laissé tomber votre éventail, Lady Windermere.

(*Il lui tend son éventail sans mot dire et s'éloigne avec elle.*)

Mme ERLYNNE, *à Lord Windermere*. — Comment allez-vous, depuis tout à l'heure ? (*Elle regarde attentivement Lady Windermere et dit sur un ton désinvolte qui ne suffit pas à cacher une légère émotion.*) Elle est plus ravissante encore que je ne l'imaginais.

LORD WINDERMERE. — Vous avez osé venir. Je me demandais...

Mme ERLYNNE. — Il le fallait... A propos, protégez-moi un peu ce soir. J'ai peur des femmes. Présentez-moi aux moins dangereuses, mais elles se valent, n'est-ce pas ? Des hommes, je ne crains rien. Comment allez-vous, Lord Augustus ? Je ne vous ai pas vu cet après-midi ! Vous me négligez beaucoup, il me semble. Seriez-vous vraiment inconstant ? Faut-il croire à votre réputation ?

LORD AUGUSTUS. — Chère madame Erlynne, si vous saviez... comment vous expliquer ?

Mme ERLYNNE. — N'expliquez rien. Vous n'y parviendrez pas. J'aime vos embarras, ils font partie de votre charme.

LORD AUGUSTUS, *ravi*. — Vous me trouvez un charme !

LORD DARLINGTON, *à Lady Windermere*. — Vous êtes d'une pâleur !

LADY WINDERMERE. — C'est la couleur des lâches.

LORD DARLINGTON. — Venez ! (*Il l'entraîne sur la terrasse.*)

Mme ERLYNNE, *allant à elle*. — Lady Windermere, votre terrasse m'enchante, elle me rappelle celle du prince Doria, à Rome.

(*Lady Windermere salue froidement sans répondre et s'éloigne au bras de Lord Darlington.*)

Mme Erlynne. — Oh ! comment allez-vous, monsieur Graham ? N'est-ce pas votre tante Lady Jedburg ? On la dit si charmante. Présentez-moi, voulez-vous.

Cecil Graham, *après un temps d'hésitation.* — Certainement. Tante Caroline, j'aimerais vous présenter Mme Erlynne.

Mme Erlynne. — Je suis si heureuse de vous rencontrer, Lady Jedburg. (*Elle s'assied près d'elle sur le canapé.*) Votre neveu et moi sommes de très bons amis. Je m'intéresse à sa carrière politique, je lui prédis un grand avenir. Il pense en tory et parle en radical. Suprême habileté ! Et quel causeur ! Mais nous savons tous de qui il tient ce don. Lord Allandale me le disait encore hier au Park : « M. Graham peut soutenir une conversation presque aussi brillante que sa tante. »

Lady Jedburg, *flattée.* — Voilà qui me semble un peu exagéré, mais agréable à entendre.

Dumby. — Vous avez présenté Mme Erlynne à Lady Jedburg ?

Cecil Graham. — Elle me l'a demandé. Vous ne m'imaginez pas refusant quoi que ce soit à cette déesse et lui infligeant cet affront. Elle parle, on obéit, je ne sais pourquoi, mais c'est ainsi.

Dumby. — Pourvu qu'elle ne m'adresse pas la parole.

Mme Erlynne, *à Lady Jedburg.* — Jeudi ? Avec joie. (*Elle se lève et dit en riant à Lord Windermere, à voix basse.*) Quelle fatigue d'avoir à faire la cour à toutes ces vieilles fées ? Mais ce'a leur fait tant de plaisir.

Lady Plymdale. — Qui est cette femme très élégante qui parle à Windermere ?

Dumby. — Je l'ignore. Elle fait très héroïne de Paul Bourget, vous savez, ce romancier français dont on parle depuis quelque temps.

Mme Erlynne. — Pauvre Dumby ! Le voilà capturé par cette Lady Plymdale. Il paraît qu'elle lui fait des scènes de jalousie qui le réduisent à l'état de descente de lit. Il n'est pas très pressé de venir me saluer... terrorisé certainement (*Elle rit.*) Ces femmes incolores sont souvent redoutables, anémiques et tyranniques. Ah ! je vois Lord Augustus qui s'avance avec une expression de loup ravisseur. Dansons, voulez-vous, cela le rendra jaloux, il en a besoin, il aime tant se torturer. Lord Augustus ! Lord Windermere insiste pour avoir cette valse, je ne peux pas la lui refuser. Mais vous savez combien j'aurais voulu vous l'accorder à vous !

Lord Augustus. — J'aimerais vous croire, madame Erlynne.

Mme Erlynne. — Croyez-moi. Je peux m'imaginer dansant toute la vie avec vous, et c'est un rêve gai.

Lord Augustus. — Merci ! merci ! Comment oublier cette phrase divine !

Mme Erlynne. — Ne l'oubliez pas et gardez mon bouquet. (*Elle traverse la salle au bras de Lord Windermere.*) Ah ! monsieur Dumby, comment allez-vous ? J'étais si navrée d'avoir été absente lors de vos trois dernières visites. Venez donc déjeuner vendredi !

Dumby. — Avec joie !

(*Lady Plymdale foudroie M. Dumby d'un regard d'indignation. Lord Augustus suit Mme Erlynne et Lord Windermere, le bouquet à la main.*)

Lady Plymdale. — Quelle brute sinistre vous faites ! Pourquoi m'affirmer que vous ne la connaissez pas ? Trois visites ! L'a-t-elle assez claironné ! Vous n'irez pas déjeuner chez cette femme, vous m'entendez, je vous l'interdis formellement.

Dumby. — Chère Laura, je n'y ai jamais songé sérieusement.

Lady Plymdale. — Vous ne m'avez toujours pas dit qui elle est ?

Dumby. — Oh ! une certaine Mme Erlynne.

Lady Plymdale. — Mme Erlynne... Erlynne, dites-vous ?

Dumby. — Jusqu'à présent je ne lui connais pas d'autre nom.

Lady Plymdale, *elle regarde Mme Erlynne avec son face-à-main.* — Mme Erlynne ? Tiens, tiens, que c'est amusant ! Vous savez ce qu'on raconte : elle serait en train de ruiner ce malheureux Windermere, et Lady Windermere, cette sainte en niche, l'invite ! Quelle histoire ! Allez déjeuner chez elle vendredi, je vous l'ordonne.

Dumby. — Pardon !

Lady Plymdale. — Vous prendrez mon mari avec vous et le lui amènerez. Il devient tellement affectueux et collant, je n'en peux plus. Une séductrice professionnelle, voilà ce que je recherchais. Il l'accablera de ses assiduités aussi longtemps qu'elle le laissera faire et j'aurai la paix quelque temps. Ces créatures ont leur utilité en ce monde.

Dumby. — Je ne vous comprends pas.

Lady Plymdale. — Vous comprenez-vous vous-même ?

Dumby. — Non, à mon grand regret. Je suis peut-être à mes propres yeux le seul être humain dont le mystère me préoccupe.

(*Ils passent dans la salle de bal. Lady Windermere et Lord Darlington entrent, venant de la terrasse.*)

Lady Windermere. — Comment a-t-elle osé venir ici ! (*A Lord Darlington.*) Je sais maintenant ce que vous vouliez me faire comprendre cet après-midi. Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus clairement ?

Lord Darlington. — Par générosité pour lui, mais, si j'avais su qu'une heure plus tard, il vous demanderait d'inviter cette femme, je crois que je l'aurais fait.

Lady Windermere. — Je ne l'ai pas invitée. Il a insisté avec une force et une audace que je ne lui soupçonnais même pas... et, quand il a vu que je tenais bon, que je ne céderais pas, il a rédigé lui-même l'invitation. Il a osé la faire venir, dans ma propre maison, cette maison où j'ai été si heureuse... et j'accepte... Je ne l'ai pas chassée, insultée comme j'en avais l'intention, et tout le monde sait... Ils dansent ensemble, les femmes me regardent avec une sorte de pitié narquoise. Je suis lâche, lâche ! (*Elle s'assoit sur le canapé.*)

Lord Darlington. — Non, Lady Windermere, vous n'êtes pas lâche, c'est pourquoi vous ne pouvez pas vivre une heure de plus avec un homme qui vous a trahie. Tous ses mots, tous ses regards vous paraîtront suspects. Pouvez-vous vous imaginer continuellement face à face avec un être dont vous pensez : il ment ? Pouvez-vous vous imaginer essayant de le retenir de le reconquérir, tâchant désespérément de retenir, ce que vous avez perdu, ou alors dressée contre lui, vivant dans le ressentiment et la haine... en ennemis ?

LADY WINDERMERE. — Vous avez raison, c'est impossible ! Mais que faire, Lord Darlington ? Aidez-moi, conseillez-moi, voici le moment de vous montrer mon ami.

LORD DARLINGTON. — Je ne veux pas tricher avec vous, Lady Windermere, je ne suis pas votre ami.

LADY WINDERMERE. — Mais vous disiez...

LORD DARLINGTON. — Oui, je me disais votre ami, mais je mentais. L'amitié entre homme et femme n'existe pas... Il y a la passion, la haine, la rancune, la tendresse, mais pas l'amitié. Je vous aime.

LADY WINDERMERE, *se levant.* — Non.

LORD DARLINGTON. — Oui, je vous aime. Depuis le premier jour, depuis que je vous connais, je vous aime comme un fou. Je vous offre ma vie.

LADY WINDERMERE. — Lord Darlington !

LORD DARLINGTON. — Toute ma vie, prenez-la, faites-en ce que vous voudrez, je vous aime, je vous aime, Margaret, comme un aveugle, comme un dément. Vous le savez maintenant... Quittez cette maison ce soir même. Je ne vous dirai pas que le monde importe peu, que l'opinion du monde ne compte pas, je ne vous le dirai pas parce que ce serait faux. Cela compte, hélas ! mais les circonstances sont telles qu'elles vous forcent à choisir, Margaret, ou bien traîner une existence dégradante, fausse, épuisante, qui aurait raison de votre jeunesse, de votre beauté, de cette pureté à laquelle vous tenez tant, ou bien vivre... vous laisser aimer, adorer dans la loyauté, le mépris des autres... Choisissez... vous que j'aime, choisissez !

LADY WINDERMERE, *s'éloignant lentement de lui et lui jetant un regard terrifié.* — Je n'aurai pas ce courage.

LORD DARLINGTON. — Je sais... Il y a un fossé à franchir. Mais, quand vous cesserez de porter son nom, quand vous serez ma femme... alors tout ira bien, ma femme, Margaret... Dites-moi que vous voulez bien... Votre place est prise ici. Quittez cette maison, tout le monde comprendra et vous approuvera...

LADY WINDERMERE. — Non, on me méprisera comme je me mépriserais moi-même.

LORD DARLINGTON. — Vous approuveriez-vous en vivant avec un homme qui vous déshonore, en compromission continuelle avec vous-même ?

LADY WINDERMERE. — Les liens du mariage existent et peut-être sont-ils tout à fait indépendants du bonheur.

LORD DARLINGTON. — Du bonheur..., mais de la dignité !

LADY WINDERMERE. — Peut-être aussi de la dignité. Je dois choisir, je le sais, mais, en vous obéissant, je prendrais une solution de facilité.

LORD DARLINGTON. — Non, Margaret, vous choisirez celle qui demande de la bravoure, du courage, soyez forte.

LADY WINDERMERE. — Mon mari peut me revenir. Je ne disposerai pas de nos deux vies sans lui laisser sa chance. (*Elle va s'asseoir sur le canapé. A elle-même.*) « Il peut me revenir... »

LORD DARLINGTON. — Et vous l'accueillerez le sourire aux lèvres, trop heureuse ! Je ne peux pas vous imaginer dans ce rôle de femme humiliée qui pardonne.

LADY WINDERMERE. — Vous me vantiez l'indulgence cet après-midi !

LORD DARLINGTON. — L'indulgence... Mais pas pour lui, pas après ce qu'il vous a infligé ? Ah ! vous êtes faible, Margaret. Je me trompais sur votre compte, je vous croyais fière, absolue, mais vous préférez passer votre vie dans la honte et le mépris de vous-même plutôt que de braver le monde que vous prétendez mépriser. Tenez, je ne vous donne pas quinze jours pour vous promener au Park avec Mme Erlynne, en faire votre amie intime, et, quand votre mari sera fatigué d'elle, eh bien ! il vous reviendra et vous l'accueillerez, trop heureuse.

LADY WINDERMERE. — Laissez-moi. Taisez-vous. Jamais je ne vous aurais cru si cruel.

LORD DARLINGTON. — Je vous aime. L'amour rend méchant, l'amour rend cruel. Je vous aime, je vous veux, et il faut que ce soit maintenant ou jamais.

LADY WINDERMERE, *se levant.* — Alors jamais.

(*Un silence.*)

LORD DARLINGTON. — Tout est fini.

LADY WINDERMERE. — Oui, tout est fini.

(*Un temps.*)

LORD DARLINGTON. — Je partirai demain. Nous ne nous reverrons plus. Vous avez été sur le point de me suivre. Je le sais, je l'ai senti, mais j'ai perdu le contrôle de moi-même, je vous ai heurtée. C'est fini... Adieu, Margaret.

LADY WINDERMERE. — Voilà donc ce qu'on appelle un ami !

LORD DARLINGTON. — Je vous aime trop, Margaret, ne me demandez pas l'impossible ; me transformer en conseiller, en chien fidèle..., prêchant la patience, l'humilité à la seule femme au monde qui ait jamais pu fixer mes pensées et mon cœur... Non... Pardonnez-moi et adieu ! (*Il sort.*)

LADY WINDERMERE. — Seule... Je suis seule...

(*La musique cesse de jouer. La duchesse de Berwick et Lord Paisley entrent en riant et en causant. D'autres invités arrivent de la salle de bal.*)

LA DUCHESSE. — Margaret, ma chère, je retire tout ce que j'ai dit... Je viens d'échanger quelques mots avec Mme Erlynne, c'est une femme exquise, pleine de bon sens et de mesure. D'ailleurs, vous la recevez... Sa cause est gagnée. Nous avons parlé du mariage en général, comme cela, sans avoir l'air d'y toucher. Elle se déclare absolument ennemie du divorce et d'un remariage... Je vous avoue que cela m'enlève un poids au sujet d'Augustus. Vraiment, on l'a beaucoup calomniée, je parle de Mme Erlynne. Quand je pense à mes horribles nièces, les petites Saville, de vraies vipères, ma chère, qui ressassent leur rancœur derrière leurs carreaux et se vengent en lançant aux quatre coins de Londres les histoires les plus imaginaires. Mais allez tout de même aux eaux, quand ce ne serait que préventivement. Elle est malgré tout un peu trop séduisante ; je n'aime pas la façon dont ils la regardent, Berwick en tête... Agatha ? la voilà ! Monsieur Hopper ! vous avez emmené Agatha sur la terrasse, elle est si délicate, elle n'a pas toussé au moins... Ah ! je devrais vous gronder.

M. HOPPER. — Pardonnez-moi, Duchesse. Nous étions sortis un instant et puis nous avons bavardé... J'ai tout oublié.

LA DUCHESSE. — Vous lui parliez de l'Australie peut-être.

M. HOPPER. — Oui. (*Il s'éloigne de quelques pas.*)

LA DUCHESSE. — Agatha, ma chérie ?

AGATHA. — Oui, maman.

La Duchesse, *à voix basse.* — M. Hopper vous a-t-il fait part d'une intention définitive à votre sujet ?

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Et vous avez répondu affirmativement ?

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Chère enfant. Elle a toujours dit oui. Chérie, quand vous serez Mme Hopper, il faudra ajouter le mot « non » à votre vocabulaire.

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Monsieur Hopper, Agatha m'a tout dit. Vous cachiez bien votre jeu à cette vieille Duchesse... Eh bien ! mes enfants, je suis un peu étonnée, bouleversée par cette nouvelle... Mais je vous veux heureux !

M. Hopper. — Duchesse, j'espère que vous ne ferez pas d'objections à ce que j'emmène Agatha en Australie ?

La Duchesse, *indignée.* — En Australie ! Cet horrible endroit... plein de bêtes et d'aventuriers !

M. Hopper. — Mais Agatha aimerait m'y suivre.

La Duchesse. — Vous avez dit cela, Agatha ?

Agatha. — Oui, maman.

La Duchesse. — Quelle sottise ! Comme si Grosvenor Square n'était pas le seul endroit qui puisse convenir à votre santé, à vos bronches ! Mais nous verrons cela demain. Venez déjeuner, James, à une heure et demie... Le Duc aura quelques mots à vous dire, je présume.

M. Hopper. — J'aimerais bien lui parler.

La Duchesse. — Naturellement, vous mettrez tout au point avec lui. Allez, mes enfants. James, raccompagnez Agatha, mais ne lui parlez pas de l'Australie... et, s'il le fait, ne répondez pas, Agatha. (*Agatha regarde sa mère et ne répond pas. Elle sort, suivie de James. La Duchesse reste un moment stupéfaite.*) Par exemple ! (*A Lady Windermere sur un ton romantique.*) Bonsoir, chère. Voilà ces enfants fiancés ! Les fiançailles de fin de saison donnent toujours de bons mariages, solides, sérieux ! Je ne sais pas pourquoi... mais...

Lady Windermere. — Bonne nuit, Duchesse.

(*La Duchesse sort.*)

Lady Plymdale. — Margaret, votre mari dansait tout à l'heure avec une ravissante personne ! Une de vos amies peut-être ?

Lady Windermere. — Non.

Lady Plymdale. — Comme vous avez raison d'être si peu jalouse ! Dans ces conditions, la vie devient tellement plus agréable et facile ! pour tout le monde ! Et puis on ne peut pas passer son temps à trembler. Bonne nuit, ma chère. (*Elle jette un coup d'œil vers Dumby et sort.*)

Dumby. — Ce jeune Hopper est impossible.

Cecil Graham. — Tout à fait homme des bois, chercheur d'or ou quelque chose comme cela. Pouah ! pouah ! Cette pauvre Lady Agatha ! Quel holocauste !

Dumby. — On ne sait jamais avec ces natures endormies ! Le goût du contraste ! Elle y trouvera peut-être son compte.

Cecil Graham. — Et le vieux Berwick aussi. Le château de ses pères tombe en ruine. Il faut bien que les boîtes de conserve servent à quelque chose. Qu'est-ce que vous pensez de Lady Windermere recevant Mme Erlynne chez elle ? Personnellement cela m'enchante. D'ailleurs, je l'ai toujours tenue pour une femme supérieurement intelligente. Tout de même Windermere a dû lui souffler son attitude... Pas bête, il se met à la page ! Qui l'eût cru ! (*Il s'incline devant Lady Windermere et sort.*)

Lady Jedburg. — Bonne nuit, Lady Windermere. Dites-moi, cette Mme Erlynne, quelle attraction dans une soirée ! Un charme ! Une conversation exquise ! Je l'ai invitée à déjeuner jeudi. Viendrez-vous ? Je compte sur mon oncle l'évêque et cette chère Lady Merton.

Lady Windermere. — Jeudi, je ne serai pas libre ; Lady Jedburg, je regrette...

Lady Jedburg. — Quel dommage ! (*Elle sort.*)

Mme Erlynne, *à Lord Windermere.* — Le monde n'a guère changé depuis... eh bien ! depuis vingt ans, autant de sots, pas moins de vanité, cela fait une ravissante soirée. Il n'y a que Margaret. La dernière fois que je l'ai vue, c'était un bébé entortillé de flanelle et maintenant une ravissante jeune femme si lointaine, un peu terrifiante... pour moi ! (*Elle rit un peu nerveusement et enchaîne.*) Cette chère Duchesse, un monde à elle toute seule ! Et Lady Agatha... Je l'adore, la jeune fille idéale, mais ces eaux dormantes, quel mystère... Dites-moi, Windermere, si vraiment je dois devenir la belle-sœur de la Duchesse...

Lord Windermere, *s'asseyant à sa gauche.* — Parce que les choses se précisent ?

(*M. Dumby sort avec le reste des invités. Lady Windermere regarde, avec une expression de dédain et de souffrance Mme Erlynne et son mari. Ils ne s'aperçoivent pas de sa présence.*)

Mme Erlynne. — Oui, il doit venir se déclarer demain à midi, d'ailleurs, il ne fait que cela depuis deux mois... Lord Augustus... Je lui ai promis une réponse... Evidemment, ce sera oui, et il s'en doute depuis ce soir. Je dois dire que ma présence ici aura facilité les choses. La famille aurait mis une terrible opposition, et je ne sais pas quels arguments le pauvre garçon aurait pu invoquer en ma faveur. Maintenant (*Elle rit un peu ironiquement.*) ... je suis une femme que reçoit Lady Windermere. Voyez-vous, mon cher, votre geste héroïque n'aura pas été inutile. Cher Augustus, il n'en revient pas, plus heureux que s'il épousait une princesse du sang. Je dois dire que cela me touche. Je trouve chez lui beaucoup de qualités superficielles, aucun défaut fondamental et une si grande bonne volonté ! (*Elle rit.*) Bien entendu, je compte sur vous.

Lord Windermere. — Je le crois suffisamment accroché pour ne pas avoir besoin d'encouragement.

Mme Erlynne. — Mon cher, il ne s'agit pas de lui, mais de moi, de ma situation matérielle. (*Un temps.*) Ne m'obligez pas à mettre les points sur les *i*... Vous trouvez peut-être le moment et l'endroit mal choisis pour aborder cette question. (*Légèrement.*) Alors venez sur la terrasse, nous aurons les étoiles, le clair de lune, un décor romantique qui contrastera avec le sujet prosaïque de notre entretien.

Lord Windermere. — Cela peut attendre à demain!

Mme Erlynne. — Demain, j'accorde ma main et je dois être en mesure de donner quelques précisions. Voyons, je lui dirai qu'un parent éloigné, un cousin au troisième degré m'a légué deux mille livres par an, mettons deux mille cinq cents. Bien qu'il nage dans la félicité, cela fera mieux dans le tableau. Oh ! je l'entends déjà : « Ma chère, pas question de ces choses entre nous. » Mais, personnellement et pour mon attitude à venir, je préfère ne pas

arriver démunie au seuil de la chambre conjugale. A vingt ans, c'est poétique, à trente-huit, gênant... (*Lady Windermere est entrée sans qu'ils s'en aperçoivent et entendra la fin de leur conversation.*) Vous voilà bien silencieux, vous laissez échapper une belle occasion de me faire le compliment le plus banal ! Non ! Pas de protestations polies ? Tant pis ! Je m'en passerai. Margaret ne doit plus apprécier les compliments. Quel danger pour un couple ; quand les hommes renoncent à dire de jolies choses, ils cessent vite de les penser... Sérieusement, que dites-vous de deux mille cinq cents livres ?... Je vois que c'est entendu du moment que vous ne répondez pas. (*Passant avec lui sur la terrasse.*) Windermere, je trouve à la vie un goût étrange ce soir ! (*Ils disparaissent.*)

Lady Windermere, *seule.* — Quelle horreur ! Je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison ! Dieu merci, je sais où aller !...

(*Elle met son manteau, se dirige vers la porte. puis revient, s'assoit à la table, écrit une lettre,* (*Elle met son manteau, se dirige vers la porte, et sort.*)

Mme Erlynne, *entrant.* — Où est Lady Windermere ?

Parker. — Milady vient de sortir, Madame.

Mme Erlynne. — Sortir... de cette pièce ?

Parker. — Non, Madame, de la maison...

Mme Erlynne. — Vous en êtes sûr !

Parker. — Oui, Madame. Milady m'a dit qu'elle avait laissé une lettre pour Milord sur la table.

Mme Erlynne. — Une lettre pour Lord Windermere ?

Parker. — Oui, Madame.

Mme Erlynne. — Bien. Merci, Parker.

(*Parker sort.*)

(*Comme dans un rêve.*) Il y a vingt ans, moi aussi, je partais en laissant une lettre... Se pourrait-il qu'elle aussi... Mais non je suis folle... (*Elle va à la table, prend la lettre, hésite, puis l'ouvre, la lit.*) Mon Dieu! Les mêmes mots ! La même folie ! Qu'imagine-t-elle ! Il l'adore, il ne vit que pour elle ! Margaret, ma petite fille... L'imaginer bafouée, perdue, humiliée, comme je l'ai été... Et moi, sa mère, je ne ferais rien pour la sauver !

(*Elle se précipite vers la porte, froissant la lettre dans sa main.*)

Lord Windermere, *entrant.* — Vous avez pris congé de ma femme ?

Mme Erlynne. — Oui.

Lord Windermere. — Où est-elle ?

Mme Erlynne. — Elle se disait fatiguée, je la crois couchée...

Lord Windermere. — Vous m'excuserez, il faut que je monte la voir.

Mme Erlynne, *précipitamment.* — Non, n'y allez pas. Vous avez encore des invités. Elle vous demande de leur présenter ses excuses et ne veut pas être dérangée. Je suis chargée de vous le dire. Ne vous inquiétez pas, elle ira mieux demain.

(*Un temps.*)

Lord Windermere. — Très bien.

Mme Erlynne. — Voulez-vous me demander ma voiture.

Lord Windermere. — Certainement. Pour ce dont nous avons parlé tout à l'heure... comptez sur moi.

Mme Erlynne, *avec indifférence.* — Ah ! oui. Merci.

(*Il la regarde, étonné, et sort.*)

(*Seule.*) Que faire ?... Il ne faut pas qu'il sache ! Il faut trouver une raison pour qu'il sorte... Mais laquelle...

Lord Augustus, *entrant, le bouquet à la main.* — Je vous cherchais. Voilà votre bouquet. Je ne peux plus attendre ! Je vais passer une nuit atroce ! Ne pouvez-vous me donner votre réponse tout de suite ?

Mme Erlynne. — Lord Augustus, il faut... Vous ne m'écoutez pas... Ne me regardez pas comme cela. Essayez de comprendre ce que je vous dis !

Lord Augustus. — Mais, quand je vous regarde, je ne comprends plus.

Mme Erlynne. — Alors ne me regardez pas. Emmenez immédiatement Lord Windermere au Club et essayez de l'y retenir le plus longtemps possible.

Lord Augustus. — Mais sous quel prétexte ?

Mme Erlynne. — Je ne sais pas, moi... Cherchez, inventez quelque chose !

Lord Augustus. — Il ne voudra pas venir.

Mme Erlynne. — Si, peut-être, sa femme est allée se coucher très fatiguée. Elle a demandé qu'on ne la dérange pas, il va vouloir se changer les idées.

Lord Augustus. — Et ma récompense ?

Mme Erlynne. — Votre récompense... Demain, votre récompense, si vous réussissez à l'emmener ; et ne le perdez pas de vue ; si cela vous arrive, je ne vous le pardonnerai jamais ; jamais je ne vous adresserai plus la parole, vous n'existerez plus pour moi. Je ne vous demande qu'une chose, allez avec Windermere au Club et restez-y le plus longtemps possible.

Lord Augustus. — Je peux vous regarder maintenant ? (*Ravi.*) J'adore que vous me parliez sur ce ton... Il me semble... Il me semble que je suis déjà... votre mari... (*Elle sort, il la suit, répétant.*) Oui, Margaret, votre mari...

RIDEAU.

ACTE III

L'appartement de Lord Darlington. Un grand canapé en face de la cheminée à droite. Au fond, un rideau tiré sur la fenêtre. Portes à gauche et à droite. Table à droite, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Table au milieu, avec siphon, verres et coupes. Table à gauche, avec boite à cigarettes. Lampes allumées.

LADY WINDERMERE. — Il n'arrive pas... Si je l'aimais, ma présence ici serait peut-être indigne de moi, mais elle aurait un sens, une raison d'être, et, en tout cas, je n'éprouverais pas de terreur à me trouver seule à minuit dans une maison que je ne connais pas, chez un homme qui vient de m'offrir si vie... Sa vie ? Le mot sonne bien ! Mais maintenant je sais quel prix on doit attacher à de tels cadeaux ! La vie de mon mari m'appartenait, son cœur, son âme, tout son être semblait fondu en moi et maintenant. (*Elle regarde la pendule.*) Minuit ! Il a lu ma lettre ; s'il tenait à moi, il serait déjà là pour m'emmener, fût-ce de force... Cette femme l'envoûte ; lui, si équilibré, agit maintenant comme un dément. Cette invitation, sa façon de s'afficher avec elle publiquement, dans ma propre maison et sous mes yeux. Je comprends maintenant... Pour retenir un homme, il faut s'adresser à ses plus bas instincts, le considérer comme une bête servile à sa dévotion. Si nous les adorons, les vénérons, nous cessons bien vite de les intéresser. (*Elle regarde autour d'elle.*) Je vis un cauchemar... Cette pièce, ces portraits, qu'ont-ils à faire avec moi ? Je suis folle d'être venue ici. Il me fallait choisir : ou bien rester la femme d'un homme qui m'abandonne, ou partir avec quelqu'un qui m'aime... Il m'aime, mais combien de temps m'aimera-t-il ? Auprès de lui, je mènerai une existence de fantôme obsédé de souvenirs et de remords. Que puis-je lui apporter ? Jamais plus je ne pourrai rire, chanter, jouir de la vie, du soleil, des fleurs... Il promènera dans le monde une sorte d'ombre qui le lassera vite... Il faut que je quitte cette maison tout de suite... Mais Arthur a lu ma lettre... Il ne voudra plus de moi... Si... il comprendra, il me pardonnera ! (*Elle se précipite vers la porte.*) C'est lui ! Que faire ? Que lui dire ?

(*Mme Erlynne entre à gauche.*)

Mme ERLYNNE. — Dieu soit loué ! Vous êtes seule, Lady Windermere. Partez, rentrez chez vous immédiatement.

LADY WINDERMERE. — De quel droit osez-vous ?

Mme ERLYNNE. — Il ne s'agit pas de droit. Lord Darlington peut arriver d'un moment à l'autre et alors vous serez perdue... Je vous en supplie !

LADY WINDERMERE. — Ne m'approchez pas.

Mme ERLYNNE. — Vous allez commettre un acte irréparable, gâcher trois existences... et pourquoi ?... Pour une minute d'égarement, de folie ! Venez, ne perdons pas une seconde, j'ai ma voiture. (*Lady Windermere enlève son manteau et le jette sur le sofa.*) Que faites-vous ?

(*Un temps très long.*)

LADY WINDERMERE. — Madame Erlynne, au moment où vous êtes entrée, j'avais décidé de retourner chez mon mari, mais je vous regarde et je comprends que jamais plus je ne pourrai reprendre la vie commune avec Lord Windermere. Il y a en vous quelque chose que je ne définis pas exactement et qui fait que je vous hais. Il vous envoie ici pour me ramener, pour me persuader de revenir, il a besoin de moi, il lui faut un paravent, il tient à garder la face.

Mme ERLYNNE, *dans un cri.* — Votre mari et moi ! (*Un temps.*) Mon Dieu, vous avez cru ?

LADY WINDERMERE. — Allez le rejoindre, vous me l'avez volé... Gardez-le. Je suppose qu'il a peur maintenant du scandale, de la honte autour de son nom ! Cela le terrifie, n'est-ce pas ? Les hommes sont si lâches, ils veulent faire le mal, mais secrètement, honteusement, comme des criminels. Rien ne les déshonore à leurs propres yeux tant que le monde se tient coi ! Mais, si l'on sait, si l'on parle, quelle panique ! Eh bien ! madame Erlynne, qu'il dresse ses batteries et tienne tête. Il y aura du scandale, le plus grand scandale que Londres ait connu depuis bien des années. Il verra son nom traîné dans les cercles, dans les théâtres, dans les cabarets, dans les journaux de chantage.

Mme ERLYNNE. — Assez, je vous en prie.

LADY WINDERMERE. — Voilà ce qui l'attend. S'il était venu lui-même, je l'aurais suivi. Je n'aurais pas trouvé la force de lui résister. Je vous l'ai dit, je partais au moment où vous êtes entrée. Mais qu'il vous ait envoyée, vous !

Mme ERLYNNE. — Lady Windermere, écoutez-moi. Votre mari ignore que vous êtes ici, il vous croit chez vous, dans votre chambre, endormie. Il n'a jamais lu votre lettre parce qu'elle ne lui a pas été remise.

LADY WINDERMERE. — Vous me croyez capable d'avaler cette fable ? Vous mentez.

Mme ERLYNNE, *se maîtrisant.* — Non, je ne mens pas et vous devez me croire, non pas pour moi, mais pour vous.

LADY WINDERMERE. — Si Lord Windermere n'a pas eu connaissance de ma lettre, comment vous trouvez-vous ici ? Qui vous a dit où vous pourriez me trouver ? Lui et lui seul pouvait le faire.

Mme ERLYNNE. — Votre mari n'a jamais eu votre lettre en main parce que je l'ai ouverte et lue.

LADY WINDERMERE. — Vous avez eu l'audace de décacheter un message de moi à mon mari !

Mme Erlynne. — Oui, j'ai eu cette audace, j'en aurais bien d'autres pour vous sauver, pour vous retenir au bord de ce gouffre où vous allez tomber si vous ne m'obéissez pas. (*Elle lui tend la lettre.*) Vous la reconnaissez !

(*Lady Windermere la prend, la regarde et machinalement la laisse tomber à terre. Mme Erlynne la jette au feu.*)

Lady Windermere. — Rien ne prouve que mon mari ne l'a pas lue avant vous. Vous vivez dans la tricherie et le mensonge... Qu'est-ce que la vérité peut représenter pour une femme comme vous ? Je n'ai aucune raison de vous croire. (*Elle s'assied.*)

Mme Erlynne. — Ce que vous pouvez dire ou penser de moi n'a pas d'importance. Retournez auprès de votre mari qui vous aime.

Lady Windermere, *la regardant.* — Vous croyez que je ne vois pas votre jeu. Vous avez tout à gagner de mon retour. Vous pensez que Lord Windermere ne vous pardonnera pas son foyer détruit, son nom sali, le bruit, la honte qui vont rejaillir sur lui, tandis que, si je rentre bien sagement au bercail, la bonne petite vie reprendra comme par le passé, les visites entre cinq et sept, les rencontres, les dîners. Cette chère Lady Windermere convaincue, tranquillisée, calmée... Quel coup de maître ! Et quelle paix pour l'avenir !

Mme Erlynne, *avec désespoir.* — Lady Windermere, je ne vous en veux pas. Je ne peux pas vous en vouloir, mais vous me faites beaucoup de mal. Tout ce que vous supposez est horrible, et si injuste ! Je vous supplie de m'écouter. Allez retrouver tout de suite votre mari, et je vous fais le serment de ne le revoir sous aucun prétexte, ni vous ni lui n'entendrez plus jamais parler de moi. Et sachez bien que, s'il m'a donné cet argent, ce n'est pas l'amour qui le faisait agir, mais la crainte. Il ne m'adorait pas, oh ! non, il me méprisait. Mon seul pouvoir...

Lady Windermere. — Vous avez un pouvoir ! Vous l'avouez !

Mme Erlynne. — Oui, mais ce pouvoir n'existait qu'en fonction de vous, de son amour pour vous...

Lady Windermere. — Vous voudriez que j'ajoute foi à ces incohérences !

Mme Erlynne. — Pourtant il s'agit d'une simple histoire... Il vous aimait tant... Il voulait vous épargner toute peine, tout souci. L'idée seule de vous savoir humiliée, déconsidérée...

Lady Windermere. — Déconsidérée ? Moi ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'avez-vous à voir dans mes soucis et mes peines ?

Mme Erlynne, *humblement.* — Rien, vraiment rien. Mais je vous affirme que jamais vous ne retrouverez un amour comparable à celui que vous porte votre mari. Il vous adore, vous admire, vous occupez chacune de ses pensées. Si vous l'abandonnez, ce sera un homme fini, Lady Windermere. Pour vous, vous resterez éternellement inassouvie, vous végéterez, vous languirez, toujours vous aurez faim et soif de cet amour perdu. Croyez-moi, Lady Windermere, je ne connais pas de pire peine que d'avoir gâché sa vie par sa propre faute, d'avoir fait souffrir un être qui ne le méritait pas et brisé un cœur faute de l'avoir compris. Les souffrances qui vous arrivent du dehors, que rien ne pouvait éviter... la mort, la maladie peuvent vous supplicier, mais n'apportent pas l'amertume, les regrets lancinants d'avoir tout gâché par sa propre faute. Arthur vous aime comme jamais un homme n'a aimé une femme.

Lady Windermere. — Arthur ! Vous l'appelez par son nom et vous osez prétendre qu'il n'y a rien entre vous !

Mme Erlynne. — Rien. Je vous le jure devant Dieu. Si j'avais pu prévoir ce qui arrive, j'aurais préféré mourir mille fois plutôt que d'être, moi, la cause de cet horrible malentendu. Jamais je n'aurais traversé votre route, à vous et à votre mari, jamais ni vous ni lui n'auriez entendu parler de moi.

Lady Windermere. — Comment une femme comme vous, aussi dépourvue de cœur et de sentiments humains, peut-elle parler avec tant de conviction ! Vous me terrifiez... Je comprends maintenant pourquoi tant de gens se laissent prendre ; moi-même, depuis un quart d'heure, je vous écoute, je discute, alors que pas un mot de vous n'aurait dû m'atteindre dans de telles circonstances.

Mme Erlynne. — Croyez de moi ce que vous voudrez. Je ne vaux pas une larme, pas une minute de peine, à plus forte raison quand il s'agit de vos larmes, de votre peine. Mais je ne supporte pas l'idée que votre vie, cette vie qui commence, comblée, parfaite, puisse s'effriter à cause de moi. Vous n'imaginez pas ce qui vous attend, dès que vous aurez franchi le cercle enchanté où vous avez vécu. Au dehors, vous trouverez la nuit, vous serez en butte au mépris, aux railleries les plus cruelles ! aux calomnies les plus basses. Si vous saviez comme le monde s'acharne sur une femme quand il la sait sans appui, c'est la curée, les portes se ferment l'une après l'autre ; partout où vous allez, si vous n'avez pas le courage de vous terrer définitivement, vous rencontrez ce sourire narquois, cette curiosité malsaine, amusée... et souvent même sur votre passage vous entendez rire, d'un rire qui fait mal et déchire. Oui, mon enfant, on paie de toute une vie la faute d'un instant. Alors, un jour, on refuse de souffrir davantage, on se durcit. Les railleries, les flèches ne vous atteignent plus... On se cuirasse et l'on n'entend plus battre son propre cœur... Ce soir, Lady Windermere, j'ai su que mon cœur n'était pas mort, car vous l'avez blessé. Ce soir de nouveau et plus que jamais, je souffre et je paie. Mais, si j'ai gâché ma vie et parce que je l'ai gâchée, je vous sauverai malgré vous. Jamais vous ne tiendrez tête comme je l'ai fait — vous êtes trop faible, trop sensible. Retournez auprès de votre mari, de votre enfant ! Votre enfant ! Il dort, mais il peut s'éveiller — s'il vous réclame, s'il vous appelle ! Pouvez-vous supporter l'idée de ne pas être là, près de lui, à tous les instants de sa petite vie... Il attend de vous le bonheur, la tendresse que jamais personne d'autre ne pourra lui donner. Dieu vous l'a envoyé : l'abandonner, c'est le tuer peut-être. Lady Windermere, votre mari vous aime, vous n'avez rien à lui reprocher, mais, s'il vous trompait, s'il vous bafouait, s'il vous maltraitait, votre enfant devrait vous retenir... et rien au monde ne vous donnerait le droit de le quitter. Lui d'abord, son bonheur, sa vie d'abord, vos souffrances personnelles, vos humiliations personnelles ne doivent pas être mises en balance avec lui. Vous penserez peut-être que je suis la dernière femme au monde qui puisse s'arroger le droit de vous dicter vos devoirs... Celui qui connaît le mal et ses conséquences est peut-être plus qualifié qu'un saint pour prêcher le bien parce qu'il sait... Moi je sais ! Et je vous en supplie !

Lady Windermere, *lui tendant les mains d'un air d'abandon, comme ferait un enfant.* — Ramenez-moi chez moi, ramenez-moi.

Mme Erlynne, *sur le point de l'embrasser, mais se maîtrisant.* — Venez ! (*Elle prend le manteau sur le canapé, le lui met.*) Vite !

LADY WINDERMERE. — Arrêtez ! Quelqu'un !

Mme ERLYNNE. — Non, non, il n'y a personne.

LADY WINDERMERE. — Ecoutez, c'est la voix de mon mari ! Il va entrer ! Sauvez-moi ! Mon Dieu ! C'est un piège ? Il devait vous rejoindre ici ?

Mme ERLYNNE. — Taisez-vous, je suis venue pour vous sauver et je vous sauverai. Cachez-vous. (*Elle soulève la tenture qui masque la fenêtre.*)

LADY WINDERMERE. — Mais vous ?

Mme ERLYNNE. — Ne vous inquiétez pas pour moi.

(*Lady Windermere se cache derrière la tenture.*)

LORD AUGUSTUS, *derrière la porte.* — C'est absurde, Windermere, restez quelques instants, j'ai à vous parler.

Mme ERLYNNE. — Lord Augustus, je suis perdue aussi ! (*Elle hésite un instant, puis jette un regard autour d'elle, aperçoit la porte de droite et sort par là.*)

(*Lord Darlington, M. Dumby, Lord Windermere, Lord Augustus Lorton et M. Cecil Graham entrent.*)

DUMBY. — Cette fermeture des clubs à deux heures du matin est stupide. On vous met dehors au moment où l'on commence à s'animer un peu. (*Il se laisse tomber sur une chaise.*)

LORD WINDERMERE. — C'est très aimable à vous, Darlington, de nous recevoir à une heure aussi avancée, mais tenez Augustus comme seul responsable de cette idée saugrenue. D'ailleurs, je ne reste qu'une minute, je dois rentrer chez moi.

LORD DARLINGTON. — Déjà ! Vous m'en voyez navré. Prenez tout de même un cigare.

LORD WINDERMERE. — Merci. (*Il s'assied.*)

LORD AUGUSTUS. — Windermere. J'ai mille questions de la plus haute importance à vous poser.

CECIL GRAHAM. — Inutile de prendre ce ton confidentiel, Tupy ! Nous connaissons depuis six mois votre grand sujet de conversation, vos affres, vos angoisses, vos problèmes autour de la dame de vos pensées.

LORD WINDERMERE. — En quoi cela vous regarde-t-il, Cecil ?

CECIL GRAHAM. — Cela ne me regarde pas, cela m'amuse ! Tuppy devrait s'estimer heureux ! Si peu de choses m'amusent ! En général, les histoires d'amour, à commencer par les miennes, m'assomment, mais celle de Tuppy, je ne sais pourquoi, me ravit, je la trouve insolite et j'aime l'insolite.

LORD DARLINGTON. — Cecil, whisky ou soda ?

CECIL GRAHAM. — Merci, whisky. (*Il s'assied près de la table.*) Oui, insolite et piquante ! Et puis la dame est fort belle, n'est-ce pas ?

LORD DARLINGTON. — Je ne fais pas partie du cercle de ses admirateurs.

CECIL GRAHAM. — Moi, oui, depuis ce soir. Je l'ai présentée à tante Caroline ; je ne sais pas ce qu'elle lui a dit, mais, cinq minutes plus tard, cette chère tante me parlait d'elle avec des larmes dans la voix et m'annonçait qu'elle l'avait invitée à déjeuner.

LORD DARLINGTON. — Non !

CECIL GRAHAM. — Ma parole.

LORD DARLINGTON. — Mes amis, je vous demande pardon, mais je pars demain, il faut que j'écrive quelques lettres. (*Il s'assied au bureau.*)

(*Dumby, qui a l'air endormi, affalé dans un fauteuil, fait le geste de saluer.*)

CECIL GRAHAM. — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous rêvez ?

DUMBY. — Je tire mon chapeau. Se faire inviter par tante Caroline cinq minutes après s'être fait présenter quand on s'appelle Mme Erlynne, je dis : « Bravo ! » et je me rends. Félicitations, Tuppy, mais, à votre place, j'aurais peur d'une épouse si adroite !

LORD AUGUSTUS. — Mme Erlynne est très intelligente et elle me trouve suffisamment idiot, ce qui me remplit d'aise puisque tel aussi est mon avis. Nous n'aurons pas de discussions à ce sujet.

(*Cecil s'avance vers lui en riant.*)

Riez, mon garçon, riez. Il est bien agréable d'avoir affaire à une femme qui vous connaît d'avance, au moins elle n'aura pas de déception !

DUMBY, *chantant un air de marche nuptiale.* — Cher Tuppy, vous ferez cela dans l'intimité, je suppose, mais permettez-moi de m'inviter, sinon je mourrai de dépit.

CECIL GRAHAM. — Comment ? Hier, au Club, vous pleuriez comme une Madeleine, vous juriez de ne jamais la revoir, vous aviez appris... (*Il lui parle bas.*)

LORD AUGUSTUS. — Des calomnies ! Elle m'a donné des explications.

CECIL GRAHAM. — Mais l'histoire de Wiesbaden ?

LORD AUGUSTUS. — Un ragot sans importance. On le jalouse tellement.

DUMBY. — Et ses revenus, Tuppy ! Elle les explique ?

LORD AUGUSTUS, *très sérieux.* — Ce sera pour demain.

DUMBY. — Quel don de psychologie chez certaines femmes ! Elles savent toujours ce qu'il faut dire et à qui il faut le dire. Si j'étais amoureux de Mme Erlynne, soyez persuadé, Tuppy, qu'elle trouverait, pour éclaircir certains points obscurs de sa vie, d'autres explications plus subtiles, peut-être même n'expliquerait-elle rien du tout, mais elle me tranquilliserait par la seule force de son regard magnétique, ou simplement en posant sur mon bras sa main, comme ceci, elle a souvent ce geste... Il doit être efficace !

LORD AUGUSTUS. — Vous voulez faire d'elle un monstre !

DUMBY. — Un monstre ! Tupy, quelle idée ? Simplement que je ne lui confierai ni ma sœur, ni ma fille si j'en avais une... Et puis je trouve courageuse votre attitude, mais, pour ne rien vous cacher, je vous envie un peu. Mme Erlynne ne doit jamais être ennuyeuse. Cela a son prix.

LORD AUGUSTUS. — Si elle me confie son avenir...

DUMBY. — A défaut du passé !

LORD AUGUSTUS, *haussant les épaules.* — J'aime les femmes qui ont un passé. Elles ont toujours des tas d'histoires très amusantes à raconter.

DUMBY. — Effectivement, je crois qu'avec Mme Erlynne les sujets de conversation ne vous manqueront pas.

LORD AUGUSTUS, *piqué.* — Cela suffit maintenant, mon petit ami. Je vous ai laissé parler, mais passons à un autre genre d'exercice.

CECIL GRAHAM. — Tuppy ! Tuppy ! Vous avez perdu votre réputation et l'estime familiale, bien peu de chose en somme, mais votre self-control,

mon cher, gardez-le précieusement. Tout le monde connaît et apprécie votre charmant caractère, c'est pourquoi on en abuse un peu.

DUMBY. — Cette jeunesse actuelle ne respecte rien. Pas même les cheveux teints !

(*Lord Augustus, furieux, leur tourne le dos.*)

CECIL GRAHAM. — Puisque Mme Erlynne a su distinguer ce cher Tuppy entre mille et lui donner de l'espoir...

DUMBY. — C'est que Tuppy possède quelque chose que les autres n'ont pas. Devinette : trouver le quelque chose.

LORD WINDERMERE. — Vous êtes impossibles tous les deux. Laissez donc en paix Mme Erlynne, dont vous ne savez rien si ce n'est que ce que vous avez entendu dire.

CECIL GRAHAM. — Cher Arthur, l'histoire n'est faite que de ce qu'on a entendu dire. D'ailleurs la médisance dont une femme peut être l'objet ne la diminue en rien à mes yeux, cela ne peut qu'éveiller mon intérêt. Je déteste les vertus ; les prêcheuses, d'ailleurs, elles le savent et me laissent la paix.

LORD AUGUSTUS. — Bien parlé, mon cher, je partage entièrement votre opinion.

CECIL GRAHAM. — Tiens ! Dommage. Il suffit que quelqu'un m'approuve pour que je me sente dans l'erreur.

LORD AUGUSTUS. — Quand j'avais votre âge...

CECIL GRAHAM. — Vous ne l'avez jamais eu, Tuppy. Vous ne l'aurez jamais. Vous resterez éternellement et merveilleusement enfant. Moi, à peine né, je m'appuyais déjà sur mon bâton de vieillesse et mes propos désabusés. Darlington, faisons un whist, voulez-vous ? Vous jouez, Arthur ?

LORD WINDERMERE. — Non, merci. Je rentre.

DUMBY, *soupirant.* — Seigneur ! préservez-nous du mariage ! et de ses servitudes ! Beaucoup plus dangereux que le tabac !

CECIL GRAHAM. — Tuppy ! (*Il lui montre les cartes.*)

LORD AUGUSTUS. — Non, mon vieux. Les cartes, l'alcool, c'est fini, tout cela. J'ai juré.

CECIL GRAHAM. — Je ne vous demande pas à qui ! Tuppy ! Tuppy ! sur quelle pente glissez-vous ? Si vous devenez sage, qu'est-ce qui vous restera ? Vous serez ennuyeux comme un jour de pluie et alors qu'adviendra-t-il de vous ? Les femmes n'ont qu'une idée : arracher un homme à la débauche. Cela leur donne confiance en elles-mêmes, elles veulent influencer nos destinées, mais, une fois que c'est fait, nous ne les intéressons plus du tout. Pensez à cela.

DUMBY. — Elles nous méprisent toujours. Avant, pendant et après.

CECIL GRAHAM. — Oui, des butors pervertis ! Voilà comment elles nous voient.

DUMBY. — Moi, je trouve que nous sommes tous des petits saints, sauf Tuppy.

LORD DARLINGTON. — Nous nous complaisons dans la boue et gare à nous si nous levons la tête et apercevons une étoile.

CECIL GRAHAM. — La boue, les étoiles ! Qu'est-ce qui vous prend, Darlington ? Contaminé, vous aussi !

DUMBY. — Le nom, le nom de l'étoile !

LORD DARLINGTON. — Elle n'est pas libre, du moins elle le croit ! (*Il jette un coup d'œil volontaire vers Lord Windermere.*)

CECIL GRAHAM. — Mariée ! Qu'est-ce que vous voulez de mieux, mon cher ! On mettra de côté pour vous tous les trésors dérobés au lit conjugal. Ces maris ne savent pas ce qu'ils perdent !

LORD DARLINGTON. — Elle ne m'aime pas. C'est... eh bien ! mettons qu'elle soit une femme honnête, la seule que j'aie jamais rencontrée. Le mot sonne bêtement, mais je n'en connais pas d'autre.

CECIL GRAHAM. — La seule ?

LORD DARLINGTON. — Oui.

CECIL GRAHAM. — Mais le monde regorge de femmes honnêtes, mon cher. Si vous les appréciez tellement, fréquentez la classe moyenne ; dans la bourgeoisie, vous ne trouverez que de bonnes petites épouses bien fidèles et bien horrifiées, dès que vous leur parlerez d'amour et... de ce qui s'ensuit !

LORD DARLINGTON, *poursuivant son idée et ne l'écoutant pas.* — Elle rayonne de tout ce que les hommes ont oublié : la pureté, l'innocence...

CECIL GRAHAM. — La pureté, l'innocence ! Bien inutile langage... et si encombrant ! Contentez-vous d'une cravate bien choisie, dont la couleur ne jure pas avec l'œillet de votre boutonnière ! Croyez-moi, l'effet sera plus sûr dans le domaine de vos conquêtes.

DUMBY, *toujours somnolent.* — Vraiment, elle ne vous aime pas !

LORD DARLINGTON. — Non.

DUMBY. — Eh bien !... bénissez-en le ciel ! Je ne connais que deux cataclysmes : obtenir ce que l'on souhaite ou ne pas l'obtenir. Entre ces deux maux, je vous souhaite le moindre : restez sur votre faim et continuez à soupirer, ce qui ne manque pas de charme. Croyez-moi. (*Intéressé subitement.*) Mais sincèrement elle ne vous aime pas ? Cecil, combien de temps pourriez-vous rester amoureux d'une femme qui vous repousserait ?

CECIL GRAHAM. — Toute la vie, certainement.

DUMBY. — Moi aussi ; hélas ! je mourrai sans avoir connu cette chance.

LORD DARLINGTON. — Je ne vous savais pas si prétentieux !

DUMBY. — Où voyez-vous de la prétention ? J'ai la nostalgie des passions malheureuses. On m'a aimé et on m'aime encore avec une frénésie qui me navre et m'épuise. Vous voyez, je n'en peux plus, j'aimerais qu'on m'abandonne de temps en temps.

LORD AUGUSTUS. — Le temps de parfaire votre éducation peut-être ?

DUMBY. — Non. Mais d'oublier les mots d'amour dont on m'abreuve et de me pencher un peu sur mon cas.

LORD DARLINGTON. — Je me demande jusqu'à quel point votre cynisme à tous les deux est profond ou superficiel ?

CECIL GRAHAM. — Qu'est-ce qu'un cynique ?

DUMBY. — Un homme qui, sachant le prix des choses, ne leur reconnaît aucune valeur.

CECIL GRAHAM. — Et un sentimental ? C'est celui qui attribue à tout une valeur démesurée sans jamais penser à ce qu'il devra sortir de sa poche.

LORD DARLINGTON. — Voyez-vous ce philosophe désabusé ! Avec votre visage d'enfant, Cecil, je vous assure que c'est comique. Quelle expérience...

CECIL GRAHAM. — J'attendais le grand mot : expérience ! Mais, votre expérience, je m'assois dessus ! Comme s'il était besoin d'avoir vécu les choses pour

les connaître. Imaginations, instinct..., intuition, voilà ma recette. L'expérience ! une série de gaffes retentissantes qui ne vous apprennent rien puisque ceux qui les font recommencent toujours. Voyez Tuppy !

DUMBY, *comme un dictionnaire.* — Oui. Expérience : nom que les sots prétentieux donnent à leurs bourdes.

(*A ce moment, Cecil aperçoit sur le canapé l'éventail de Lady Windermere.*)

CECIL GRAHAM. — Dites-moi, Darlington, cette femme honnête qui ne vous accorde rien, vous lui restez fidèle ?

LORD DARLINGTON. — Voyons, Cecil, quand on est réellement pris, on ne voit plus personne. La plus splendide créature pourrait passer à côté de moi, je m'en apercevrais même pas. Je suis obsédé.

CECIL GRAHAM. — Oui, oui, oui. Très intéressant ! Tuppy ! j'ai deux mots à vous dire.

(*Lord Augustus n'entend pas.*)

DUMBY. — Pourquoi vouloir parler à Tuppy ! Autant s'adresser à une borne kilométrique.

CECIL GRAHAM. — Mais je ne déteste pas les bornes kilométriques, elles ne contredisent pas l'interlocuteur. Tuppy !

LORD AUGUSTUS. — Oui ! Qu'est-ce qu'il y a ?

CECIL GRAHAM. — Venez, j'ai à vous parler. (*A mi-voix.*) Depuis un quart d'heure. Darlington se répand en divagations sur la boue, la pureté, les étoiles, une certaine dame vertueuse qui l'aurait changé en moine et, mon cher, tenez-vous bien, il y a une femme chez lui.

LORD AUGUSTUS. — Non !

CECIL GRAHAM. — Voici son éventail.

(*Il lui montre l'éventail. Ils rient.*)

LORD AUGUSTUS. — C'était une riche idée de venir finir la soirée chez lui. Quel farceur !

LORD WINDERMERE, *sur le seuil de la porte.* — Au revoir, Darlington. Désolé de vous savoir sur le départ. Venez nous revoir au retour, ma femme et moi serons charmés.

LORD DARLINGTON. — Oh ! je pars pour longtemps, plusieurs années peut-être. Bonsoir.

CECIL GRAHAM. — Arthur !

LORD WINDERMERE. — Oui.

CECIL GRAHAM. — Venez un instant.

LORD WINDERMERE. — Impossible, je dois rentrer.

CECIL GRAHAM. — Une minute seulement. Vous ne regretterez pas. Venez !

LORD WINDERMERE, *souriant.* — Quelle plaisanterie avez-vous encore imaginée ?

CECIL GRAHAM. — Non, c'est sérieux. Venez...

LORD AUGUSTUS, *à Windermere.* — Oui, Cecil a quelque chose à vous montrer.

LORD WINDERMERE, *revenant.* — Qu'est-ce que c'est ?

CECIL GRAHAM. — Darlington a une femme chez lui. Voici son éventail. Vous ne trouvez pas cela énorme après tout ce qu'il vient de nous débiter.

(*Un silence de mort.*)

LORD WINDERMERE. — Margaret !

CECIL GRAHAM. — Quoi ?

LORD WINDERMERE. — Lord Darlington !

LORD DARLINGTON, *se retournant.* — Oui.

LORD WINDERMERE. — Comment l'éventail de ma femme se trouve-t-il ici, chez vous ?

(*Cecil essaie de le retenir, il le repousse.*)

LORD DARLINGTON. — L'éventail de...

LORD WINDERMERE. — Oui, de ma femme. Le voici !

LORD DARLINGTON. — Mais, je ne sais pas... Je ne comprends pas !

LORD WINDERMERE. — J'exige une explication... (*A Cecil.*) Mais lâchez-moi, animal !

LORD DARLINGTON, *à lui-même.* — Lady Windermere ! Ici ! Je ne peux pas le croire !

LORD WINDERMERE. — Je vous en prie, assez de comédie ! Pourquoi l'éventail de ma femme est-il ici ? Chez vous ? Répondez ou je... D'ailleurs, je vais faire fouiller l'appartement et, si ma femme...

LORD DARLINGTON. — Faire fouiller mon appartement ! Je ne le permettrai pas ! Vous n'en avez pas le droit.

LORD WINDERMERE. — Et moi, je vous jure que je ne sortirai pas avant d'avoir visité les moindres recoins... Qu'est-ce que c'est... ? On a bougé derrière cette tenture ! (*Il se précipite.*)

(*A ce moment la porte du fond s'ouvre et Mme Erlynne paraît. Tous tressaillent et font demi-tour. Lady Windermere se glisse de derrière le rideau et s'esquive par la porte de gauche.*)

Mme ERLYNNE. — Ce soir, en partant, j'ai pris par mégarde l'éventail de votre femme à la place du mien. (*Regardant Lord Windermere dans les yeux.*) Voilà toute l'explication, Lord Windermere.

RIDEAU.

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte.

LADY WINDERMERE, *allongée sur sa chaise longue.* — Que faire ? Je ne peux pas lui avouer... cela me tuerait ! Comment savoir ce qui s'est passé après mon départ ? Quoi qu'elle ait pu inventer, il ne l'aura pas cru... (*Elle sonne.*)

(*Rosalie entre à droite.*)

ROSALIE. — Milady m'a appelée ?

LADY WINDERMERE. — Oui, Rosalie. Savez-vous à quelle heure Lord Windermere est rentré hier soir ?

ROSALIE. — Vers cinq heures du matin, Milady !

LADY WINDERMERE. — Cinq heures ! Il me semble l'avoir entendu frapper à ma porte.

ROSALIE. — Oui, Milady, à neuf heures et demie, Milord n'a pas insisté, pensant que Milady dormait.

(*Un temps.*)

LADY WINDERMERE. — A-t-il dit quelque chose ?

ROSALIE. — Au sujet de l'éventail de Milady... Mais je n'ai pas très bien saisi.

LADY WINDERMERE. — Cela n'a pas d'importance. Merci, Rosalie.

(*Rosalie sort.*)

Pourquoi, au nom de quoi se sacrifierait-elle pour moi ? Elle était certainement sincère, prête à tout risquer pour me sauver. Mais, à la réflexion, elle pensera qu'elle n'a aucune raison de gâcher sa vie pour la mienne. Quelle leçon cette femme me donne! Je voulais l'insulter, la déshonorer dans ma propre maison et elle accepte cet affront public. Aujourd'hui tout Londres saura, elle devra de nouveau faire face au mépris, à l'insolence. Je ne peux pas accepter cela, il faudra que je parle, mais les mots sont des pièges, ceux que je trouverai me trahiront, me perdront ! Comment pourrai-je décrire avec exactitude mon état d'esprit, mon désespoir, la certitude où je me trouvais d'être acculée à la fuite... Il ne me croira pas ! Il s'imaginera que je ne tenais plus à lui, que j'envisageais avec complaisance ce que Lord Darlington m'offrait. Dire la vérité ? Jamais on n'y parvient parce que les mots sont trop pauvres, trop limités, trop froids pour décrire un cœur qui saigne..., une chair qui souffre... un esprit qui s'égare... Il ne me croira pas plus que je ne l'ai cru quand il m'affirmait qu'il n'aimait que moi... (*Elle tressaille en voyant Lord Windermere qui entre.*)

LORD WINDERMERE. — Ma chérie, comment allez-vous ? Je vous trouve bien pâle.

LADY WINDERMERE. — J'ai mal dormi.

LORD WINDERMERE. — Je suis rentré tard, je n'ai pas osé vous réveiller. Vous pleurez ? Pourquoi, Margaret, mon amour ?

LADY WINDERMERE. — J'ai quelque chose à vous dire, Arthur.

LORD WINDERMERE. — Savez-vous ce que j'ai pensé : partons pour Selby, partons cet après-midi. Rien ne nous retient plus ici, la saison est pratiquement finie. Vous avez le plus grand besoin de vous reposer, de vous détendre. Voulez-vous, Margaret, ma chérie ? (*Il se lève.*) Nous pourrions prendre le train de quatre heures. Je vais envoyer un message à Fannen. (*Il va s'asseoir à la table pour écrire.*)

LADY WINDERMERE. — Ah ! oui, partons. Non, j'ai quelqu'un à voir cet après-midi.

LORD WINDERMERE. — Vous remettrez cela à plus tard.

LADY WINDERMERE. — Non, cette personne m'a rendu un grand service, je dois la recevoir.

LORD WINDERMERE. — Un grand service à vous !

LADY WINDERMERE. — Je vous expliquerai, Arthur. (*Elle se lève et va à lui.*) Mais aimez-moi, aimez-moi comme avant.

LORD WINDERMERE. — Avant quoi, ma chérie ! Vous pensez encore à cette malheureuse que j'ai eu la faiblesse d'inviter hier soir... (*Il va s'asseoir près d'elle.*) Je vous demande pardon, Margaret, jamais je n'aurais dû vous infliger cela... Mais, je vous en supplie, ne m'accusez plus de... ce dont je suis à mille lieues...

LADY WINDERMERE. — Il ne s'agit pas de cela... Je vous soupçonnais stupidement ! Je sais maintenant que je me trompais.

LORD WINDERMERE. — Je vous remercie pour la générosité avec laquelle vous l'avez reçue. Nous ne la reverrons plus.

LADY WINDERMERE. — Pourquoi dites-vous cela ?

(*Un temps.*)

LORD WINDERMERE, *lui serrant la main.* — Margaret, Mme Erlynne me semblait jusqu'à présent plus victime que coupable. Je la plaignais, je voulais lui donner une chance de reprendre une place perdue dans un moment de folie, de mener une vie honorable. Je me suis trompé sur son compte. Elle ne mérite pas qu'on s'intéresse à elle, et son sort ne saurait en aucune façon m'intéresser.

LADY WINDERMERE. — Arthur, vous n'allez pas me reconnaître, mais je vous trouve sévère. J'ai réfléchi. Je trouve bien présomptueux ceux ou celles qui décident de l'honnêteté ou de la malhonnêteté d'une femme, de son plus ou moins de valeur morale ; la vie n'est pas simple, les êtres non plus. Une femme, seule surtout, me fait l'effet d'un pauvre bouchon dans la mer, qui va où le courant le pousse. Une femme dite honnête peut cesser de l'être en une seconde et se conduire comme la plus méprisable pour rien, par dépit, par

jalousie, par découragement ou par peur. Une femme dite malhonnête agira tout à coup avec une grandeur qui la reclasse en un instant. Je crois que Mme Erlynne mérite notre estime et davantage encore... Je le crois et je le sais. C'est elle que j'attends.

LORD WINDERMERE. — Margaret, vous avez raison : je ne vous reconnais plus. Vous ne devez pas comprendre non plus pourquoi je l'accab'e après l'avoir défendue. Dites-vous seulement que je sais aujourd'hui ce que j'ignorais hier. Vous ne devez plus jamais la revoir, encore moins la recevoir. D'ailleurs, pas une maison respectable ne lui ouvrira désormais sa porte.

LADY WINDERMERE. — Mais je tiens à la recevoir. Je le dois et je le désire.

LORD WINDERMERE. — Je vous en prie.

LADY WINDERMERE. — Hier soir, elle était votre invitée. Cela me déplaisait et j'en ai souffert. Aujourd'hui, je vous demande de la recevoir comme je l'ai reçue, en toute équité.

LORD WINDERMERE. — Margaret, si vous saviez où Mme Erlynne s'est fait conduire en sortant d'ici, si vous saviez où elle a passé la nuit, vous ne supporteriez pas un instant l'idée de...

LADY WINDERMERE. — Taisez-vous, je vous en supplie, je n'en peux plus, je ne dois plus vous écouter... Arthur, vous vous trompez ; hier soir...

PARKER, *entrant.* — Mme Erlynne vient de rapporter l'éventail de Milady, qu'elle avait pris par mégarde, et m'a prié de remettre cette carte à Milady.

LADY WINDERMERE. — Demandez à Mme Erlynne de bien vouloir monter, Parker. (*Elle lit la carte.*) Dites-lui que je serai heureuse de la voir. (*Parker sort.*) Elle en exprime le désir, je dois la voir.

LORD WINDERMERE. — Laissez-moi lui parler d'abord ; vous n'imaginez pas à quel point elle est dangereuse et malfaisante.

LADY WENDERMERE, *tendrement.* — Cher Arthur !

LORD WINDERMERE. — Passez dans votre boudoir, je la recevrai, je lui parlerai, il est absolument nécessaire que je la voie avant vous.

LADY WINDERMERE. — Mais pourquoi ?

PARKER. — Mme Erlynne.

Mme ERLYNNE. — Comment allez-vous, Lady Windermere ? (*A Lord Windermere.*) Comment allez-vous ? (*A Lady Windermere.*) Vous n'imaginez pas combien je suis désolée de cette histoire d'éventail, je devais être hier soir terriblement dans la lune, ce qui m'arrive d'ailleurs souvent : je suis une idée et j'emporte un sac, une ombrelle, une paire de jumelles... (*Riant.*) Cela me complique beaucoup la vie ! Je passais dans votre quartier, j'ai pensé à venir moi-même vous rapporter l'objet du larcin et à en profiter pour vous faire mes adieux.

LADY WINDERMERE. — Vos adieux ? Vous partez ?

Mme ERLYNNE. — Oui. Décidément, le climat brumeux ne convient guère à mes nerfs, à mon cœur, j'ai besoin de soleil, de gaieté autour de moi. Je pars tout à l'heure par le train du club.

LADY WINDERMERE. — Tout à l'heure ! Je me proposais de vous rendre visite.

Mme ERLYNNE. — Cela me touche beaucoup, mais (*Doucement.*) il vaut mieux que je m'en aille.

LADY WINDERMERE. — Vous nous reviendrez peut-être ?

Mme ERLYNNE. — Je ne le pense pas. La vie nous sépare. Mais puis-je vous demander une faveur ? J'aimerais emporter une photographie de vous, Lady Windermere. Vous ne pouvez savoir à quel point cela me ferait plaisir.

LADY WINDERMERE. — Avec joie. Voulez-vous celle-là ? (*Elle va vers la table.*)

LORD WINDERMERE, *allant à Mme Erlynne et parlant à voix basse.* — Comment osez-vous revenir ici ?

Mme ERLYNNE, *amusée.* — Mon cher Windermere, dans les années à venir, tâchez de perdre un peu cet air solennel et indigné, votre charme déjà grand y gagnera !

LADY WINDERMERE, *revenant, la photo en main.* — Celle-là vous plaira peut-être, mais elle me flatte beaucoup.

Mme ERLYNNE, *regardant la photo.* — Vous vous trompez, je vous trouve plus belle encore ; mais, vous allez me trouver bien exigeante, vous n'auriez pas une photographie avec votre petit garçon ?

LADY WINDERMERE. — Certainement. Vous préféreriez...

Mme ERLYNNE. — Oui. Est-ce trop demander ?

LADY WINDERMERE. — Je vais la chercher. Excusez-moi, je vous laisse un instant.

Mme ERLYNNE. — Pardon de vous donner tant de peine.

LADY WINDERMERE. — Cela me fait plaisir au contraire. (*Elle regarde Mme Erlynne et sort.*)

Mme ERLYNNE, *à Windermere.* — Eh bien ! Windermere ? Je vous trouve bien tourmenté ce matin, tourmenté et vindicatif ! Pourquoi ? Vous nous voyez, Margaret et moi en excellents termes. Y a-t-il là dedans quelque chose qui vous déplaise ?

LORD WINDERMERE, *éclatant.* — Je trouve votre visite intolérable, si vous tenez à tout savoir. De plus, vous ne m'avez pas dit la vérité.

Mme ERLYNNE. — Je ne *lui* ai pas dit la vérité...

LORD WINDERMERE. — Vous me comprenez parfaitement. Je vous savais frivole, inconstante, mais je croyais à votre franchise. Vous m'avez joué une comédie indigne. Vous prétendiez vouloir vous relever, donner un sens, un but honorable à votre existence... en apparence et en fait, et pour cela vous me demandiez une aide... Je vous l'ai accordée. Je ne supportais pas l'idée que la mère de ma femme puisse rester une femme déchue, déclassée ; elle aurait continué à vous croire morte, mais, moi, du moins, j'aurais eu la satisfaction de vous savoir établie dignement. Quand je songe à la somme d'inquiétudes, de tortures, de souffrances que ces six derniers mois m'ont apportées, j'aurais donné ma fortune, ma vie pour que Margaret continue à ignorer la vérité, je croyais que cela la tuerait, mais, hier soir, quand j'ai vu sa peine, quand j'ai compris les horribles soupçons qui la torturaient, j'ai pensé que, si je lui avais tout dit, sa souffrance aurait été moindre. Margaret, la plus douce, la plus adorable des femmes, a eu pour moi des mots amers, cruels, et cela à cause de vous. Vous comprenez maintenant que je ne puisse supporter de vous voir si près d'elle. Vous me faites horreur.

Mme ERLYNNE. — Quel sens du drame vous déployez !

LORD WINDERMERE. — Vous vouliez assister au bal de ma femme.

Mme ERLYNNE. — Au bal de ma fille. Oui.

LORD WINDERMERE. — Vous êtes venue, et, une heure plus tard, cinq des hommes les plus connus

de Londres vous surprenaient chez un de leurs amis, à deux heures du matin.

Mme Erlynne. — Exact.

Lord Windermere. — C'est pourquoi je vous tiens maintenant pour ce que vous êtes, une...

Mme Erlynne. — Chut ! Continuez si cela vous soulage, mais ne dite pas des mots définitifs et laids...

Lord Windermere. — Je vous interdis, vous entendez bien, je vous défends de jamais remettre les pieds dans cette maison, de jamais chercher à entrer en contact avec ma femme.

Mme Erlynne, *froidement*. — Avec ma fille.

Lord Windermere. — Votre fille ! De quel droit l'appelez-vous votre fille ?

Mme Erlynne. — Je l'ai mise au monde ; cela vous martyrise, je le sais, parce que vous n'y pouvez rien. Quoi que vous fassiez, disiez, pensiez, ma fille est ma fille.

Lord Windermere. — Vous l'avez abandonnée à dix mois pour un homme qui vous a abandonnée à son tour.

Mme Erlynne, *se levant*. — Mettez-vous cela à son compte ou au mien, Lord Windermerre ?

Lord Windermere. — Au sien et à son crédit, maintenant que je sais ce que vous valez.

Mme Erlynne, *avec un calme voulu*. — Un homme qui enlève une femme de dix-huit ans, qui lui fait quitter son mari et son enfant et l'abandonne un an plus tard, reçoit donc vos félicitations ? Dieu sait que je ne m'absous pas... mais...

Lord Windermere. — Je ne vais certes pas prendre des gants pour dire ce que je pense de vous, maintenant que je vous connais... à fond.

Mme Erlynne, *le regardant fixement*. — Croyez-vous me connaître ?

Lord Windermere. — Oui. Vous avez pu vivre vingt ans sans donner une pensée à votre fille...

Mme Erlynne. — Qu'en savez-vous ?

Lord Windermere. — Un jour, vous apprenez qu'elle a épousé Lord Windermere, vous prenez le premier bateau et vous arrivez, comprenant que pour éviter à ma femme l'horreur d'apprendre ce qu'était sa mère, je me soumettrais à tout, et vous avez commencé cet ignoble chantage.

Mme Erlynne, *haussant les épaules*. — Laissez donc ce langage de roman-feuilleton, Windermere. J'ai entrevu une possibilité de sortir du puits, je vous l'ai exposée honnêtement. Vous ai-je menacé de révéler quoi que ce soit à Margaret ?

Lord Windermere. — Non. Mais c'était sous-entendu. Vous saviez bien que je vivais dans la terreur. La partie était presque gagnée pour vous, mais, cette nuit, vous avez perdu.

Mme Erlynne. — Oui, j'ai perdu. Et sans regret, comprenez-vous cela ?

Lord Windermere, *qui machinalement, pendant toute cette scène jouait avec l'éventail, le regarde tout à coup*. — Jamais plus je ne pourrai supporter la vue de cet objet. (*Il le jette dans la corbeille à papier.*)

(*Mme Erlynne se baisse et le prend.*)

Mme Erlynne. — Alors je le garderai... Il me plaît... Je demanderai à Margaret de me le donner.

Lord Windermere. — Elle est capable de le faire.

Mme Erlynne. — Oui, je ne pense pas qu'elle y voit un inconvénient.

Lord Windermere. — Demandez-lui aussi une miniature qu'elle regarde chaque soir, cette miniature représente une jeune fille à l'air innocent.

Mme Erlynne. — Ah ! oui, je vois ce que vous voulez dire. Ce portrait date d'avant mon mariage, j'avais seize ans, l'air innocent, dites-vous. Pourquoi pas ?

(*Un temps.*)

Lord Windermere, *à voix basse*. — Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi êtes-vous venue ce matin ?

Mme Erlynne, *avec une pointe d'ironie*. — Simplement pour dire adieu à ma fille. (*Un temps.*) Tranquillisez-vous, je ne vais pas lui jouer la grande scène du II, fondre en larmes et lui révéler la sinistre vérité ! D'abord parce que les rôles de mères ne me conviennent pas plus qu'ils ne me tentent. Le sentiment maternel bien compris est si intense qu'il ne peut que dévorer la femme qui l'éprouve. J'en ai fait hier soir l'expérience. J'ai vécu sans enfant, je mourrai sans enfant. (*Elle cache son émotion sous un petit rire nerveux.*) Voyons, mon cher Windermere, réfléchissez. Margaret a vingt ans, j'en avoue trente au grand jour, vingt-sept le soir. Me voyez-vous révélant la supercherie ? Dormez sur vos deux oreilles, laissez Margaret se complaire dans la vénération d'une mère admirable et défunte. Conservez-lui ses illusions comme j'essaierai de garder les miennes... si j'en possède encore. Je crains d'avoir beaucoup vieilli depuis hier soir. On ne se découvre pas subitement un cœur sans dommage, j'y aurais gagné une ride que cela ne me surprendrait pas, et (*Souriant et le regardant en face.*) ... voyez-vous, les rides restent la seule chose au monde qui puisse désormais me faire peur. Cela peut compromettre une carrière, ruiner un projet... un projet de mariage par exemple !

Lord Windermere. — Vous me faites horreur !

Mme Erlynne, *riant*. — Vous l'avez déjà dit. Franchement, mon cher, vous manquez d'objectivité en ce qui me concerne. Vous voudriez que j'entre au couvent ou bien, oui, peut-être aimeriez-vous me voir infirmière partant pour un pays lointain où l'on se bat... La réhabilitation par l'exemple !... Moi, je ne demanderais pas mieux, mais le corps humain me dégoûte, je ne peux même pas poser une ventouse, et puis je sèmerais la panique dans le couvent ou l'hopital. Non, il faut suivre la voie que le Seigneur vous a tracée. Au moins devrais-je me repentir ! Mais il faudrait que je m'habille mal. Une repentie ne va pas chez Worth. Personne n'y croirait, à commencer par moi-même, et cela aussi, vous voyez, n'est pas dans mes possibilités. Non, j'adopte la seule solution possible : je disparais. La mauvaise fée se dissout dans l'atmosphère, vous n'entendrez plus jamais parler de moi. J'ai commis une erreur en surgissant dans votre vie, Windermere, j'ai compris cela hier soir.

Lord Windermere. — Je mettrai ma femme au courant ; si elle doit le savoir, au moins que ce soit par moi ; elle en souffrira terriblement, mais peut-être la chose présentée par l'homme qu'elle aime lui semblera-t-elle moins horrible que par une...

Mme Erlynne, *farouche*. — Vous lui diriez...

Lord Windermere, *se dirigeant vers la porte*. — Tout ! Et je vais à l'instant même...

Mme Erlynne, *lui barrant le passage*. — Si vous faites cela, je rendrai mon nom si infâme que vous

devrez, tous deux, tous les trois, vous terrer vous aussi, quitter votre pays, disparaître. Vous m'entendez bien, il n'est pas d'abîmes, de dégradations où je ne sois capable de tomber ; rien ne m'arrêtera, rien, vous entendez ?...

Lord Windermere. — Pourquoi ?

Mme Erlynne, *après un temps.* — Si je vous réponds que je l'aime, moi aussi, et que je la veux heureuse, vous trouverez cela du plus haut comique, n'est-ce pas ?

Lord Windermere. — Vous venez de me faire part de ce que vous pensez de l'amour maternel, un sentiment dévorant, avez-vous dit, parce qu'il est fait de dévouement et de sacrifices continuels, vous êtes à mille lieues de tout cela !

Mme Erlynne. — Si j'en suis à mille lieues, je tiens à ce que ma fille l'ignore. En tout cas, cela ne regarde que moi, ma vie m'appartient, vous n'avez pas le droit de la dévoiler à mon enfant contre ma volonté ; c'est mon secret et non pas le vôtre.

Lord Windermere. — Alors, qu'est-ce que vous faites ici ? Allez-vous-en ! Je me charge d'expliquer votre départ à Margaret.

(*Entre Lady Windermere par la droite. Elle se dirige vers Mme Erlynne, la photographie à la main. Lord Windermere va derrière le canapé et regarde anxieusement Mme Erlynne pendant toute la scène.*)

Lady Windermere. — Je regrette, madame Erlynne, d'avoir tant tardé à descendre. Je ne retrouvais pas cette photographie, j'ai fini par la découvrir dans le cabinet de toilette de mon mari ; il a dû me la subtiliser !

Mme Erlynne. — Cela prouve son bon goût, elle est ravissante. (*Elle regarde la photo.*) Quel adorable enfant ! Comment s'appelle-t-il ?

Lady Windermere. — Arthur, comme son père. Si j'avais eu une fille, je lui aurais donné le nom de ma mère qui est aussi le mien : Margaret.

Mme Erlynne. — Et le mien !

Lady Windermere. — Vraiment !

Mme Erlynne, *un temps.* — Oui. Vous demeurez très attachée au souvenir de votre mère, n'est-ce pas, Lady Windermere ?

Lady Windermere. — Oui. Je ne l'ai pas connue, puisque je n'avais que dix mois quand elle est morte, mais quand je regarde son portrait, je la comprends, je la chéris mieux peut-être que si nous avions vécu ensemble. Pourtant personne ne me parlait jamais d'elle.

(*Un temps.*)

Mme Erlynne. — Personne ! Même pas votre père ?

Lady Windermere. — Non, il m'a seulement prise un jour sur ses genoux, quand j'étais toute petite, et m'a expliqué qu'elle était morte peu de mois après ma naissance. Il pleurait et m'a demandé de ne jamais prononcer son nom devant lui. J'ai toujours pensé qu'il était mort de chagrin... On sentait sa vie finie, brisée...

(*Un temps.*)

Mme Erlynne, *se levant avec effort.* — Je crois que je vais devoir vous quitter.

Lady Windermere, *se levant.* — Oh ! non, je vous en prie.

Mme Erlynne. — Cela vaut mieux... Ma voiture doit m'attendre. J'avais envoyé mon cocher porter un message à Lady Jedburg, mais il doit être revenu.

Lady Windermere. — Arthur, soyez gentil, demandez si la voiture de Mme Erlynne est là.

Mme Erlynne, *à Windermere.* — Non, ne vous donnez pas cette peine.

Lady Windermere. — Mais si ; allez, Arthur, je vous en prie.

(*Lord Windermere hésite, regarde Mme Erlynne et sort.*)

Lady Windermere, *à Mme Erlynne.* — Comment vous remercier de ce que vous avez fait pour moi ?

Mme Erlynne. — Chut !... En n'en parlant jamais !

Lady Windermere. — Mais je dois en parler, je ne peux pas accepter un tel sacrifice. Il faut que je dise tout à mon mari.

Mme Erlynne. — Je vous en prie. Vous croyez vraiment me devoir quelque chose ?

Lady Windermere. — Je vous dois tout.

Mme Erlynne. — Alors, si vous tenez à me faire plaisir, que tout cela reste un secret entre nous deux. J'ai voulu vous sauver. Oui. Les bonnes actions n'abondent pas dans ma vie. Mon geste de cette nuit me donne une joie qui restera peut-être mon seul beau souvenir. Si je peux penser que vous êtes heureuse grâce à moi, rien n'aura plus vraiment d'importance en ce qui me concerne. Mais, si vous parlez, mon sacrifice, comme vous dites, aura été inutile, vous gâcherez à la fois votre bonheur et ma paix, et puis pourquoi faire souffrir inutilement un homme qui vous aime à ce point ? Qu'y gagnerez-vous ? Si vous saviez combien l'amour est fragile ! Il suffit d'un souffle, d'un coup d'aile pour l'ébranler... Lady Windermere, donnez-moi votre parole que jamais vous ne lui direz un mot de tout cela, je vous en supplie.

Lady Windermere. — Vous le voulez vraiment ?

Mme Erlynne. — Oui, je le veux et n'oubliez jamais votre fils, qu'il reste votre préoccupation constante, cherchez toujours son bien à lui...

Lady Windermere. — Le souvenir de ma mère aurait dû me retenir la nuit dernière.

Mme Erlynne, *avec un léger frisson.* — Cette nuit est passée ; faites comme si vous l'aviez rêvée et non vécue... (*Avec un sourire.*) Et, qui sait ? vous l'avez peut-être rêvée !

Lord Windermere, *entrant.* — Votre voiture n'est pas encore revenue, madame Erlynne.

Mme Erlynne. — Cela ne fait rien, je prendrai un fiacre, rien de plus respectable qu'un bon vieux fiacre. Et maintenant, chère Lady Windermere, adieu! Ah! j'oubliais! Vous allez me trouver absurde... mais cet éventail me fascine... Je l'ai emporté, rapporté et maintenant il me tente stupidement... Lord Windermere, à qui j'avais confié mon désir enfantin tout à l'heure, dit qu'il vous autorisait à me l'offrir, si toutefois cela ne vous fait pas trop de peine de vous en séparer !

Lady Windermere. — Je serais ravie de vous faire ce plaisir, mais mon nom y est gravé.

Mme Erlyne. — Vous oubliez que je m'appelle aussi Margaret !

Lady Windermere. — Mais oui, c'est vrai, quelle coïncidence ! Prenez-le, je vous le donne avec joie.

Mme Erlynne. — Merci, je l'emporte en souvenir de vous.

Parker. — Lord Augustus. La voiture de Mme Erlynne l'attend.

Lord Augustus. — Bonjour, mon vieux, comment allez-vous, Lady Windermere ? (*Il aperçoit Mme Erlynne et reste figé.*)

Mme Erlynne. — Comment vous sentez-vous ce matin ? Optimiste ?

Lord Augustus, *froidement.* — Tout à fait optimiste, je vous remercie.

Mme Erlynne. — Vous n'en avez pas l'air. Je vous trouve la couleur d'un clair de lune. Vous vous couchez trop tard, c'est très mauvais pour vous. Adieu, Lord Windermere. (*Elle se dirige vers la porte, puis se ravise, prise d'une idée subite, sourit et se tourne vers Lord Augustus.*) Lord Augustus, venez avec moi jusqu'à ma voiture, vous porterez cet éventail !

Lord Windermere. — Permettez-moi !

Mme Erlynne. — Non, non, laissez Lord Augustus m'accompagner, je lui donnerai un message pour cette chère Duchesse. (*Lui tendant l'éventail.*) Vous voulez bien ?

Lord Augustus. — Vous y tenez vraiment ? (*Il prend l'éventail.*)

Mme Erlynne. — Naturellement, j'y tiens, cher Augustus, vous le portez avec tant de grâce, d'ailleurs vous faites tout avec une sorte d'ingénuité qui me va au cœur... Venez ! (*Arrivée à la porte, elle se retourne un instant pour regarder Lady Windermere ; leurs yeux se rencontrent. Alors elle fait demi-tour et sort par la porte du fond, suivie de Lord Augustus.*)

Lady Windermere, *à Lord Windermere.* — Vous ne la critiquerez plus, n'est-ce pas ?

Lord Windermere. — Elle vaut mieux que sa réputation.

Lady Windermere. — Sa réputation ! Comme notre monde est cruel et comme il condamne sans crainte de blesser !

Lord Windermere. — Margaret, qu'a-t-elle donc fait pour que votre opinion sur elle ait changé en une nuit ?

Lady Windermere. — Nous avons un peu parlé hier soir et tout à coup j'ai vu son âme... Elle est belle, je n'ai jamais rencontré un être aussi dépourvu d'égoïsme. Arthur, venez près de moi, rien ne nous sépare plus.

Lord Windermere. — Nous n'avons jamais été séparés.

Lady Windermere. — Je le sais, mon amour, je le crois. Aimez-moi comme vous m'avez toujours aimée et je vous garderai ma confiance totale. (*Elle s'appuie au dossier en fermant les yeux.*) Partons pour Selby, allons voir les roses.

Lord Augustus, *entrant.* — Elle vient de tout expliquer.. (*Lady Windermere semble terrifiée. Lord Augustus prend Windermere par le bras et l'amène au milieu de la scène.*) Oui, voilà cette stupide histoire éclaircie. Elle savait que je souhaitais une réponse immédiate au sujet de... notre avenir. Elle s'est rendue au Club où on lui a dit que j'allais chez Lord Darlington. Sa voiture a pris un chemin plus court, elle est arrivée avant nous. Quand elle a entendu plusieurs voix, voyant que nous étions en nombre et très ennuyée, elle a préféré se réfugier dans une autre pièce, cela me semble lumineux. Nous nous sommes conduits comme des brutes envers elle. (*Poussant un soupir de soulagement.*) Quelle femme adorable ! Elle ne m'en veut pas ! Tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas vivre en Angleterre, ce qui me comble d'aise ! Au diable les clubs, la pluie, la mauvaise cuisine et les histoires de famille !

Lord Windermere. — Mme Erlynne a-t-elle... ?

Lord Augustus. — Oui, Lady Windermere, Mme Erlynne vient de me faire l'honneur de m'accorder sa main.

Lord Windermere. — Mon cher, vous épousez une femme de tête !

Lady Windermere. — Et de cœur, Lord Augustus... Je suis si heureuse pour vous !

Lord Augustus, *qui ne s'était pas aperçu qu'il avait toujours l'éventail en main.* — Son éventail ! J'ai oublié de le lui remettre. (*Le regardant.*) Excusez-moi, je vais essayer de la rattraper !

Lord Windermere. — Inutile mon cher ! (*Il sonne.*) Parker, faites porter à Mme Erlynne, 84, Curzon Street, l'éventail de Lady Windermere.

(*Tête ahurie de Parker.*)

RIDEAU.

L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE

ET LA CRITIQUE

Oscar Wilde est le plus parisien des auteurs britanniques. C'est sans doute pour cela que ses pièces sont fréquemment représentées à Paris. Depuis sa création à Londres, en 1892, **L'Eventail de Lady Windermere** en est à sa troisième reprise parisienne : la première eut lieu en 1896, au Nouveau Théâtre ; la seconde en 1909, au Théâtre des Arts ; et la dernière, il y a quelques mois, au Théâtre Hébertot (dans une version nouvelle de Michelle Lahaye). Aujourd'hui la pièce se joue, dans la même mise en scène au Théâtre Daunou et avec les mêmes interprètes.

Cette nouvelle présentation de la célèbre comédie d'Oscar Wilde a été accueillie, dans l'ensemble, avec faveur par la critique. Paul Gordeaux, par exemple, dans **France-Soir**, analyse le plaisir qu'il a pris à l'entendre.

Notre plaisir a plusieurs causes.

D'abord, l'atmosphère de l'ouvrage : la haute société, à Londres, vers la fin de l'ère « victorienne » : robes à tournure, préjugés, frivolité papotante des mondains, monocles, éventails, faces-à-main, globes à gaz, habits noirs et cravates blanches, bals, débutantes, premiers bostons... C'est rococo, suranné, charmant...

Ensuite, la pièce elle-même qui a l'air d'un « à la manière de », des thèmes favoris du théâtre « à la » Dumas fils : la mère coupable, la femme déclassée, la noble épouse trahie, l'indignité du divorce ! On sent que Wilde a écrit cette « society play », cette « pièce mondaine » en y mettant, par jeu, tous les ingrédients sentimentaux et toutes les ficelles d'une intrigue à surprises que réclamait le public de son temps, mais en laissant transparaitre par instants une ironie parodique et moqueuse qui rachète tout. Enfin, un étincelant dialogue, semé de paradoxes et de mots d'auteur.



Jean-Jacques Gautier, lui, s'interroge, dans **Le Figaro**, sur les intentions de l'auteur et évoque, lui aussi, Alexandre Dumas fils et Henry Bataille. Après le mélodrame mondain, le mélodrame distingué :

Je ne sais si, en écrivant L'Eventail de Lady Windermere, *Oscar Wilde a prétendu composer une œuvre cruelle; je ne sais s'il a entendu stigmatiser la société anglaise, ses lois et ses préjugés; je ne sais s'il a voulu éclairer d'un jour théâtral la muflerie et l'aveuglement des hommes; je ne sais s'il a cru dénoncer l'affectation des uns, le manque de pitié et de compréhension des autres; je ne sais s'il a mis dans son ouvrage les nuances que lui prêtent ses éminents commentateurs; je ne sais si, comme le soutient sa nouvelle adaptatrice Michelle Lahaye, l'espèce de « sorcier » qu'il était peut-être pensa donner aux deux faces de cet éventail le visage du Bien et celui du Mal... Ce dont je suis bien sûr, c'est que sa pièce est ce que l'autre appelait « un drame dans le monde », un mélodrame distingué, mais tous les bons feuilletons de jadis ne se déroulaient-ils pas entre lords et duchesses ?*

Reconnaissons qu'en écoutant aujourd'hui L'Eventail de Lady Windermere *nous pensons moins souvent à Oscar Wilde qu'à Alexandre Dumas fils ou à Henry Bataille...*

★

Mais Robert Kemp, dans **Le Monde**, approuve « l'aimable soirée » et ajoute même :

Il est souhaitable que ce spectacle instructif, retrospectif, ait un grand succès. On doit connaître L'Eventail. *On s'évente si brutalement aujourd'hui.*

★

Cette diversité des opinions autour d'une même pièce donne une idée de la complexité de l'ouvrage et les difficultés qu'il présente à l'adaptateur, comme au metteur en scène et aux comédiens. Jean Nepveu-Degas estime, dans **L'Observateur**, que les difficultés ont été surmontées :

Escamoter le pathétique de tels épisodes et l'émotion contenue du dénouement serait, dans le cas d'une pièce comme L'Eventail, *la trahir. Et je sais gré au metteur en scène Marcelle Tassencourt de s'être refusée aux facilités de la parodie. Mais l'humour ne doit pas davantage être absent du spectacle; et le dosage est délicat. Question de style; nécessité donc de cette unité de ton qui est le privilège d'une troupe habituée à jouer ensemble — ou d'une troupe sans disparates.*

Ce style, ce ton, l'exemple en est donné au Théâtre Hébertot par l'adaptatrice, Michelle Lahaye, dont l'autorité, l'intelligence, l'originalité de timbre et de jeu sont très remarquables dans le rôle de Mme Erlynne.

★

Et Marcelle Capron conclut dans le même sens pour les lecteurs de **Combat**... et les nôtres :

L'adaptation de Michelle Lahaye est adroite. Son dialogue a le brio, le mordant de l'original. Elle tient en outre ,avec beaucoup d'acuité, le rôle de Mme Erlynne.

Jeanne Fusier-Gir montre une irrésistible drôlerie dans celui de la duchesse de Berwick. Elle a eu un gros succès personnel.

Marie-France Planèze prête à Lady Windermere sa douce distinction, un peu effacée.

Et Pierre Vaneck et François Perrot : Lord Windermere et Lord Dalington, sont tous deux parfaitement distribués.

J'allais oublier Christian Lude, ridicule et touchant Lord Augustus. Mais toute la troupe mérite des compliments pour le tact avec lequel chacun tient sa partie.

LE PARIA

ET LA CRITIQUE

Dans ce même théâtre, l'œuvre qui, sous l'impulsion de Lugné-Poe, révéla Strindberg, Jean-Marie Serreau et Michel Etcheverry ont eu la louable pensée de présenter **Le Paria,** au cours d'un spectacle consacré à cet auteur. **Le Paria** date de 1907 et — rapprochement amusant — ce petit acte d'une grinçante ironie n'est pas sans rappeler l'humour d'Oscar Wilde. Max Favalelli le remarque dans **Paris-Presse** :

L'adaptation de M. Michel Arnaud est excellente. Et M. Jean-Marie Serreau a dessiné avec beaucoup d'humour — un humour très wildien — le meurtrier dépourvu de remords.

Amusante soirée.

★

A l'évocation d'Oscar Wilde, Robert Kemp ajoute, dans **Le Monde**, celle de Quincey et de Gide, après avoir qualifié **Le Paria** de « petit acte ironique et paradoxal ».

Quelques paradoxes à la Quincey, à la Wilde, à la Gide... Nous connaissons ces pilules aigrelettes. M. Jean Chadourne et surtout Jean-Marie Serreau, en meurtrier sans remords, ont fait de leur mieux. Le Paria *est divertissant à écouter.*

★

En définitive, pour Pierre Marcabru, dans **Arts**, le théâtre de Strindberg est toujours actuel parce qu'il fait preuve d'un mépris de l'homme et d'une violence qui ne se démentent jamais.

Le Paria *situe clairement cette méchanceté qui se livre à toute une gymnastique pour nous prouver jusqu'à quel point elle est déliée. C'est un acte d'une réconfortante amoralité, d'un égoïsme magnifique, d'un mépris de l'homme tout à fait remarquable. Nul auteur contemporain, empêtré dans un sentimentalisme abrutissant, n'aurait été capable d'écrire ce dialogue au fond assez modeste, mais d'un détachement étonnant. C'est un contrepoison d'une totale efficacité.*

Ce spectacle Strindberg a été monté par Jean-Marie Serreau et Michel Etcheverry. Une troupe parfaite anime les deux pièces qui sont jouées avec âpreté, mais très prudemment, sans violences inutiles, avec un profond mépris de la facilité. Le texte n'est pas sollicité : il est soigneusement éclairé, très habilement contrôlé. Les Mardis de l'Œuvre ont encore une fois réalisé un bel ouvrage de théâtre.

THÉATRE
DE L'ŒUVRE

LE PARIA

Pièce en 1 acte
d'August STRINDBERG

Adaptation française
de Michel ARNAUD

Mise en scène
de Michel ETCHEVERRY

Décor de Jacques NOEL

★

Il y a un peu plus de cinquante ans — en 1892, pour être exact — le Théâtre Libre d'Antoine montait une pièce intitulée Mademoiselle Julie *et dont l'auteur encore inconnu en France se nommait August Strindberg.*

« Tout a passionné le public... » écrivait Antoine au lendemain de la première. « Certes, il y a eu des ricanements, des protestations, mais, en réalité, on s'est trouvé devant autre chose... »

C'était en effet autre chose, et il a fallu des années pour que la critique et le public français reconnaissent que ce que beaucoup qualifiaient alors d'exotisme et de crudité était tout simplement du génie.

Mademoiselle Julie *a été reprise plusieurs fois depuis ces temps lointains — entre autres par les Pitoeff et, dernièrement, au Théâtre de Babylone — ; d'autres pièces de Strindberg ont été jouées en France —* Créanciers, Le Songe, La Sonate des Spectres, Orage, La Danse de Mort, *etc. —, et tout le monde, maintenant, sait qu'August Strindberg, sans conteste le plus éminent des écrivains suédois, est l'un des plus grands dramaturges modernes, un* maître *dont l'influence sur le meilleur théâtre contemporain ne fait peut-être, du moins en France, que commencer vraiment.*

Le Paria, *écrit en 1888, est, malgré sa brièveté et sans doute même* à cause *de celle-ci, une des œuvres les plus significatives et les plus parfaites d'une production dramatique énorme — une soixantaine de pièces — et, dans ce genre difficile qu'est la pièce en un acte, un chef-d'œuvre où se manifeste splendidement ce sens étonnant du raccourci qu'Antoine soulignait déjà à propos de* Mademoiselle Julie...

★

Cette pièce a été créée le mardi 24 Janvier 1956
aux Mardis de l'Œuvre

PERSONNAGES

MONSIEUR X, archéologue	Jean-Marie SERREAU
MONSIEUR Y, voyageur venant d'Amérique	Jean CHADOURNE

DECOR

Une pièce très simple au rez-de-chaussée d'une maison de campagne. Au fond, une porte et une fenêtre par lesquelles on aperçoit un paysage rustique. Au centre, une grande table de salle à manger. Sur cette table, d'un côté, des livres et de quoi écrire ; de l'autre, quelques objets antiques provenant manifestement de fouilles, un microscope, des boîtes d'entomologiste, des bocaux d'alcool. A gauche de la scène, une étagère chargée de livres. Tout le reste de l'ameublement est celui d'un propriétaire rural.

La pièce et le paysage que l'on découvre par la porte et la fenêtre sont inondés de soleil. De temps en temps, on entend des poules caqueter à l'extérieur.

Monsieur Y entre. Il est en bras de chemise et porte un filet à papillons et une boîte de botaniste en fer-blanc. Il va droit à l'étagère et, sans hésiter, y prend un livre à la couverture caractéristique dont il lit furtivement un passage.

Monsieur X fait à son tour son entrée, lui aussi en bras de chemise.

Monsieur Y sursaute nerveusement, remet hâtivement le livre à sa place et fait semblant d'en chercher un autre sur le rayon.

MONSIEUR X. — Quelle chaleur accablante ! Nous allons sûrement avoir de l'orage.

MONSIEUR Y. — Oui ? Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

MONSIEUR X. — La manière dont les poules caquettent, et puis, aussi, les mouches qui sont plus mauvaises... Je voulais aller à la pêche, mais je n'ai pas pu trouver un seul ver. Est-ce que vous ne vous sentez pas plutôt nerveux ?

MONSIEUR Y, *réfléchissant.* — Moi ? Mon Dieu, si.

MONSIEUR X. — Il est vrai que vous avez toujours l'air d'appréhender un orage.

MONSIEUR Y. — Vous trouvez ?

MONSIEUR X. — Bah ! Etant donné que, demain, vous repartez de nouveau en voyage, il n'est pas étonnant que vous ayez un peu la fièvre : « la fièvre des voyages » !... Quelles sont les nouvelles ? Ah ! voici le courrier. (*Il prend des lettres sur la table.*) Moi, toutes les fois que j'ouvre une lettre, j'ai des palpitations. Toujours des factures et encore des factures ! Avez-vous jamais eu des dettes ?

MONSIEUR Y, *hésitant.* — Des dettes ? N-n-non.

MONSIEUR X. — Alors, dans ce cas, vous ne pouvez évidemment pas comprendre l'effet que cela produit de voir toujours arriver de nouvelles notes à payer. (*Il parcourt une lettre.*) Le loyer est en retard... le propriétaire réclame... et ma femme est au désespoir. Et moi, moi, je suis plongé dans l'or jusqu'au cou ! (*Il ouvre une caisse bardée de fer qui est sur la table. Les deux hommes s'assoient de chaque côté de la caisse.*) Il y a dans cette caisse le résultat de mes fouilles pendant deux semaines, et cela représente au bas mot 6.000 couronnes or. A lui seul, ce bracelet me rapporterait les trois cent cinquante couronnes dont j'ai besoin. Et le tout me permettrait de m'assurer une brillante carrière. Mon premier soin, évidemment, serait de faire exécuter des reproductions de ces objets pour en illustrer mes ouvrages. Après quoi, je publierai ceux-ci... Et, ensuite, je disparaîtrais. Pourquoi, selon vous, est-ce que je ne le fais pas ?

MONSIEUR Y. — Sans doute parce que vous avez peur d'être découvert.

MONSIEUR X. — Oui, peut-être aussi à cause de cela. Mais ne pensez-vous pas qu'un homme de mon intelligence serait capable de combiner la chose de manière qu'elle ne fût pas découverte ? Je suis toujours seul lorsque je pratique mes fouilles, sans témoins. Me serait-il si difficile de mettre un petit quelque chose dans ma poche ?

MONSIEUR Y. — Oui, mais la partie dangereuse, c'est toujours, paraît-il, de le vendre, ce petit quelque chose.

MONSIEUR X. — Hum... Naturellement, je ferais fondre le tout, et ensuite, j'en ferais battre des ducats, de bon aloi, bien entendu.

MONSIEUR Y. — Bien entendu !

MONSIEUR X. — Bien entendu. Si j'avais l'intention de fabriquer de la fausse monnaie, je n'aurais vraiment pas besoin de commencer par chercher de l'or. (*Un temps.*) Ce qui est étonnant, néanmoins, c'est que, si quelqu'un venait à faire ce que, moi, je ne puis me résoudre à faire, je l'absoudrais. Mais je ne pourrais m'absoudre moi-même. Et, pourtant, je serais capable de défendre brillamment le voleur,

capable de prouver que cet or était « res nullius », autrement dit qu'il n'appartenait à personne, qu'il fut mis dans la terre avant qu'existassent les droits fonciers et que, même à présent, il n'appartient à personne qu'au premier venu, puisque le propriétaire du terrain ne l'a jamais compté comme faisant partie de ses biens, et ainsi de suite...

MONSIEUR Y. — Et, n'est-ce pas, vous seriez capable de prononcer une telle plaidoirie, non point si... hum !... non point si le voleur avait volé sous l'empire du besoin, mais bien plutôt dans le seul cas où il aurait agi par manie de collectionneur, par intérêt scientifique, poussé par l'ambition de faire une découverte ? N'est-il pas vrai ?

MONSIEUR X. — Vous voulez dire qu'il me serait impossible de l'absoudre s'il avait volé par besoin ? Oui, c'est là le seul cas où la loi ne pardonne pas. C'est là du vol pur et simple.

MONSIEUR Y. — Et cela, vous ne le pardonneriez pas, vous non plus ?

MONSIEUR X. — Le pardonner ? Hum ! Non, je pourrais difficilement pardonner ce que la loi ne pardonne pas ; mais je dois avouer que j'aurais peine à reprocher à un collectionneur de s'être approprié un objet manquant à sa collection et déterré dans la propriété d'autrui.

MONSIEUR Y. — C'est-à-dire que l'amour-propre, l'ambition pourraient obtenir le pardon là où le besoin ne le pourrait pas.

MONSIEUR X. — Eh ! oui, c'est ainsi ! Et pourtant le besoin devrait être le mobile le plus puissant, le seul qui dût obtenir le pardon. Mais je n'y puis rien; de même que je ne puis rien à ma volonté de ne rien voler en aucun cas.

MONSIEUR Y. — Et vous considérez comme une grande vertu le fait que vous ne puissiez... euh !... voler ?

MONSIEUR X. — Pour moi, il est tout aussi irrésistible de ne pas voler, qu'il l'est pour d'autres de voler, et, par conséquent, ce n'est pas une vertu. Moi, je ne peux pas voler, et eux, ne peuvent s'empêcher de voler. Vous comprenez, naturellement, que je suis loin de ne pas désirer la possession de cet or. Pourquoi, alors, est-ce que je ne le prends pas ? Parce que je ne le peux pas : c'est chez moi une sorte d'incapacité et cela ne peut constituer une vertu. Et voilà tout ! (*Il ferme la caisse avec fracas.*)

(*De temps à autre, des nuages isolés ont obscurci la lumière, et, à présent, l'éclairage s'assombrit nettement en même temps qu'approche l'orage.*)

Comme il fait lourd ! Je crois vraiment que nous allons avoir de l'orage.

(*Monsieur Y se lève et va fermer la porte et la fenêtre.*)

Auriez-vous peur de l'orage ?

MONSIEUR Y. — Il vaut mieux être prudent.

(*Ils s'assoient de nouveau à la table.*)

MONSIEUR X, *regardant Monsieur Y.* — Vous êtes un drôle de type ! Il y a deux semaines, vous tombez ici comme une bombe et vous vous présentez comme un Suédois d'Amérique, qui voyage, collectionnant des insectes pour un petit musée...

MONSIEUR Y. — Oh ! ne parlons donc pas de moi !

MONSIEUR X. — C'est ce que vous me dites toujours lorsque, me lassant de parler de moi-même, je veux vous consacrer un peu d'attention. Sans doute est-ce parce que vous me laissez tellement parler de moi que vous avez gagné ma sympathie. Nous sommes vite devenus de vieilles connaissances. Je n'ai pas trouvé en vous d'aspérités à quoi me heurter, ni rien d'acerbe pour me rebuter. Il y a quelque chose de si accommodant dans toute votre manière d'être, vous êtes si discret : qualité propre aux seuls gens très bien élevés. Lorsque vous rentrez tard, vous n'êtes jamais bruyant, et, le matin, quand vous vous levez, vous ne dérangez jamais personne. Vous supportez sans sourciller mes sautes d'humeur, vous vous inclinez lorsque, dans la conversation, nos idées s'opposent. En un mot, vous êtes le compagnon parfait : mais, aussi, vous êtes beaucoup trop humble, trop effacé, trop silencieux pour qu'avec le temps je ne me sois pas mis à réfléchir sur votre compte. Et vous êtes craintif et timide ; vous avez l'air de quelqu'un qui mènerait une double vie. Savez-vous une chose ? De la façon dont vous êtes assis là, devant la glace, je vois votre dos et j'ai l'impression de regarder une autre personne. (*Monsieur Y se retourne machinalement et regarde dans la glace.*) Oh ! inutile ! vous ne pouvez pas voir votre dos dans la glace. De face, vous avez l'air d'un homme franc, courageux, qui va d'un cœur ferme au-devant de son destin, mais, de dos... Eh bien, je ne veux pas vous blesser, mais, de dos, vous paraissez porter un fardeau, vous semblez fuir devant le fouet et, quand je regarde vos bretelles rouges sur votre chemise blanche, il me semble voir un grand stigmate ou comme une marque de fabrique sur une caisse d'emballage.

MONSIEUR Y. — Si l'orage ne se déclenche pas bientôt, je crois que je vais étouffer.

MONSIEUR X. — L'orage va venir. Restez donc tranquille... Et votre nuque, elle aussi, semble porter une autre tête que la vôtre, une tête qui aurait le visage d'un autre individu que vous. L'écartement entre vos oreilles est si faible que je me demande parfois si vous n'appartenez pas à une autre race... (*Un éclair.*) On dirait que la foudre vient de tomber sur la gendarmerie.

MONSIEUR Y, *avec inquiétude.* — Sur la gendarmerie ?

MONSIEUR X. — Oui, mais ce n'était qu'une impression. Finalement, cet orage ne sera pas grand-chose. Maintenant, asseyez-vous et, puisque vous repartez demain, parlons un peu. C'est bizarre, bien que je me sois si vite lié avec vous, vous êtes de ces êtres dont je ne puis me rappeler l'aspect physique lorsqu'ils sont hors de ma vue. Oui, lorsque vous êtes dehors, dans les champs, et que je tente d'évoquer votre visage, c'est celui de quelqu'un d'autre de mes connaissances qui me vient toujours à l'esprit. De quelqu'un qui n'a pas réellement vos traits, mais à qui vous ressemblez néanmoins.

MONSIEUR Y. — De qui s'agit-il ?

MONSIEUR X. — Inutile que je vous dise son nom... Voyez-vous, pendant plusieurs années, j'avais l'habitude de dîner dans le même endroit, et c'est là, au comptoir, que j'ai rencontré un petit homme aux yeux ternes et inquiets. Il avait une aptitude extraordinaire à circuler dans un local bondé sans bousculer les gens ni se faire bousculer. De la porte, il pouvait attraper un morceau de pain situé à deux mètres : il avait toujours l'air heureux d'être parmi la foule, et, toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un qu'il connaissait, il éclatait d'un rire ravi, l'embrassait, faisait des ronds de jambe autour de lui et se comportait comme si, depuis des années, il n'eût pas vu d'être humain. Si quelqu'un lui marchait sur les pieds, il souriait comme pour demander pardon d'être là. Je l'ai vu de la sorte pendant deux ans, et je m'amusais à essayer de deviner ce

qu'il faisait dans la vie, quel était son caractère, mais je n'ai jamais demandé à personne qui il était. Je ne désirais pas le savoir, cela eût mis fin à mon jeu. Cet homme avait les mêmes indéfinissables caractéristiques que vous. Parfois, je me l'imaginais instituteur, d'autre fois, sous-officier, pharmacien, fonctionnaire ou détective. Et, comme vous, il semblait fait de deux morceaux différents, et le recto n'allait pas avec le verso. Un jour, je lus par hasard dans le journal le récit d'une importante affaire de faux, commis par un fonctionnaire très en vue. Après cela, je découvris que mon indéfinissable inconnu avait été l'associé du frère du faussaire, et qu'il s'appelait Strâman ; puis, finalement, on m'apprit que ledit Strâman avait tenu un cabinet de lectures, mais que, pour le moment, il faisait les commissariats dans un grand journal. Comment j'ai pu alors établir un rapport quelconque entre le faux, la police et l'aspect de l'homme indéfinissable, je l'ignore, mais lorsque je demandai à quelqu'un si Strâman avait jamais fait de la prison, ce quelqu'un ne me répondit ni oui ni non : il n'en savait rien.

MONSIEUR Y, *après un temps.* — Et... avait-il jamais fait de la prison ?

MONSIEUR X. — Non, il n'avait jamais fait de prison.

MONSIEUR Y, *après un nouveau temps.* — Voulez-vous dire que c'est pour cela que le contact avec la police avait une telle attirance pour lui, et pour cela également, qu'il avait tellement peur de se cogner dans les gens ?

MONSIEUR X. — Oui.

MONSIEUR Y. — Avez-vous fait sa connaissance par la suite ?

MONSIEUR X. — Non, je n'en avais pas envie.

MONSIEUR Y. — Auriez-vous consenti à vous lier avec lui s'il avait été condamné ?

MONSIEUR X. — Mais oui. (*Monsieur Y se lève et marche de long en large.*) Restez donc tranquille. Pourquoi ne pouvez-vous demeurer calmement assis ?

MONSIEUR Y. — Comment avez-vous pu acquérir une attitude aussi libérale ? Etes-vous chrétien ?

MONSIEUR X. — Non. Et il va de soi que je ne pourrais l'être. Vous venez, du reste, de vous en rendre compte. Les chrétiens réclament le pardon, mais, moi, j'exige le châtiment pour le rétablissement de l'équilibre, ou quel que soit le nom qu'il vous plaise de donner à la chose. Et vous qui avez fait de la prison, vous devriez comprendre cela.

MONSIEUR Y, *s'arrêtant comme foudroyé, il regarde Monsieur X d'abord avec une haine farouche, puis avec surprise et étonnement.* — Comment... comment... le savez-vous ?

MONSIEUR X. — C'est facile à voir.

MONSIEUR Y. — Comment, comment pouvez-vous le voir ?

MONSIEUR X. — Je m'y suis exercé. C'est aussi un art. Mais nous n'allons pas parler de cela... (*Il consulte sa montre, tire un papier de son portefeuille, puis, ayant trempé une plume dans de l'encre, la tend à Monsieur Y.*) Je dois songer à mes inextricables affaires. Ayez la bonté d'attester ma signature sur cet effet que je dois déposer à la banque de Malmö. Je partirai avec vous demain matin.

MONSIEUR Y. — Je n'ai pas l'intention de passer par Malmö.

MONSIEUR X. — Non ?

MONSIEUR Y. — Non.

MONSIEUR X. — Mais vous pouvez néanmoins attester ma signature ?

MONSIEUR Y. — N-n-non. J'ai pour principe de ne pas me mêler d'opérations bancaires.

MONSIEUR X. — On dirait que vous répugnez à écrire votre nom.

MONSIEUR Y, *gêné.* — Mais non !

MONSIEUR X. — Mais si ! C'est la cinquième fois que vous refusez de le faire. La première fois, c'était sur un récépissé de la poste. Et c'est alors que j'ai commencé à vous observer. Et, *à présent*, je constate en outre que vous avez même horreur de toucher à un porte-plume. Depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas envoyé une seule lettre. Rien qu'une carte postale, et encore l'avez-vous écrite au crayon. Comprenez-vous, maintenant, comment j'ai pû conjecturer que vous aviez fait un « faux pas » ? Bien plus, voici la septième fois que vous refusez d'aller à Malmö, et pourtant, tous les matins, vous parcourez trois kilomètres et demi, jusqu'au moulin à vent, sur la colline, rien que pour apercevoir les toits de Malmö. Et, aussi, vous passez des heures à la fenêtre de droite, celle par laquelle on peut entrevoir les tourelles du château et les cheminées de la prison d'Etat. Vous rendez-vous compte, à présent, que ce n'est pas que je sois tellement perspicace, mais que c'est vous qui êtes singulièrement stupide ?

MONSIEUR Y. — A présent, vous me méprisez ?

MONSIEUR X. — Non.

MONSIEUR Y. — Si. Vous me méprisez, vous devez sûrement me mépriser.

MONSIEUR X. — Non. Tenez ! voici ma main... (*Monsieur Y baise la main que lui tend Monsieur X. Celui-ci retire vivement sa main et* :) Qu'est-ce que c'est que ces façons de chien ?

MONSIEUR Y. — Pardon ! Mais tu es le premier qui me tende la main après avoir appris...

MONSIEUR X. — Et maintenant, voilà que vous me tutoyez ! Je suis alarmé de voir qu'après avoir purgé votre peine, vous n'avez pas le sentiment d'être réhabilité, que vous ne vous sentez pas sur un pied d'égalité avec n'importe qui, que vous ne vous sentez pas, en fait, tout aussi honnête que n'importe qui. Racontez-moi donc comment c'est arrivé, voulez-vous ?

MONSIEUR Y. — Oui, mais vous n'allez pas me croire. Pourtant, je vais tout vous raconter, et vous verrez que je ne suis pas un malfaiteur. Vous serez convaincu que l'on peut commettre des « faux pas », comme qui dirait involontairement... (*Tremblant.*) ... comme malgré soi, en quelque sorte innocemment !... Permettez-moi d'ouvrir la fenêtre. Je crois que l'orage est fini.

MONSIEUR X. — Mais oui, ouvrez-la.

MONSIEUR Y, *va ouvrir la fenêtre puis revient s'asseoir. Il dit ce qui suit avec une grande surexcitation, théâtralement, d'un ton faux.* — Voyez-vous, j'étais étudiant à Lund, et, un jour, j'ai eu besoin d'emprunter de l'argent. Le chiffre de mes dettes n'était pas dangereusement élevé, et mon père avait quelque fortune — pas grand-chose, bien sûr, mais... Enfin, j'avais envoyé une traite à quelqu'un qui m'avait promis de l'avaliser, et, contrairement à toute attente, cette traite me fut retournée avec un refus. Je restai assis un moment, comme engourdi par le coup, car c'en était un, aussi désagréable qu'inattendu. La traite était devant moi, sur la

table, et, à côté d'elle, la lettre de refus. Mes yeux parcouraient avec désespoir les lignes fatales qui contenaient mon arrêt. Bien sûr, ce n'était pas mon arrêt de mort, car j'eusse pu facilement trouver quelqu'un d'autre pour me servir de garant, trouver en fait autant de répondants que je l'aurais voulu. Mais, comme je viens de vous le dire, la chose était très déplaisante. Et, tandis que j'étais là, immobile, mon regard, en toute innocence, se fixa graduellement sur cette signature qui, apposée au bon endroit, eût tout arrangé pour moi. Cette signature était d'une calligraphie peu commune... Vous savez comment, lorsqu'on est assis à réfléchir, il vous arrive de couvrir tout un buvard en griffonnant des mots vides de sens. J'avais la plume à la main... (*Il prend la plume.*) comme ceci... et je n'eus même pas le temps de me rendre compte de ce que je faisais, déjà, la plume s'était mise à écrire. Naturellement, je ne veux pas inférer qu'il y ait eu là-dessous quelque chose de mystérieux, de surnaturel : je ne crois pas à ces choses... Non, ce fut purement une impulsion irréfléchie, machinale, qui me fit rester-là à copier et à recopier le bel autographe, sans que j'eusse, bien entendu, la moindre arrière-pensée de profit. Lorsque j'eus couvert toute la lettre de griffonnages, j'avais acquis assez d'adresse pour reproduire remarquablement bien la signature. (*Il jette le porte-plume avec violence.*) Et puis, je n'y pensai plus. La nuit qui suivit j'eus un sommeil lourd et profond, et quand je m'éveillai, j'eus la sensation que j'avais rêvé, mais, j'étais incapable de me souvenir de mon rêve. Pourtant, il me sembla que la mémoire me revenait quand je vis ma table de travail et que je pensai de nouveau à ma traite... Et, lorsque je me levai, je me dirigeai vers la table absolument comme si, après une mûre délibération, j'avais pris l'irrévocable résolution de contrefaire cette signature sur le papier fatal. Toute idée de risque, de conséquences avait disparu. Je n'eus pas la moindre hésitation. C'était presque comme si j'accomplissais un devoir impérieux, et je signai. (*Il se lève d'un bond.*) Que peut être un acte pareil ? Est-il le fait d'une impulsion, d'une suggestion hypnotique, comme on dit ? Mais venant de qui ? Je n'avais vu personne depuis la veille. Pouvait-ce être mon moi non-civilisé, le barbare qui, en nous, ne reconnaît pas les conventions, qui s'était manifesté de la sorte, avec sa volonté criminelle et son incapacité de calculer les conséquences de son acte ? Dites, que pensez-vous d'un tel cas ?

MONSIEUR X, *mollement.* — A parler franchement, votre histoire est loin de me convaincre entièrement. Elle comporte des lacunes. Mais sans doute est-ce dû au fait que vous n'êtes pas en mesure de vous rappeler tous les détails. Du reste, j'ai lu pas mal de choses sur les impulsions criminelles, et je me souviens... Hum!.. Mais, passons! Vous avez subi votre châtiment, vous avez eu assez de caractère pour reconnaître votre erreur : n'en parlons plus.

MONSIEUR Y. — Si, si, si : parlons-en. Il faut que nous en parlions, afin que j'aie le sentiment de mon inébranlable et foncière honnêteté.

MONSIEUR X. — Vous ne l'avez donc pas ?

MONSIEUR Y. — Non, je ne l'ai pas.

MONSIEUR X. — Eh bien, voyez-vous, c'est ce qui me chiffonne. Oui, c'est ce qui me chiffonne. Vous ne croyez pas que chacun de nous a un cadavre dans sa vie ? Oui, vraiment ! Ainsi, il y a des gens qui continuent d'être des enfants toute leur vie, et qui ne peuvent contrôler leurs désirs effrénés. Chaque fois que l'occasion se présente pour eux, le criminel qui est au fond de nous tous est prêt. Mais, vous, je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous ne vous sentez pas innocent. On devrait considérer les criminels comme irresponsables, tout comme les enfants. C'est étrange !... Enfin, c'est sans importance... Je le regretterai peut-être plus tard... (*Un temps.*) Moi, dans le temps, j'ai tué un homme, et je n'en ai jamais eu le moindre remords.

MONSIEUR Y, *très intéressé.* — Vous... avez tué un homme ?

MONSIEUR X. — Oui, j'ai tué un homme. Peut-être regrettez-vous d'avoir serré la main d'un meurtrier !

MONSIEUR Y, *cordialement.* — Voyons, mon cher, ne dites pas d'absurdités !

MONSIEUR X. — Mais, moi, je n'ai pas été puni pour mon crime !

MONSIEUR Y, *familier et supérieur.* — Tant mieux pour vous ! Comment vous en êtes-vous tiré ?

MONSIEUR X. — Il n'y a eu ni accusation, ni soupçons, ni témoins. Cela s'est passé de la façon suivante : une année, à la Noël, un de mes amis m'avait invité à venir chasser chez lui, près d'Upsal. Il envoya à ma rencontre un vieux domestique. L'homme était ivre et, s'étant endormi sur le siège de la voiture, il lança celle-ci contre une clôture, ce qui nous valut d'atterrir dans le fossé. Ce ne fut pas parce que ma vie avait été en danger, mais, dans un accès de colère, je donnai un coup de poing au domestique pour le réveiller, coup de poing dont le résultat fut que jamais plus il ne se réveilla.

MONSIEUR Y, *d'un air rusé.* — Et vous ne vous êtes pas dénoncé ?

MONSIEUR X. — Non, et pour les raisons suivantes : l'homme n'avait pas de famille ni personne qui dépendît de lui. Il avait végété toute sa vie et sa place dans le monde pouvait être comblée par quelqu'un de plus utile. Tandis que moi, au contraire, j'étais indispensable au bonheur de mes parents, à mon propre bonheur, et, peut-être, à la science. La seule conséquence de l'affaire fut que je fus guéri de l'envie de donner des coups de poing, mais je ne me suis pas soucié de ruiner la vie de mes parents, ainsi que la mienne propre, pour satisfaire une justice abstraite.

MONSIEUR Y. — Oui ? Ainsi, c'est là toute la valeur qu'a pour vous une vie humaine ?

MONSIEUR X. — Dans ce cas-ci, oui.

MONSIEUR Y. — Mais le sentiment de culpabilité ? Le « rétablissement de l'équilibre » ?

MONSIEUR X. — Pourquoi aurais-je eu le sentiment d'être coupable ? Je n'avais pas commis de crime. Etant enfant, j'avais reçu et donné des coups de poing, et c'est seulement mon ignorance de l'effet des coups de poing sur les vieillards qui avait provoqué la mort de celui-ci.

MONSIEUR Y. — Oui. Mais l'homicide par imprudence est néanmoins puni de deux ans de travaux forcés... La même peine exactement que pour... un faux.

MONSIEUR X. — Croyez bien que j'ai pensé à cela aussi, et, plus d'une nuit, j'ai rêvé que j'étais en prison. Brrr ! Est-ce vraiment aussi terrible qu'on le dit d'être sous les verrous ?

MONSIEUR Y. — Oui, c'est terrible. D'abord, on vous défigure en vous rasant la tête, de sorte que si, auparavant, on n'avait pas l'air d'un criminel, on l'a par la suite, et quand on se regarde dans une glace, on est convaincu que l'on est une brute.

MONSIEUR X. — En somme on vous arrache votre masque ! Ce n'est pas une mauvaise idée.

MONSIEUR Y. — Plaisantez, oui !... Ensuite, on vous fait vivre une sorte de mort lente. Toutes les fonctions de la vie sont réprimées ; on se sent abject, et votre âme qui devrait être améliorée, élevée, dans cet endroit, est soumise à un régime de frustration, ramenée mille ans en arrière ; on ne vous permet de lire que ce qui fut écrit pour les barbares de la période nomade ; on ne vous permet d'entendre parler que des choses hypothétiques qui se passeraient au ciel, mais ce qui se passe sur la terre demeure un secret pour vous. Vous êtes arraché à votre entourage, déchu de votre classe ; vous êtes sous les ordres de gens qui vous sont inférieurs, vous avez l'impression de vivre à l'âge de bronze, la sensation de vous mouvoir dans une peau d'animal, de loger dans une caverne et de manger dans une auge. Pouah !

MONSIEUR X. — C'est on ne peut plus rationnel. Quiconque se comporte comme s'il appartenait à l'âge de bronze doit avoir le costume de l'époque.

MONSIEUR Y. — Vous pouvez toujours railler, vous qui vous êtes conduit comme un homme de l'âge de pierre ! Et on vous permet de vivre à l'âge d'or.

MONSIEUR X, *acerbe*. — L'âge d'or ? Que voulez-vous dire par là ?

MONSIEUR Y, *cafard*. — Rien du tout.

MONSIEUR X. — Vous mentez. Vous êtes trop lâche pour dire toute votre pensée.

MONSIEUR Y. — Moi, lâche ? Vous croyez cela ? Je n'ai pas été lâche quand j'ai osé me montrer dans ces parages où j'ai souffert ce que... Et savez-vous de quoi on souffre le plus lorsqu'on est en prison ? C'est du fait que les autres n'y soient pas aussi.

MONSIEUR X. — Quels autres ?

MONSIEUR Y. — Les impunis.

MONSIEUR X. — C'est à moi que vous faites allusion ?

MONSIEUR Y. — Oui.

MONSIEUR X. — Je n'ai commis aucun crime.

MONSIEUR Y. — Non ? Vraiment ?

MONSIEUR X. — Non. Un accident n'est pas un crime.

MONSIEUR Y. — Ainsi, c'est un accident que de commettre un meurtre ?

MONSIEUR X. — Je n'ai commis aucun meurtre.

MONSIEUR Y. — Tiens ! Ce n'est pas un meurtre que de tuer un homme ?

MONSIEUR X. — Non, pas toujours. Il y a l'assassinat, l'homicide, l'agression suivie de mort, avec toutes les subdivisions, avec ou sans intention... En tout cas, maintenant, je commence à avoir réellement peur de vous, car je vois que vous appartenez à la plus dangereuse catégorie d'êtres humains, celle des gens stupides.

MONSIEUR Y. — Ainsi, vous pensez que je suis stupide ? Voulez-vous que je vous prouve qu'au contraire, je suis particulièrement subtil ?

MONSIEUR X. — Voyons un peu.

MONSIEUR Y. — Admettrez-vous que je raisonne subtilement et logiquement si je vous dis la chose suivante ? Vous avez eu un « accident » qui aurait pu vous valoir deux ans de travaux forcés. Vous avez entièrement échappé à l'ignominieuse sanction. Devant vous, se tient un homme qui, lui aussi, a été la victime d'un accident, d'une suggestion inconsciente, et qui, lui, a été obligé de subir deux ans de travaux forcés. Cet homme peut effacer d'une seule manière la souillure qu'il s'est involontairement infligée : uniquement par ses œuvres scientifiques, mais, pour parvenir à les mener à bien, ces œuvres, il lui faut de l'argent, beaucoup d'argent, et cela immédiatement. Ne vous semble-t-il pas que si l'autre homme, celui qui est resté impuni, était condamné à une amende raisonnable, cela rétablirait l'équilibre des relations humaines. Ne le croyez-vous pas ?

MONSIEUR X, *tranquillement*. — Si.

MONSIEUR Y. — Eh bien, nous nous comprenons... Hum ! Quelle somme considéreriez-vous comme légitime ?

MONSIEUR X. — Légitime ? La loi décrète que la vie d'un homme vaut au minimum cinquante couronnes. Mais, comme le défunt n'avait pas de famille, la question ne se pose pas.

MONSIEUR Y. — Hum !... Vous ne voulez pas comprendre ? Alors, il faut que je m'explique plus clairement. C'est à moi que vous devez payer cette amende.

MONSIEUR X. — Première fois que j'entends dire qu'un homicide devrait payer une amende à un faussaire. Et, d'ailleurs, il n'y a personne pour me dénoncer.

MONSIEUR Y. — Non ? Eh bien, si : il y a moi !

MONSIEUR X. — Ah ! Maintenant, les choses commencent à s'éclaircir. Combien demandez-vous pour être complice de l'homicide ?

MONSIEUR Y. — 6.000 couronnes.

MONSIEUR X. — C'est trop ! Où voulez-vous que je les prenne ? (*Monsieur Y montre la caisse.*) Non, je refuse de faire cela, je refuse de devenir un voleur.

MONSIEUR Y. — Pas de simagrées ! Voudriez-vous me faire croire que vous n'avez pas déjà puisé dans cette caisse ?

MONSIEUR X, *comme à lui-même*. — Penser que j'ai pu commettre une aussi grossière erreur ! Mais il en est toujours ainsi avec les gens doucereux. On a un faible pour eux, et puis, on croit si facilement qu'on inspire de la sympathie. Et c'est précisément à cause de cela que je me suis toujours tenu un peu sur mes gardes avec ceux pour qui j'avais un faible... Ainsi, vous êtes absolument convaincu que j'ai puisé dans cette caisse ?

MONSIEUR Y. — Oui. J'en suis sûr.

MONSIEUR X. — Et vous me dénoncerez si je ne vous donne pas les 6.000 couronnes ?

MONSIEUR Y. — Parfaitement ! Vous ne pouvez pas vous en tirer. Aussi, n'est-ce pas la peine d'essayer de le faire.

MONSIEUR X. — Me croyez-vous capable de donner à mon père un voleur pour fils, à ma femme un voleur pour époux, à mes enfans un voleur pour père, à mes confrères un voleur pour camarade ? Non, cela ne sera jamais. Je vais de ce pas à la gendarmerie me constituer prisonnier.

MONSIEUR Y, *se lève et rassemble ses affaires*. — Attendez un instant.

MONSIEUR X. — Pourquoi donc ?

MONSIEUR Y, *balbutiant*. — Je me disais seulement que..., puisque l'on n'a pas besoin de moi, ... il ne serait pas nécessaire que je fusse présent... et que je pouvais partir.

MONSIEUR X. — Non, vous ne pouvez pas partir.

Reprenez votre place à la table, là où vous étiez assis, et nous allons parler un peu.

MONSIEUR Y, *s'assied après avoir endossé une veste de couleur sombre.* — Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

MONSIEUR X, *le regardant dans la glace.* — Ah ! Maintenant, tout est clair pour moi !

MONSIEUR Y, *inquiet.* — Que voyez-vous à présent de si extraordinaire ?

MONSIEUR X. — Je vois dans la glace que vous êtes un voleur, un simple, un vulgaire voleur. Tout à l'heure, quand vous étiez assis là, en bras de chemise, j'ai remarqué qu'il y avait quelque chose d'insolite sur l'étagère à livres, mais je n'ai pas pu me rendre compte de ce que c'était, parce que je tenais à vous écouter et à vous observer. Maintenant, depuis que vous êtes devenu mon antagoniste, ma vue est devenue plus aiguë, et depuis que vous avez revêtu votre veste noire, laquelle fait un contraste de couleurs avec les dos rouges des livres, ces dos rouges que l'on ne distinguait pas auparavant à côté de vos bretelles rouges, depuis ce moment, je vois que vous avez touché aux livres, et que vous avez pris votre histoire de faux dans l'essai de Bernheim sur la suggestion hypnotique, car vous avez replacé ce livre à l'envers. Ainsi, vous avez également volé cette histoire ! En conséquence de tout cela, je considère que j'ai le droit de conclure que vous avez commis votre délit sous l'empire du besoin, ou parce que vous vous adonniez à la débauche.

MONSIEUR Y. — Non, non ! Sous l'empire du besoin... Si vous saviez !...

MONSIEUR X. — Si vous saviez, *vous*, combien j'ai vécu et combien je vis encore dans le besoin ! Mais ce n'est pas le moment de parler de cela. Je continue : il est presque certain que vous avez fait de la prison, mais en Amérique, car c'est la vie dans les prisons américaines que vous avez décrite. Une autre chose est, aussi, presque certaine : c'est qu'ici vous n'avez pas accompli votre peine.

MONSIEUR Y. — Comment pouvez-vous dire cela ?

MONSIEUR X. — Attendez que les gendarmes viennent et vous le saurez. (*Monsieur Y se lève.*) Vous voyez ? La première fois que j'ai parlé des gendarmes à propos de la foudre, vous avez également eu envie de fuir. De plus, quand un homme a séjourné dans une prison, il n'a plus jamais le désir de la contempler, même du haut d'une colline, ou, même encore, d'une fenêtre... Pour conclure, vous avez subi une seule peine, mais pas l'autre, pas celle que vous avez encourue ici, en Suède. C'est pourquoi il a été si difficile de vous deviner.

MONSIEUR Y, *après un temps, complètement défait.* — Puis-je partir maintenant ?

MONSIEUR X. — Oui, maintenant, vous pouvez partir.

MONSIEUR Y, *rassemblant ses affaires.* — Vous êtes furieux contre moi ?

MONSIEUR X. — Oui. Préféreriez-vous que j'eusse pitié de vous ?

MONSIEUR Y, *avec rage.* — Pitié ! Vous vous considérez donc comme supérieur à moi ?

MONSIEUR X. — Bien sûr, puisque je le suis, étant plus intelligent que vous et d'une valeur plus grande pour la communauté.

MONSIEUR Y. — Vous êtes astucieux, mais vous ne l'êtes pas autant que moi. Pour le moment, je suis en échec, mais, néanmoins, je puis encore vous faire échec et mat au coup suivant.

MONSIEUR X, *le regardant fixement.* — Vraiment ? Nous allons donc nous livrer un nouvel assaut ? Quelle infamie avez-vous l'intention de commettre à présent ?

MONSIEUR Y. — C'est mon affaire.

MONSIEUR X. — Laissez-moi vous regarder... Oui, vous songez à écrire une lettre anonyme à ma femme pour lui dévoiler mon secret.

MONSIEUR Y. — Oui, et vous ne pouvez pas m'en empêcher. Vous n'oserez pas me faire mettre en prison, ainsi vous faudra-t-il me laisser partir, et lorsque je serai parti, je pourrai faire ce que bon me semblera.

MONSIEUR X. — Ah ! Démon ! Vous avez découvert mon talon d'Achille !... Vous voulez donc me forcer à devenir un assassin ?

MONSIEUR Y. — Un assassin, vous ? Vous ne pourriez le devenir, vous êtes trop pusillanime.

MONSIEUR X. — Vous voyez bien qu'après tout, il y a une différence entre les êtres ! Et vous sentez dans votre for intérieur que je suis incapable de commettre les actions que vous commettriez, et c'est votre supériorité. Mais qu'arrivera-t-il si vous me forcez à vous traiter comme j'ai traité le vieux cocher ? (*Il lève la main comme pour le frapper.*)

MONSIEUR Y, *durement.* — Vous avez beau lever la main sur moi, elle ne retombera pas. L'homme qui n'a pas osé prendre dans cette caisse ce qui serait son salut est incapable d'accomplir le geste dont vous me menacez.

MONSIEUR X. — Alors, vous ne croyez plus que j'aie puisé dans cette caisse ?

MONSIEUR Y. — Vous êtes trop lâche, tout comme vous avez été trop lâche pour révéler à votre femme qu'elle est mariée à un assassin.

MONSIEUR X. — Vous appartenez à une sorte d'êtres très différents de moi — plus forts ou plus faibles, je n'en sais rien — plus criminels ou moins, peu m'importe. Mais ce qui est prouvé, c'est que vous êtes le plus stupide. Car vous avez été stupide de contrefaire la signature d'un autre, au lieu de mendier, comme il m'est arrivé de le faire : vous avez été stupide de voler une histoire dans l'un de mes livres — ne vous est-il pas venu à l'esprit que je lisais mes livres ? Vous avez été stupide de penser que vous étiez plus intelligent que moi et que vous pourriez me faire perdre la tête au point de m'amener à devenir un voleur. Vous avez été stupide de croire que l'équilibre serait rétabli parce qu'il y aurait deux voleurs dans le monde au lieu d'un seul, mais là où vous avez été le plus stupide, c'est lorsque vous avez cru que j'avais pu bâtir le bonheur de ma vie sans en poser la pierre angulaire à l'abri de tout danger. Allez écrire votre lettre anonyme à ma femme pour lui dire que son mari est un homicide. Cela, elle était encore ma fiancée qu'elle le savait déjà. Abandonnez-vous la partie à présent ?

MONSIEUR Y. — Puis-je partir ?

MONSIEUR X. — Maintenant, vous *allez* partir. Immédiatement. Je vous ferai suivre vos affaires.

RIDEAU

La Tour de Nesle, aux Mathurins ; *La Machine à écrire*, à la Comédie Française.

La Tour de Nesle, d'Alexandre Dumas et de Frédéric Gaillardet, est un authentique chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre du mélodrame romantique. Point de psychologie, mais de l'action. Point de tranche de vie, à la manière naturaliste, ou de tranche d'histoire, à la manière des premiers drames romantiques, mais de la vie et une histoire. Celle de Buridan et de Marguerite de Bourgogne, amants maudits, devenus ennemis implacables.

L'argument est trop connu pour que je le rapporte ici. Par contre, la création de la pièce en 1832, à la Porte-Saint-Martin, donna lieu à des incidents dramatico-burlesques entre les auteurs (marchandages et duel manqué!), généralement ignorés.

Depuis, le nom de Gaillardet est tombé dans l'oubli, tandis que celui d'Alexandre Dumas garde tout son pouvoir d'attraction sur le public. Quant à *La Tour de Nesle*, c'est devenu un classique dont on ne se lasse pas. Certes, il n'est plus question de le jouer sérieusement. Les apartés, les grandes tirades, aujourd'hui, prêtent davantage à rire qu'à émouvoir. Mais le rythme de l'œuvre demeure, la merveilleuse mécanique imaginée par Gaillardet et huilée par Dumas, fait toujours mouche à chaque rebondissement. La scène de la prison, au cours de laquelle Buridan arrêté, condamné, jeté au fond d'un cachot, parvient à retourner en sa faveur cette situation sans issue, devant Marguerite triomphante, par la seule force de son génie et de sa parole, reste le sommet de la pièce. Dumas l'a voulu ainsi — « cet homme aurait été perdu si son ennemie avait eu le courage de ne pas venir jouir de son abaissement » — et on peut le croire quand il affirme que la lutte entre Marguerite de Bourgogne et Buridan lui a donné l'occasion d'exploiter une situation dramatique qu'il avait conçue depuis longtemps.

Bien que Jean Le Poulain, dans sa mise en scène, semble avoir hésité entre la charge et la tradition, cette nouvelle présentation de *La Tour de Nesle* est fort savoureuse. Certes, il n'est plus question de frémir, comme nos ancêtres, aux moments les plus pathétiques, mais l'action emporte le spectateur le plus réticent. Quant au style, ce qu'il a perdu en pathétisme, il l'a gagné en drôlerie, elle aussi irrésistible.

Robert Vidalin, tragédien patenté, a mis sa voix de bronze et sa prestance au service du personnage de Buridan, sans le prendre, au demeurant, au sérieux. Par contre, Germaine Montero, à mon avis, a trop recherché la sobriété dans sa conception du rôle de Marguerite de Bourgogne. D'où un décalage avec le jeu de son partenaire qui aurait pu être évité.

Mais tout ceci n'est que peccadilles. Et si vous voulez vous divertir sainement, dans une atmosphère d'orgie, d'inceste et d'assassinat, suivez le conseil d'Orsini, sympathique « tavernier du diable », quand il s'écrie : « Et maintenant tous à *La Tour de Nesle!* »

★

« Jean Cocteau, a écrit Kléber Haedens, avec son visage pointu, sa touffe de cheveux, ses gestes d'illusionniste, fait surgir la poésie d'un univers de carton drapé de tentures rouges... » Cet univers de carton drapé de tentures rouges, c'est bien le décor idéal des œuvres de Cocteau, celui de la « chambre » des *Enfants terribles*, comme celui de la « roulotte » des *Parents terribles*, ou celui du « grenier » de *La Machine à écrire*.

Avec cette dernière comédie, Jean Cocteau — le voilà bien l'illusionniste! — fait entrer la pièce policière dans le temple du Théâtre, assavoir le Théâtre-Français. On peut prétendre, bien sûr, que depuis la tragédie grecque le genre policier possède ses lettres de noblesse. Pourtant l'intrigue de *La Machine à écrire* fait davantage penser à un film noir d'Henri-Georges Clouzot qu'à une tragédie de Sophocle, fût-elle aussi sanglante qu'*Œdipe-Roi!*

Une petite ville de province vit terrorisée par une avalanche de lettres anonymes qui s'est abattue sur elle depuis quelque temps. Les scandales se succèdent et n'épargnent personne. Ceux qui ont, jusqu'ici, échappé à cette marée nauséabonde savent que leur tour va venir incessamment. Un inspecteur est envoyé de Paris pour trouver l'auteur malfaisant de ces lettres explosives signées : « La Machine à écrire. » Il s'installe chez un vieil ami, dont la famille ignore sa véritable qualité et ne tarde pas à s'attacher à Pascal et Margot, les deux « enfants terribles » de la maison.

L'ombre inquiétante d'un frère jumeau de Pascal, Maxime, un jeune dévoyé qui sort de prison, ajoute à la confusion de la situation. Comme il se doit, les jeunes prennent pour confident le policier clandestin. Pour eux « La machine à écrire » est une sorte de vengeur, de redresseur de torts qui vient purifier, en brandissant l'arme terrible de la vérité, l'atmosphère viciée de la ville. Ils se dénoncent à qui mieux mieux comme les responsables de ces lettres. Mais Fred, le policier philanthrope, garde la tête froide et sait bien que ces enfants exaltés sont incapables d'aller jusqu'au bout de leurs rêves. Il arrêtera le véritable coupable juste avant que le rideau tombe pour la dernière fois. Les règles du genre sont ainsi respectées scrupuleusement par le plus anticonformiste des auteurs!

En fait, Jean Cocteau a visé plus haut : « Avec *La Machine à écrire*, affirme-t-il, une fausse intrigue policière me permet de peindre la terrible province féodale d'avant la guerre, province dont les vices et l'hypocrisie poussent les uns à se défendre mal, les autres (la jeunesse romantique) à devenir mythomanes. »

Jean Cocteau a-t-il réussi dans son propos ? Il le semble. Le premier acte est un régal. La pièce file grand train. Les deux autres s'embourbent un peu dans le dédale de l'enquête, mais terminent néanmoins sur la lancée initiale. En définitive, la Comédie-Française a fort bien fait d'honorer le nouvel académicien en fixant son choix sur une œuvre peu connue, certes, mais pleine d'intérêt. Cocteau prétend que de tous ses ouvrages, c'est celui qui lui a donné le plus de travail. C'est possible et, je dirai mieux, cela se sent. En l'occurrence l'effort n'est pas stérile. S'attaquant à un genre, peut-être mineur, mais assurément difficile, Jean Cocteau a eu le rare mérite de l'élever jusqu'à la comédie authentique.

Les personnages de Pascal, Maxime et Margot — les éternels adolescents de Cocteau — si outrés qu'ils puissent paraître, vivent et se déchirent avec une frénésie convaincante. Ils sont remarquablement interprétés par Annie Girardot, une révélation, et Robert Hirsch, hallucinant dans le double rôle des deux jumeaux. *La Machine à écrire* était une « machine » à jouer.

POISONS

Comédie dramatique en un acte
de Jean-Maurice PARNAC

Tante BRIGITTE, 70 ans. Un tyran domestique.

FLORENCE, 30 ans. Sa nièce pauvre, et par suite, humble et soumise.

AURELIEN, 36 ans. Le mari de la nièce. Ce qu'on appelle aujourd'hui « une cloche » : un inadapté prétentieux. Peut mordre à l'occasion, s'il est sûr de l'impunité.

AUGUSTINE, 72 ans. La vieille servante de tante Brigitte, prête à tout pour sa maîtresse.

C'est dans un hôpital psychiatrique du Midi, où il fait partie du personnel, que Jean-Maurice Parnac a exercé jusqu'à présent son activité théâtrale, en consacrant beaucoup de ses loisirs à la direction d'un Groupe de théâtre très vivant, qui fonctionne dans le cadre général du programme de rééducation des malades.

C'est ainsi qu'il a été poussé à composer à l'usage de cette troupe, qui compte de nombreux pensionnaires, des saynettes, des sketches, de petites pièces mêlées de musique et de danse.

De là à s'essayer dans les cadres plus réguliers de la scène, la tentation était devenue irrésistible et voilà pourquoi est née, parmi d'autres, « Poisons », la pièce que nous vous présentons aujourd'hui.

R. C.

•

DECOR

Une salle à manger style Henri-II, sobre et froide. Ameublement en bois sculpté comprenant, en particulier, un beau dressoir et une belle crédence : si les meubles ne sont pas d'époque, ils représentent au moins d'excellentes copies.

Deux portes donnent accès à la pièce. Côté jardin, celle du vestibule. Côté cour, celle de la chambre à coucher de la maîtresse de maison.

Au lever du rideau, deux femmes sont assises auprès d'une table à ouvrage, sous l'abat-jour d'un lampadaire en bois tourné qui illumine leurs mains et leurs genoux et baigne leur visage d'une clarté adoucie. Le reste de la pièce est dans la pénombre.

Vêtue de noir strict, un léger col de dentelle entre les pointes duquel brille un bijou d'or égayant seul son corsage sombre, la tante Brigitte assortit les soies de sa broderie. Elle a soixante-dix ans passés. Ses longues mains sèches s'affairent avec une sûreté mécanique. Ce que l'on voit de son visage est anguleux, consumé, réduit à son essence. Elle a dû être fort belle : il lui en reste l'orgueil et une amertume de reine détrônée.

De l'autre côté de la table, sa nièce, Florence, trente ans. Ailleurs, elle serait peut-être jolie. Ici, on la sent étouffée, sans éclat, sans chaleur. Elle serre involontairement les bras contre ses flancs, très droite sur le bord de sa chaise, dans l'attitude d'une pensionnaire. Ses mains immobiles, qui tiennent un livre ouvert sur ses genoux, contrastent avec l'activité agile de celles de sa tante.

Au bout d'un moment, ayant choisi les coloris de son goût, Brigitte reprend sa broderie et rompt le silence.

SCÈNE I

TANTE BRIGITTE, FLORENCE

TANTE BRIGITTE. — Tu peux continuer, Florence ! (*Ce n'est pas un ordre, parce qu'il est impensable qu'on puisse désobéir à cette voix unie.*)

FLORENCE, *les coudes au corps ; seuls, les avant-bras bougent pour soulever le livre.* — Dois-je reprendre au début du chapitre, ma tante ? J'avais à peine commencé.

TANTE BRIGITTE. — Comme tu voudras, mon enfant.

FLORENCE, *annonçant le titre.* — « Au bal de Loisy. »

« Je suis entré au bal de Loisy à cette heure mélancolique et douce encore où les lumières pâlissent et tremblent aux approches du jour. Les tilleuls, assombris par en bas, prenaient à leur cime une teinte bleuâtre. La flûte champêtre ne luttait plus si vivement avec les trilles du rossignol. Tout le monde était pâle et, dans les groupes dégarnis, j'eus peine à rencontrer des figures connues. Enfin, j'aperçus la grande Lise, une amie de Sylvie. Elle m'embrassa :

« — Il y a longtemps qu'on ne t'a vu, Parisien... »

TANTE BRIGITTE, *la coupant.* — Tu sais, ce n'était pas la peine de recommencer. J'avais parfaitement suivi. Si tu voulais me faire remarquer que je perds la mémoire, il faudra trouver mieux.

FLORENCE, *ses mains et son livre s'abaissent sur ses genoux.* — Oh ! ma tante !

TANTE BRIGITTE. — D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

FLORENCE. — Mais, ma tante, c'est « Sylvie », de Gérard de Nerval. Je vous en ai proposé la lecture avant-hier.

TANTE BRIGITTE. — Je le sais pardieu bien ! Ce n'est pas cela que je voulais dire ! Mais tu lis si mal ce texte pourtant plein de poésie qu'on dirait, à t'entendre, qu'il s'agit de tout autre chose.

(*Florence n'essaie pas de protester. Elle attend, passive, que l'algarade s'épuise.*)

Evidemment, ce n'est pas dans ma bibliothèque que tu trouveras des romans policiers. Ça doit te changer. Que veux-tu, il faudra t'y faire.

FLORENCE. — Je m'y ferai, ma tante.

TANTE BRIGITTE, *sans lever les yeux de son ouvrage.* — Eh bien, moi, je ne me ferai jamais à l'idée que ma nièce unique ait lié son existence à un être aussi falot que ton mari.

FLORENCE, *elle a si souvent entendu ce reproche que, cette fois, elle y puise un courage subit.* — Oh ! ma tante ! je vous en supplie, ne m'en parlez plus. Ce qui est fait est fait !

TANTE BRIGITTE. — Mais ce qui est fait peut se défaire, entends-tu, effrontée ?

FLORENCE. — Vous ne voudriez pas qu'on divorce, tout de même ?

TANTE BRIGITTE. — Ce serait peut-être un scandale moins grand que votre mariage, ma fille ! Tu y réfléchiras.

FLORENCE, *ses mains, toujours allongées sur le livre, se sont mises à trembler.* — C'est tout réfléchi. Et je suis sûre que vous ne parlez pas sérieusement.

TANTE BRIGITTE, *pour la première fois, son regard se pose sur sa nièce qui, effrayée de ce qu'elle y voit, baisse les yeux.* — Voire ! Tant que tu seras sous mon toit, je ne peux pas lui interdire de venir te voir, mais, si je dois subir tous les jours le spectacle de ce gringalet à l'échine plate, de ce pauvre hère voué au ratage de toute éternité, je préfère me priver de ta présence auprès de moi. Il ne m'en coûtera qu'une visite de mon notaire et un codicille à mon testament.

FLORENCE. — Comme vous êtes cruelle, ma tante ! Vous donneriez à penser que je ne reste chez vous que poussée par je ne sais quelle pensée d'héritage.

TANTE BRIGITTE, *avec un rire sec.* — Comme si ce n'était pas vrai ! Je ne t'en blâme pas, d'ailleurs, c'est on ne peut plus naturel. A ta place, j'en aurais fait tout autant. Tu es pauvre, et je suis riche. Tu es ma plus proche parente, il est normal que mes biens te profitent. Seulement, ma chère nièce, quand on fait un sacrifice, il faut le faire jusqu'au bout.

FLORENCE, *avec un petit soupir hypocrite.* — Eh bien, je dirai à Aurélien d'espacer ses visites.

TANTE BRIGITTE, *ironique.* — Tu n'as jamais pu avaler tes purges d'un seul coup !

FLORENCE. — Voulez-vous que je reprenne la lecture, ma tante ?

TANTE BRIGITTE. — Lecture, vraiment ! Voyez donc la sucrée qui veut rompre les chiens. Et quelle lecture me vaudrait le plaisir cruellement délicat que je goûte à te retourner ainsi sur le gril ?

(*On frappe à gauche.*)

Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, AUGUSTINE

Augustine pousse la porte et entre. L'état civil lui donne soixante-douze ans. Visiblement, elle a passé le cap au-delà duquel certaines femmes sont irrémédiablement vieilles et pour qui la vieillesse est devenue un état qui fait oublier tout ce qui l'a précédé et qui ne sera suivi de rien. A cette race appartiennent les sorcières de Macbeth, la Jézabel de Racine, les vieilles de Goya. Elle porte une valise vétuste.

TANTE BRIGITTE. — Enfin, te voilà, Augustine. Je croyais ne jamais te voir partir.

AUGUSTINE. — Soyez tranquille, Madame. De la façon dont on m'a traitée, après plus de trente ans passés dans cette maison, je n'y resterai bien sûr pas une minute de plus qu'il ne faut ! Madame m'a demandée ?

TANTE BRIGITTE. — Oui ! Ouvre ta valise !

AUGUSTINE, *au comble de la stupéfaction.* — Que j'ouvre ma valise ?

TANTE BRIGITTE. — Parbleu ! C'est l'habitude ! Tu les as assez ouverts, dans ton temps, les paquets des jeunes bonnes qui me quittaient pour savoir comment ça se passe. C'est ton tour aujourd'hui. Ouvre ta valise.

AUGUSTINE, *furieuse, mais domptée, pose son bagage sur la table de la salle à manger et l'ouvre, ses vieux doigts rendus maladroits par la colère.* — Eh bien, la voilà, ma valise ! Vous pouvez venir mettre votre vilain nez dedans !

TANTE BRIGITTE, *l'ignorant.* — Florence ! Va voir si tu ne reconnais rien qui soit à nous.

FLORENCE. — Moi, ma tante ? Pourquoi moi ?

TANTE BRIGITTE. — Puisque tu aspires à ma succession, apprends donc déjà à la défendre. Allons, dépêche-toi, tu vois bien qu'Augustine meurt d'envie de s'en aller.

AUGUSTINE. — C'est par cette intrigante que vous voulez faire fouiller mon bagage ? Oh ! Madame ! vous pouviez m'épargner cette dernière humiliation. Ce n'est donc pas suffisant que ce soit à cause de ses manigances que je me trouve chassée de chez vous, après toute une vie ?

(*Elle se tourne vers Florence qui s'est levée et s'approche d'un pas hésitant.*)

Mais soyez tranquille, la nièce, elle vous revaudra ça ! Je n'ai pas besoin de m'en occuper ! Si vous espérez qu'elle va engager une autre bonne, vous vous trompez, ma belle. Elle est bien trop avare. La bonne, à partir de ce soir, c'est vous ! Vous allez savoir ce que c'est que de trimer de cinq heures du matin à dix heures du soir pour manger du reproche à tous les repas et du compliment seulement le jour des Saints Innocents.

TANTE BRIGITTE. — Florence !

(*A ce rappel, la jeune femme achève d'un élan les quelques pas qui la séparaient encore de la table et avance ses doigts, qu'elle ne contrôle visiblement plus, vers la valise ouverte.*)

AUGUSTINE. — Tâchez de ne rien froisser, vous, avec vos deux mains gauches. Parce que je n'ai pas envie de retourner à la cuisine faire chauffer un fer. (*Vindicative.*) Et n'essayez pas de prendre quelque chose, surtout, je vous tiens à l'œil.

(*Florence, qui a touché quelques objets du bout du doigt, se retourne vers sa tante.*)

TANTE BRIGITTE. — Il n'y a rien ?

FLORENCE. — Rien, ma tante !

TANTE BRIGITTE. — Je veux bien te croire. Si, plus tard, tu ne veux pas être ruinée par les métayers, je te conseille d'aller un peu plus au fond des choses.

AUGUSTINE. — Alors, c'est fini ? Je peux m'en aller ?

TANTE BRIGITTE. — Tu peux t'en aller !

(*La vieille bonne referme sa valise, puis, au lieu de partir, elle s'approche de la crédence. Tante Brigitte ne l'a pas quittée du regard.*)

Où vas-tu ? Tu n'as rien à faire dans ce meuble !

AUGUSTINE. — C'est l'heure de préparer votre thé. Alors, machinalement, j'allais prendre ce qu'il faut. Trente ans d'habitudes, ça vous pousse malgré soi.

TANTE BRIGITTE. — Tu n'as plus rien à préparer ici.

AUGUSTINE, *prenant sa valise.* — Bon, bon ! Je vous débarrasse ! Je vous souhaite bien du bonheur avec la nièce. Et, à vous, bien du bonheur avec la tante. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *sauf* AUGUSTINE

Les deux femmes restent un moment silencieuses.

TANTE BRIGITTE. — Qu'en penses-tu ?

FLORENCE, *elle sursaute.* — Moi, ma tante ? Que voulez-vous que je pense ?

TANTE BRIGITTE. — Je sais bien que tu ne le diras pas, petite dissimulée ; aussi, je vais le dire à ta place. Tu penses, quoique tu sois bien heureuse de la voir partir, que je me suis montrée bien cruelle et bien impitoyable envers cette vieille servante. (*Elle se lève, va à la crédence, ouvre une porte et retire une petite pochette de papier blanc.*)

Regarde cette pochette que je viens de prendre à côté du sucrier. Tu la vois ? (*Un temps.*) Dis-moi donc que tu la vois !

FLORENCE, *à voix à peine audible.* — Je la vois, ma tante.

TANTE BRIGITTE. — Voilà ce que l'on peut attendre d'une servante de trente ans que l'on a couchée sur son testament et qui s'impatiente de sa condition servile. Du poison !

FLORENCE, *épouvantée.* — Du poison ?

TANTE BRIGITTE. — Eh oui, du poison ! Ça t'étonne ? Pas moi. Et sais-tu que tu l'échappes belle ?

FLORENCE, *au comble de la stupéfaction.* — Moi ?

TANTE BRIGITTE. — Parfaitement, toi ! Si on m'avait trouvée empoisonnée demain matin, qui crois-tu qu'on aurait soupçonné la première, d'une servante dévouée depuis trente ans ou d'une nièce sans ressources, seule héritière d'une tante acariâtre qui l'avait recueillie par charité et qui menaçait de la mettre à la porte si elle n'acceptait pas de se séparer de son mari ? Surtout si l'on pense que ledit mari est représentant en produits contre les parasites agricoles et qu'il a ainsi facilement accès à toutes sortes de préparations dangereuses. (*Elle pose le paquet, bien en évidence, au milieu de la table.*)

FLORENCE. — Quelle horreur !

TANTE BRIGITTE, *ironique.* — Eh oui ! Les vieilles femmes seules ont de ces imaginations. (*Elle est revenue s'asseoir près de la table à ouvrage.*)

Tu vois qu'en travaillant pour moi je travaillais aussi pour toi. Je ne regarde jamais dans ce meuble et c'est vraiment une chance que j'aie surpris les gestes furtifs d'Augustine par l'entrebâillement de la porte.

(*On frappe à gauche.*)

Entrez !

SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* AURÉLIEN

Aurélien paraît sur la porte du vestibule. C'est un être blême et falot qui rentre instinctivement les fesses dès qu'on élève la voix devant lui. Le genre d'homme prêt à tout si on lui assure l'impunité, le type même du faible qui devient implacable quand les événements lui donnent de l'autorité et qui se défend ensuite des pires crimes en déclarant qu'il n'a fait qu'obéir. Pour le moment, un chien battu, et qui se garde de grogner.

TANTE BRIGITTE. — Approchez, Aurélien, approchez, mon cher neveu ! J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : votre femme commence à se fatiguer de vous !

FLORENCE. — Oh ! ma tante !

AURÉLIEN, *crâneur par courtisannerie.* — Ah ! ah ! elle est bien bonne ! Bonsoir, ma tante, je vois avec plaisir que vous n'avez rien perdu de votre entrain.

TANTE BRIGITTE. — Je ne plaisante pas. Florence ne s'en doute pas encore, peut-être, mais elle est lasse de vous voir traîner la patte sans succès.

AURÉLIEN. — Oh ! sans succès ! Vous exagérez !

TANTE BRIGITTE. — Voyons cela. Montrez-nous votre prise du jour.

AURÉLIEN, *satisfait de soi.* — J'ai contacté aujourd'hui deux très gros clients. Si je réussis comme je l'espère, j'empocherai une belle commission. Une très belle commission !

TANTE BRIGITTE. — Oui, je vois, vous vivez toujours au futur. Malheureusement, c'est au présent qu'on mange.

FLORENCE. — Mais, ma tante, une grosse affaire ne se traite pas en un jour. Tout le monde sait ça.

TANTE BRIGITTE. — Tout le monde sait aussi qu'il y a ceux qui les font, les grosses affaires, et qu'il y a ceux qui les ratent. Et pour rater les grosses affaires, Aurélien est sans rival. Il doit être quelque chose comme le champion. Ça ne m'étonnerait pas qu'avant peu on lui décerne une médaille ou un diplôme.

AURÉLIEN, *faussement à son aise.* — Moins vous aurez confiance en moi, ma tante, et plus grand sera mon triomphe lorsque mes efforts seront récompensés comme ils le méritent.

TANTE BRIGITTE. — Eh bien, en attendant, les doryphores peuvent élever tranquillement leur nombreuse famille et les fourmis continueront à traire en paix les pucerons. Ah ! à ce propos, je ne suis pas disposée à jouer encore longtemps la vache à lait. Un mari doit subvenir aux besoins de sa femme. Je vous donne quinze jours pour faire la preuve que vous en êtes capable. Passé ce délai, je veux bien continuer à entretenir Florence, mais seule, vous entendez, seule !

(*Aurélien est devenu tout rouge. Il ouvre la bouche, il va parler et dire peut-être l'irréparable. Florence se lève, le saisit par un bras et lui pose la main sur les lèvres.*)

FLORENCE. — Tais-toi, Aurélien ! Tout s'arrangera !

TANTE BRIGITTE. — Très bien. Sur cette bonne parole, je vais me coucher.

AURÉLIEN, *empressé.* — Bonne nuit, ma tante !

TANTE BRIGITTE. — Une minute, vous êtes bien pressé de vous débarrasser de la vieille. Florence, pour cette nuit, et cette nuit seulement, tu peux rester avec ton mari. Vous avez besoin de parler sérieusement. A partir de demain, tu seras bien aimable de venir m'aider à faire ma toilette de nuit.

FLORENCE. — Bien, ma tante.

(*Fausse sortie de Brigitte vers sa chambre. Parvenue au seuil, elle se retourne et revient à pas lents.*)

TANTE BRIGITTE. — Ah ! j'oubliais. Ce soir, cependant, tu me prépareras ma tasse de thé. Tout ce qui est nécessaire se trouve dans la crédence. Je l'aime légèrement infusé, limpide et d'une belle couleur dorée. C'est assez difficile à réussir. Dans quelques mois, tu sauras le faire à mon goût. Mais déjà tout à l'heure je pourrai juger de ton désir de me plaire.

FLORENCE. — Vous pouvez compter sur moi, ma tante.

TANTE BRIGITTE. — Trois morceaux de sucre à la tasse, un nuage de lait à la limite de la transparence. (*Une pause.*) Et enfin, une bonne rasade de rhum, parce que, ce soir, il fait mauvais et que la grippe rôde. (*Elle s'en va en riant, ravie de sa soirée.*)

SCÈNE V

FLORENCE, AURELIEN

Dès que la porte est refermée, les deux époux laissent paraître leurs véritables sentiments. La haine les transforme. Un instant, ils sont horribles. Mais leur regard ne quitte pas la porte qu'ils craignent encore de voir se rouvrir.

AURÉLIEN, *entre ses dents.* — Puisses-tu crever, vieille sorcière !

FLORENCE. — Je ne sais pas si je pourrai la supporter jusqu'au bout. Chacune de ses paroles me mord comme un fouet. Sa présence seule me glace jusqu'aux moelles.

AURÉLIEN. — Si elle savait combien je la déteste !

FLORENCE. — Ne le lui laisse pas voir, elle en serait ravie. Elle est là à épier les frémissements de ses victimes pour s'en délecter. C'est pour cela que je m'efforce à l'impassibilité. Elle mourra le jour où elle n'aura plus personne à torturer. Oh ! Aurélien, j'ai envie de m'en aller !

AURÉLIEN. — Tu n'y penses pas ?

FLORENCE. — On voit bien que tu n'as pas à la supporter toute la journée. Et puis, est-ce que je sais ce que tu fabriques, à courir ainsi loin de moi, pendant que je m'étiole ici. Depuis un mois que j'y suis, il me semble avoir vieilli de dix ans. (*Elle a un élan vers son mari.*)
Ecoute, mon chéri, allons-nous-en ! Mieux vaut être misérables et libres que d'acheter l'abondance au prix que je la paye. Nous avons vécu jusqu'à présent, vaille que vaille, sur ce que tu gagnais. Un jour viendra bien où tu réussiras. Allez, c'est entendu ! On s'en va ! (*Elle se tourne vers la porte de la chambre et lui tire la langue.*) Tu peux attendre ton thé, ma vieille. (*Elle imite la voix de sa tante.*) Bien limpide, d'une belle couleur dorée, trois morceaux de sucre à la tasse ! (*Elle éclate de rire.*) Ah ! que je suis contente de lui échapper. C'est dur de se décider, mais après, quel soulagement ! (*Elle se retourne vers son mari.*) Viens m'aider à boucler ma valise, Aurélien !

AURÉLIEN, *qui n'a pas bougé d'un pouce pendant ces propos.* — Non !

FLORENCE. — Tu as dit non ?

AURÉLIEN. — J'ai dit non.

FLORENCE, *stupéfaite.* — Pourquoi ?

AURÉLIEN. — Parce que c'est impossible. Hier, on aurait pu encore. Aujourd'hui, je n'ai plus de travail.

FLORENCE. — Que veux-tu dire ? Et ces deux gros clients dont tu nous parlais tout à l'heure ?

AURÉLIEN. — Est-ce que tu t'imagines que j'allais avouer devant ta tante que j'ai été remercié.

FLORENCE, *prête à pleurer.* — On t'a remercié ?

AURÉLIEN. — Dans les formes habituelles. La maison m'a informé que le chiffre de mes ordres était vraiment trop faible et qu'elle était contrainte à se passer de mes services. Veuillez agréer, avec mes regrets, etc., etc.
Salauds !

FLORENCE, *restant un instant accablée, puis, avec une grande lassitude, elle s'approche de la crédence.* — Je vais faire du thé !

(*Elle retire les ustensiles et les ingrédients et dispose le tout sur la table. Pendant le reste de la scène, elle s'affairera à la préparation du breuvage de la tante.*)

AURÉLIEN, *après un silence.* — J'ai quelque chose en vue.

FLORENCE, *avec violence.* — Tu as toujours quelque chose en vue ! Et tu ne peux tenir dans aucune place. C'est la cinquième que tu viens de perdre.

AURÉLIEN, *avec une ironie mordante.* — Non, la sixième. J'en avais déjà perdu une lorsque tu m'as connue.

FLORENCE. — La cinquième, la sixième, peu importe. La prochaine sera la septième et il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête.

AURÉLIEN. — Si, ça s'arrêtera lorsque je serai mon maître, entends-tu, mon patron. Pour cela, il me faut ce que je n'ai jamais eu, un capital de départ.

FLORENCE. — Et où veux-tu le trouver ?

AURÉLIEN. — Ici !

FLORENCE. — Ici ? Tu es fou ! Jamais ma tante ne te prêtera de quoi t'acheter une cravate.

AURÉLIEN. — Mais à toi ?

FLORENCE. — A moi, pas davantage. Elle consentira peut-être à me laisser ses biens si je me fais sa servante bien humble jusqu'à sa mort. En attendant, elle me tiendra de court. Quand on a la chance d'avoir pour femme de chambre une parente pauvre, ce n'est pas pour lui donner l'indépendance.

AURÉLIEN. — Elle n'est pas éternelle.

FLORENCE. — Bien sûr ! Mais, de la santé que je lui connais, elle a bien devant elle dix bonnes années de vie. Dans dix ans, je serai plus vieille qu'elle. Je lui survivrai à peine.

AURÉLIEN. — Nous attendrons. Il faut tenir compte des accidents : une chute dans l'escalier, une piqûre qui s'envenime, que sais-je ? Il y a tant de pièges sous les pas des vieillards !

FLORENCE. — Et comment vivras-tu, pendant ce temps ? Parce que tu ne peux même pas compter ici sur le vivre et sur le couvert. J'ai quinze jours pour te quitter. Ou il faut que je m'en aille de cette maison. Voilà les dernières conditions. Tu les as entendues, d'ailleurs.

AURÉLIEN. — Bah ! on s'arrangera toujours. Nous nous verrons en cachette, comme deux amants. Ça redonnera du piquant à notre union.

FLORENCE. — Tu es incorrigible.

(*Aurélien s'est approché de la table. Soudain, il aperçoit l'enveloppe blanche que la tante Brigitte y a laissée.*)

AURÉLIEN. — Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

FLORENCE. — Quel paquet ?

AURÉLIEN. — Cette pochette blanche, au milieu de la table.

FLORENCE, *pâle soudain.* — Ça, c'est du poison !

AURÉLIEN. — Du poison ?

FLORENCE. — Oui, du poison. Du poison que la dévouée Augustine avait préparé pour sa maîtresse adorée. Mais la tante était trop fine, le coup a raté et Augustine s'est retrouvée à la rue.

AURÉLIEN, *lentement.* — C'est bien dommage !

FLORENCE. — Vaut mieux ne pas y penser.

(*Mais ils y pensent. Ils restent là, immobiles, à regarder fixement la pochette.*

(*Soudain les lampes s'éteignent dans la pièce pendant qu'un pinceau violent de lumière, comme un trait éblouissant, se pose au centre de la table. Florence a fini de préparer le thé. Une tasse est là, sur un plateau, près de la théière et du sucrier, près de la pochette de poison. On ne voit que ces quelques objets qui brillent dans la clarté brutale. Et voilà que deux mains pénètrent dans le cercle magique, saisissent la théière, versent du thé dans la tasse, ajoutent un, deux, trois morceaux de sucre. Toujours avec les mêmes gestes précis, elles soulèvent le paquet blanc, l'ouvrent et font couler la poudre dans la tasse. Puis, sans se hâter, elles reposent l'enveloppe sur la table. Le projecteur s'éteint, l'éclairage normal se rallume et...*

(*... Nous revoyons Florence et Aurélien, frémissants, tendus, le buste incliné comme s'ils assistaient encore à la scène qui vient de se dérouler.*

(*Mais rien ne s'est passé. Ce qu'ils ont vu, c'est la projection de leur pensée commune. C'est l'idée du crime qui vient de se matérialiser sous leurs yeux.*)

AURÉLIEN. — Facile ! Si facile !

FLORENCE, *d'une voix étouffée.* — Non ! C'est un cauchemar !

AURÉLIEN. — Un geste si simple.

FLORENCE, *de la même voix oppressée.* — Non ! Un rêve affreux !

AURÉLIEN. — Une servante renvoyée, qui se venge, quoi de plus naturel ?

FLORENCE. — Elle ne l'a pas fait ! Ce n'est pas vrai !

AURÉLIEN. — Si, elle l'a fait. Elle l'a fait en intention, c'est là qu'est le véritable crime. Si la poudre est dans la tasse, qui l'y aura mise ? L'idée, les moyens, elle a tout fourni. La main qui fera le geste, c'est elle qui l'aura poussée. C'est tout à l'heure que la tante est morte, quand Augustine l'a condamnée au plus secret d'elle-même. Si elle en est châtiée, qui pourra y trouver à redire ?

FLORENCE. — Aurélien, tu me fais peur !

AURÉLIEN. — Ce soir, c'est le fantôme de tante Brigitte que nous avons vu dans cette pièce. Allons-nous nous laisser effrayer par un fantôme ? Nous, nous sommes vivants, et nous avons besoin de vivre. Nous étouffions, allons-nous refuser l'air pur ? Est-ce de notre faute si, pour nous, la vie est contenue dans un petit sachet de poudre blanche ?

FLORENCE. — Aurélien, tu me fais peur !

AURÉLIEN. — Non, Florence, tu n'as pas peur de moi, mais seulement de toi-même. Ce que je dis, je sais que tu le penses, et c'est pour cela que je le dis. Parce qu'il faut que tu sois sûre que ce n'est pas toi, ni moi, le coupable. Le bras qui exécute, ce n'est pas à lui de rendre des comptes.

FLORENCE. — Ce n'en est que plus horrible !

(*A ce moment, on entend une voix, affaiblie par la porte fermée.*)

TANTE BRIGITTE, *de sa chambre.* — Florence ! mon thé !

FLORENCE. — Oui, ma tante !

(*Elle a répondu malgré elle. Ils se regardent, effroyablement pâles. Puis, sans un mot, Florence refait les gestes qu'elle a pensés tout à l'heure, la théière, la tasse, le sucre, la poudre. Elle soulève le plateau, elle va se mettre en marche.*)

AURÉLIEN. — Le rhum !

(*Florence repose le plateau, va à la crédence, en retire la bouteille et vient en verser une large rasade dans la tasse. Elle repose la bouteille sur la table. Et, comme une automate, elle emporte la boisson mortelle.*)

(*Dès qu'elle a franchi le seuil, Aurélien, d'un geste vif, relève l'enveloppe vide que Florence a laissée tomber sur le parquet. Il enflamme une allumette et met le feu au papier. Il le tient entre ses doigts et le tourne en tous sens jusqu'à ce qu'il soit tout à fait consummé. Il n'ouvre la main que lorsque la flamme le mord. Il ramasse soigneusement les cendres et les broie dans ses paumes. Enfin, il les glisse dans sa poche. Et, tout d'un coup, saisissant la bouteille de rhum, il boit un bon coup à même le goulot.*)

(*Florence reparaît. Elle ferme la porte derrière elle et reste adossée aux panneaux, comme incapable de faire un pas de plus.*)

(*D'une voix impatiente, mais contenue.*) Alors ?

(*Florence fait non de la tête.*)

Que veux-tu dire ?

(*Il s'approche de sa femme, la saisit par le poignet et l'attire vers le côté le plus éloigné de la pièce. Sans trop de douceur.*)

Parle donc. Que s'est-il passé ?

FLORENCE, *éperdue.* — Elle n'a pas bu !

AURÉLIEN. — Elle n'a pas bu ? Pourquoi n'a-t-elle pas bu ? Tu n'as pas su t'y prendre. Ah ! maladroite !

FLORENCE. — Elle m'a fait poser la tasse sur sa table de chevet. (*Elle est oppressée, elle s'arrête.*)

AURÉLIEN. — Et puis ?

FLORENCE. — Elle m'a demandé de lui remonter ses oreillers.

AURÉLIEN. — Et ensuite ? Parle, mais parle donc !

FLORENCE. — Elle m'a souhaité bonne nuit et elle m'a renvoyée.

AURÉLIEN. — C'est tout ?

FLORENCE. — Oui, c'est tout ! (*Elle chancelle comme si elle allait s'évanouir. Aurélien la soutient pour l'empêcher de tomber.*)

AURÉLIEN. — Et voilà tout remis en cause par ta faute.

FLORENCE. — Tais-toi. Tu vois bien que je n'en puis plus.

AURÉLIEN, *inconscient dans son égoïsme.* — Quand on se charge de quelque chose, on le fait jusqu'au

tout. Je m'étais fié à toi comme à moi-même. Ma pauvre Florence, tu m'a bien déçu depuis que tu es entrée dans cette maison. Vraiment je te croyais plus de classe. Tu n'étais pas faite pour la vie libre, dangereuse, mais pour une existence coite, calme et soumise. Tu es née pour être esclave. Voilà ! j'ai lié mon existence à une esclave !

FLORENCE, *soudain ranimée par la colère.* — Et moi, j'ai lié la mienne à un lâche. Je m'en doutais, mais maintenant j'en suis sûre. Lâche devant le travail, lâche devant la vie et bien sûr, lâche devant la mort !

AURÉLIEN. — Où as-tu pris cette imagination ? Ce que tu te plais à nommer lâcheté, c'est du mépris, tout simplement.

FLORENCE. — C'est probablement aussi par mépris que tu m'as poussée à verser du poison dans le breuvage d'une vieille femme ? Pour pouvoir, plus tard, nier ta part du crime et te persuader à toi-même que tu n'y as pas trempé. Faut-il que tu me méprises vraiment pour t'être servi de moi comme d'un instrument aveugle. Eh bien ! il est peut-être temps encore de reprendre la tasse pour la vider dans la cheminée. (*Elle court vers la porte de la chambre.*)

AURÉLIEN. — Florence, où vas-tu ? Florence !

(*Il a fait quelques pas, les bras tendus. Florence a laissé la porte ouverte et il n'ose s'aventurer plus loin que la table. Il tend le cou, pour essayer de voir. Presque aussitôt, Florence revient. Elle marche à reculons, sans pouvoir détacher les yeux de la vision tragique qu'elle vient de découvrir.*)

FLORENCE, *se tournant lentement vers Aurélien. Son visage est terreux.* — C'est fini ! La tasse est vide !

AURÉLIEN. — Elle a bu ?

FLORENCE. — Elle est étendue, toute blanche, les yeux fermés. On ne l'entend plus. (*Elle se couvre le visage de ses mains.*)

AURÉLIEN. — Ma chérie ! (*Il s'approche, lui met la main sur le bras. Elle la rejette violemment.*)

FLORENCE. — Ne me touche pas. Tu me fais horreur.

AURÉLIEN. — Bah ! ça passera ! c'est encore un peu d'émotion. Mais maintenant, nous n'avons plus rien à craindre. (*Inquiet soudain.*) Oh ! j'y pense ! Tu as tenu la tasse dans tes mains nues. L'as-tu essuyée ?

FLORENCE. — Bien sûr que non. Et si tu veux que ce soit fait, tu peux y aller toi-même. Je ne retournerai à aucun prix dans cette chambre.

AURÉLIEN, *avec un sourire indulgent.* — C'est bon. Repose-toi. Dans un moment, ça ira mieux. Tu ne sens pas déjà comme on respire plus librement ?

FLORENCE. — Il me semble qu'un froid de glace s'est abattu sur moi et me pénètre toute. Je ne retrouverai plus jamais la tiédeur des corps innocents.

AURÉLIEN. — Tu as trop d'imagination. Quand cette tasse aura été essuyée, nous pourrons croire avoir rêvé.

(*Il se dirige vers la porte de la chambre. Tout à coup, il recule, terrorisé, pendant que sa femme pousse un hurlement strident. Dans l'encadrement de la porte, une longue forme blanche vient d'apparaître, soulignée par un coup de projecteur. C'est la tante Brigitte, dans sa longue robe de nuit.*)

SCÈNE VI

FLORENCE, AURELIEN, TANTE BRIGITTE *puis* AUGUSTINE

Tante Brigitte avance lentement, sans un geste. Les deux époux reculent comme devant un spectre et finissent par se retrouver contre la crédence, accrochés l'un à l'autre dans leur frayeur.

TANTE BRIGITTE. — Ah ! ah ! les piteux assassins ! Ils ont peur d'un fantôme. Imbéciles ! les vivants sont plus dangereux que les spectres. Le crime que vous portiez dans le cœur vous a rendus stupides. Augustine !

AUGUSTINE, *paraissant à la porte de la chambre.* — Oui, Madame !

TANTE BRIGITTE. — Dis un peu à ces pauvres gens ce qu'il y avait dans le sachet.

AUGUSTINE, *ricanant.* — Du sucre en poudre, parbleu !

(*Les deux époux se regardent, effarés.*)

AURÉLIEN, *qui en croit à peine ses oreilles.* — Du sucre en poudre !

TANTE BRIGITTE. — Eh oui ! Il a suffi de trente grammes de sucre en poudre pour faire de vous des criminels. Evidemment, nous avions un peu soigné la mise en scène, nous deux, Augustine.

FLORENCE, *s'écartant avec horreur d'Aurélien.* — Je ne veux plus te voir.

TANTE BRIGITTE. — Doucement ! Doucement, ma nièce ! Ce serait trop facile. Vous êtes liés l'un à l'autre par votre attentat beaucoup plus solidement que par votre mariage. D'ailleurs, maintenant, je ne souhaite plus vous voir séparés. Où trouverais-je un couple de domestiques meilleur marché ? Augustine a besoin d'un repos bien gagné. Elle vous mettra au courant du service.

AURÉLIEN. — Et si nous n'acceptions pas ?

TANTE BRIGITTE. — Vous préférez aller en prison pour tentative d'assassinat ? Augustine a tout entendu et moi aussi.

AURÉLIEN. — C'est bien imprudent de nous garder sous votre toit. Parce qu'enfin, un jour, nous pourrions...

TANTE BRIGITTE, *éclatant de rire.* — De vous, ça m'étonnerait. Et je gage que ma nièce ne se laissera plus suggestionner aussi facilement. Et puis, je ne suis pas immortelle, comme vous disiez si bien. Allons, cette soirée a assez duré ! Les chambres de bonnes sont prêtes. Augustine y a veillé. Quant à elle, elle s'installera dorénavant dans la chambre bleue, à côté de la mienne, à la place de Florence.

(*Aurélien et Florence sortent lentement. Tante Brigitte les regarde : ils sont pitoyables. Son vieux cœur s'émeuvrait-il ? Ses traits s'adoucissent.*)

Après tout, moi-même, je ne suis pas tout à fait innocente. Dans quelque temps, il se peut que je vous pardonne.

(*Les deux époux sont sortis. Tante Brigitte se retourne vers Augustine.*)

Et nous, qui nous pardonnera ?

RIDEAU

(VARIANTE DE DENOUEMENT)

(*Aurélien et Florence sortent lentement. Tante Brigitte les regarde : ils sont pitoyables. Mais ce vieux cœur refuse de s'émouvoir.*)

Quelle piètre victoire j'ai remportée là. Ils ne valent même pas la peine qu'on leur pardonne !

(*Les deux époux sont sortis. Tante Brigitte se retourne vers Augustine.*)

AUGUSTINE. — Nous ne sommes pas tout à fait innocentes. Et nous, qui nous pardonnera ?

Autour du théâtre amateur

En septembre 1952, André Maurois, à l'issue d'un séjour en Périgord où il avait assisté au festival de Théâtre Amateur organisé par les services de l'Education Populaire à la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports, s'écriait dans un vibrant article :

« *J'ai vu un spectacle admirable... C'était en plein air, sur une place tout entourée de vieux hôtels aux façades sculptées, aux balcons ajourés, aux terrasses à l'italienne. Les acteurs jouaient devant le porche d'une cathédrale. Jeanne d'Arc* (il s'agissait en effet d'une représentation de la *Sainte Jeanne,* de Bernard Shaw), *à la porte de l'église, s'agenouillait au pied d'un clocher réel, qui montait très haut parmi des étoiles véritables. Quand elle disait : « Mes voix me parlent quand la cloche sonne », une cloche puissante sonnait dans les airs. La troupe était jeune ; elle jouait avec art et simplicité. Les rôles étaient parfaitement distribués... Bref, c'était beau, de cette beauté absolue, indiscutable, qui arrache l'homme à la terre. Quant au public, imaginez toute une ville, riches et pauvres mêlés, les enfants assis par terre au premier rang, des savetiers et des financiers, des ouvriers et des bourgeois, des ministres et des écrivains, tous émus, conquis, hors d'eux-mêmes. Rien de cette atmosphère d'un festival mondain... Le théâtre dans la ville, comme au Moyen Age. Une communion religieuse. La nature collaborant avec l'art ; le passé collaborant avec la jeunesse.* »

Quelle était cette ville soudain vouée, par la magie du théâtre, à des joies capables de la regrouper tout entière sur une vieille place, autour d'un clocher médiéval, dans une communion si intime, que la cité, bien close en ses remparts, semblait constituer ce soir-là un monde à part, un petit univers vivant sa vie propre, soumis aux seules lois qui soient vraiment dignes de s'imposer aux humains : celles qui élargissent l'âme au lieu de la contraindre, celles qui libèrent au lieu d'assujettir, celles qui exaltent, celles qui unissent sans « grégariser », celles qui mettent de plain-pied les humbles et les puissants du jour. Quelle était cette troupe, capable de réaliser ce que Maurois ne craint pas d'appeler « un miracle » ? C'était Sarlat, c'était une troupe de comédiens amateurs, formés par les soins des instructeurs d'art dramatique de la Direction Générale. Praticables et costumes avaient été conçus, montés, taillés, peints par eux ; le maire avait offert sa ville ; l'archiprêtre, sa cathédrale ; les habitants, les matériaux de la mise en scène, les étoffes des pourpoints et des robes ; la foule apportait sa ferveur, son enthousiasme. N'est-ce pas dans la même foi que fut taillée « la robe blanche » des églises médiévales ? Une foi aussi robuste que les pierres, aussi rayonnante qu'elles lorsque les dore la lumière méridionale.

Je veux maintenant évoquer un souvenir identique, à peine plus jeune, puisqu'il date de deux ans. C'était dans une petite ville d'eaux de Haute Auvergne, à Vic-sur-Cère, en ce calamiteux été de 1954 qui paraissait vouloir nous ramener au temps du déluge. Un poignée de comédiens amateurs, installés au château de Comblat, sous la libérale tutelle de deux instructeurs spécialisés, avait préparé trois semaines durant le montage de *L'Alcade de Zalaméa,* de Calderon. Trois semaines durant lesquelles le castel de Comblat fut un haut lieu haleiné des vents de la montagne et des larges souffles de théâtre. Trois semaines de pluie, aussi (ai-je dit qu'il pleuvait à Sarlat, tandis que sainte Jeanne montait au bûcher, sous les cloches battantes, parmi la pluie battante ?). Le soir de la représentation inaugurale, qu'autorisait une éclaircie vivement souhaitée, quelque cent cinquante personnes se pressaient sous le manteau d'un tilleul qui submerge à demi, de ses puissantes frondaisons, la petite terrasse. M. le Maire, des notables, mais surtout des paysans, hommes et femmes, avec leurs enfants, venus en curieux parce qu'il ne passe guère de « tournées » théâtrales, à Vic, parce que cette soirée rompt le monotone désœuvrement de ces semaines pluvieuses ; la beauté du cadre : une noble façade, une tour où tout à l'heure viendra s'appuyer symboliquement l'intransigeant honneur de l'alcade; la majesté même de l'arbre, si proche de celle du vieux drame espagnol, et, en contre-bas, l'ampleur de la vallée dont les perspectives vigoureuses s'accordent à la roideur des répliques, tout cela va jouer inconsciemment, tout cela va

soutenir la pièce, aider ce public paysan à la bien comprendre, tellement il cède, à son insu, à l'emprise du moment, du décor et du drame. Déjà l'action s'est nouée, les répliques se heurtent, les caractères s'affrontent, lorsque, sur l'épaisse toison de l'arbre, résonnent quelques gouttes. Un brusque coup de tonnerre; l'orage se déchaîne. Acteurs et public se réfugient, pêle-mêle, dans les anciennes écuries du château. Dix minutes s'écoulent. L'orage s'en va comme il était venu. Les acteurs regagnent leur plateau ; le public reprend ses places, sous le vaste tilleul. Tout le monde est là. Ces paysans sont restés, en dépit de l'orage qui grommelle sur la vallée, qui s'entête à rôder autour du château. Qu'est-ce à dire, sinon que les « puissances » de l'art dramatique ont opéré, ici comme à Sarlat ?

Qu'est-ce à dire, sinon qu'ici, comme à Sarlat, la qualité du spectacle choisi a payé, malgré les éléments hostiles ? Parce qu'il était valable, parce qu'il remuait en des âmes simples, mais droites, des sentiments élémentaires, aussi forts, mais généreux, le spectacle a retenu devant le porche de la cathédrale, devant la rude façade du château, un public qui, quoi qu'on en dise, a l'instinct de la grandeur, la reconnaît quand elle est présente, et sait l'accueillir avec déférence. Qu'est-ce à dire, sinon que l'art populaire ainsi que l'affirmait le Président Paul Boncour, dès 1912, dans un ouvrage intitulé *Art et Démocratie*, « *ne doit pas être un art au rabais, un art spécial pour le peuple, mais l'art tout court, mis à la portée du peuple ?* » Entendons par ce « mis à la portée », non pas tripatouillé, édulcoré, sous couleur de le rendre plus accessible, mais réellement rapproché du peuple, venu à lui jusque dans les petites villes, jusque dans les campagnes. « *On est humilié pour la civilisation moderne,* ajoute Paul Boncour, *quand on songe à toutes les ruines éparses sur le sol de l'Univers et qui témoignent que dans l'Antiquité, au Moyen Age, à la Renaissance, partout où il y avait une réunion d'hommes, il y avait aussi des monuments qui symbolisaient la vie des foules et les émotions prises en commun... La Révolution elle-même eut le temps d'avoir ses fêtes Mais nous, qu'avons-nous fait ? Jamais le divorce ne fut si absolu entre l'art et la multitude que dans les démocraties modernes.* » Paroles sévères, sans doute justifiées en leur temps, et d'autant plus courageuses, mais auxquelles, dans le domaine de l'art dramatique, ont apporté depuis d'éclatants démentis les efforts — et parfois les réussites — d'un Jacques Copeau, d'un Léon Chancerel, d'un Gaston Baty, d'un Jean Vilar, d'un Jean-Louis Barrault.

Et, c'est aussi dans le but, essentiel pour elle, de rapprocher l'art et le peuple, de favoriser leur dialogue, que l'Education Populaire ne pouvait pas ne pas accorder au théâtre une place prééminente dans ses préoccupations. Tant il est vrai que la mission de l'Education Populaire, à la Direction générale de la Jeunesse et des Sports, c'est d'abord et avant tout de faire « vivre l'esprit » dans le peuple, c'est-à-dire chez ceux que contraignent les tâches inéluctables du bureau, de l'usine ou de la terre, et qui, peinant plus durement pour la conquête du pain quotidien, méritent davantage encore le droit de penser, sans lequel il n'est pas de dignité vraie, et sans lequel la vie ne vaudrait pas d'être vécue.

Je dirai, dans un prochain article, tout ce que doit la renaissance du théâtre amateur, en France — j'entends d'un théâtre amateur « de qualité » — à quelques esprits clairvoyants et généreux, Léon Chancerel, Jean-Jacques Bernard, l'éminent professeur en Sorbonne Gustave Cohen, mais aussi à la Direction générale de la Jeunesse et des Sports.

Raymond CORTAT,
Chef de Bureau
de l'Education Populaire.



ADAME ERLYNNE (Michelle Lahaye) : « *Votre enfant, il dort, mais il peut s'éveiller, s'il vous réclame, s'il vous appelle...* »
(ACTE III.)
Photos BERNAND.



Jean-Marie SERREAU et CHADOURNE dans « *Le Paria* » au Théâtre de l'Œuvre
(Photo LIPNITZKI)

SPECTACLES DE PARIS



Tour de Nesle est un monument historique... de l'histoire du tre. Le légendaire mélodrame romantique d'Alexandre nas et Gaillardet renaît, une fois de plus, aux feux de la pe des Mathurins, dans une mise en scène colorée de Jean Poulain. Germaine MONTERO et Robert VIDALIN (Marguerite de rgogne et Buridan), amants maudits devenus ennemis implaés, mènent le vieux drame vers le succès... au pas de charge.



Jean COCTEAU, nouvel immortel, inaugure ses lauriers (verts) à la Comédie-Française, avec *La Machine à écrire*, pièce qui fut créée à Paris pendant l'Occupation. Annie GIRARDOT y fait des débuts éclatants de grande comédienne et Robert HIRSCH une double création d'une criante vérité. Sur notre photo : Lise DELAMARE, Annie GIRARDOT, Jean COCTEAU et Robert HIRSCH.

Photos BERNAND.

l'Avant-Scène
JOURNAL DU THEATRE
Directeur général : Robert CHANDEAU

•

A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs trois bonnes nouvelles :

1° A partir de cette année ils recevront 23 numéros par an au lieu de 20, soit 2 numéros par mois, à l'exception du mois d'août où ils n'en recevront qu'un seul ;

2° Depuis le n° 126 les abonnés à 2.600 fr. reçoivent onze fois par an, encarté dans leur numéro, un « masque » d'acteur, signé en exclusivité pour L'AVANT SCENE par Thérèse Le Prat ;

3° Malgré ces améliorations, le prix de chaque numéro est diminué pour nos abonnés; en effet, l'abonnement étant porté de 2.400 à 2.600 fr. seulement, le prix du numéro passe de 120 à 113 fr. (en couverture cartonnée).

Nous attirons l'attention de nos abonnés sur l'existence de deux catégories d'abonnement (23 numéros au lieu de 20 à partir de 1956) :

1° L'une à 2.200 francs, avec couverture légère ;

2° L'autre à 2.600 francs, avec couverture cartonnée, papier fort et encartage, 11 fois par an, d'une magnifique photo d'artiste signée par Thérèse Le Prat.

La seconde catégorie connaît une faveur très grande dans notre public. A tel point que nous n'enregistrons plus de nouvel abonnement à 2.200 francs. Toutefois, pour nos anciens abonnés, nous avons conservé la première catégorie à 2.200, leur laissant ainsi la possibilité de choisir. Nous nous permettons cependant de recommander à nos abonnés de renouveler leur abonnement, lorsqu'il viendra à expiration, dans la catégorie à 2.600 fr.. Les avantages obtenus ont une valeur supérieure aux 400 francs de différence. Ils ne seront certainement pas déçus.

Dans notre numéro 128 :

« **L'OMBRE DU CAVALIER** »
la dernière création d'Albert HUSSON

« **HIVER OU LE TEMPS DU VERBE** »
de Jean TARDIEU (Théâtre de la Huchette)

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES
Abonnement : 390 francs belges C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE
Abonnement : 40 francs C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : LE MEUR, 7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat
Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 35.396

Prix : 150 francs
ETRANGER : 200 francs

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU.